ESPARTERO.

Les destinées de l'Espagne sont en ce moment à la merci d'un homme. La puissante monarchie de Philippe II, travaillée depuis près d'un siècle par les idées qu'elle était si long-temps parvenue à écarter, est arrivée à cette période bien connue des pays en révolution, où l'ancienne société étant détruite sans que la nouvelle soit formée, la force seule peut mettre un peu d'ordre matériel dans la confusion des principes, des lois, des partis et des mœurs. Un soldat de fortune est maintenant en Espagne investi de cette terrible puissance du sabre; de l'usage qu'il en fera dépend l'avenir de son pays. En le voyant à cette hauteur critique où chacune de ses volontés est attendue par tout un peuple et doit laisser une forte trace dans l'histoire, on éprouve naturellement le besoin de se demander qui il est, d'où il vient, et quelles lumières peuvent donner ses antécédens sur la direction qu'il va prendre.

Don Baldomero Espartero, comte de Luchana, duc de la Victoire, duc de Morella, grand d'Espagne de première classe, capitaine-général d'armée (1), généralissime des armées espagnoles, commandant de la garde royale extérieure (2), chevalier de la Toison-d'Or, grand'-

(1) Ce qui équivaut à la dignité de maréchal en France.

(2) Il y a en Espagne deux gardes royales, la garde royale *extérieure*, qui fait partie de l'armée, et l'*intérieure*, qui est plus spécialement chargée de la garde de la personne du souverain.

croix des ordres de Charles III, d'Isabelle-la-Catholique, de Saint-Ferdinand et de Sainte-Hermenégilde d'Espagne, grand'-croix de la Légion-d'Honneur de France, de l'ordre de la Tour et du Glaive de Portugal, et dit-on aussi de l'ordre du Bain d'Angleterre (1), naquit en 1792 à Granatula, petit bourg non loin de la ville d'Almagro, dans la province de la Manche. Son père, Antoine Espartero, était charron, d'autres disent charretier. Le jeune Baldomero, le dernier d'une famille nombreuse, fut destiné de bonne heure à l'état ecclésiastique. Son frère aîné, Manuel Espartero, qui était alors simple religieux franciscain dans un couvent de Ciudal-Real, et qui est mort en 1839 à Madrid, chapelain honoraire de la reine et chanoine de Saint-Isidore, le prit auprès de lui, dès qu'il commença à grandir, pour soulager leurs parens et lui faire faire ses études.

Peu de temps après, en 1808, les Français envahirent l'Espagne. Espartero avait alors seize ans; il prit part à l'élan général de la nation, et s'enrôla comme simple soldat dans un bataillon presque entièrement composé d'étudians ou séminaristes, et qu'on appelait pour ce motif *le Sacré, el Sagrado*. Rien n'est plus commun en Espagne que ce brusque passage de la vie ecclésiastique à la vie militaire. L'église et l'armée ont cela de commun, qu'elles attirent également les jeunes gens pauvres qui cherchent fortune. Dans un pays sans industrie et dont toutes les terres sont immobilisées entre les mains des familles nobles et des corporations religieuses, il n'y a d'autre moyen de faire son chemin que de devenir homme de loi, prêtre ou soldat. Aussi les affinités sont-elles très étroites entre ces trois professions, surtout entre les deux dernières, qui flattent également l'imagination nationale. Au premier signal de guerre, cette population jeune et ardente des universités, qui ne cherchait dans l'étude de la théologie que le moyen d'avoir de quoi vivre, jette là le froc et court aux armes. Tout *estudiante*, sachant nécessairement lire et écrire, a les plus grandes chances de devenir sous-officier, officier même, et en voilà plus qu'il n'en faut pour détourner bien des vocations religieuses.

La plupart des volontaires des bataillons sacrés furent successivement envoyés avec différens grades dans les régimens. Grace à la protection d'une vieille marquise andalouse, chez laquelle son frère

(1) Il paraît certain que le gouvernement anglais venait de donner l'ordre du Bain à Espartero lorsque les évènemens de Barcelone ont éclaté; craignant d'être accusé de connivence dans ces évènemens, lord Palmerston a suspendu l'envoi des insignes.

s'était retiré après l'invasion, Espartero entra dans l'école militaire établie dans l'île de Léon. Il sortit de cette école avec les épaulettes de sous-lieutenant, mais alors la guerre contre Napoléon venait de finir. Une expédition était sur le point d'être dirigée contre les colonies espagnoles insurgées de l'Amérique du Sud; Espartero, ne sachant que faire, se présenta au général don Pablo Morillo, qui était chargé du commandement de cette expédition, et obtint d'en faire partie. Au moment où les officiers mettaient le pied sur le vaisseau qui devait les transporter en Amérique, ils avançaient d'un grade. Espartero profita, comme les autres, de ce privilége; il sut de plus se rendre utile dans la traversée au général Morillo, qui le plaça dans son état-major.

Naturellement très brave, il fit rapidement son chemin pendant la guerre. Appelé à la tête d'un bataillon, il combattit vaillamment, en 1817, dans l'affaire de Supachui, où le chef des insurgés La Madrid fut complètement battu. Nommé lieutenant-colonel, il battit au mois de mai 1818 le corps des insurgés de Rueto dans les plaines de Majocayo. En 1819, il contribua efficacement à la soumission de la province de Cochabamba, et poursuivit, conjointement avec le général Seoane, les insurgés de cette province pendant cinquante-six jours. En 1823, il était colonel, et il assista comme tel, le 19 janvier, à l'affaire de Torata, où il fut deux fois grièvement blessé. Mais le principal emploi de son temps dans cette expédition, ce fut moins la guerre que le jeu; il y gagna une fortune considérable.

La fureur du jeu était la passion dominante de l'armée expéditionnaire. Généraux, officiers et soldats jetaient tout leur avoir sur une carte. Espartero était le plus beau joueur et le plus heureux de toute l'armée; beaucoup de généraux et d'officiers supérieurs lui devaient sur parole des sommes énormes, et tous n'avaient qu'à se louer de sa courtoisie. On raconte qu'il gagna dans une seule soirée, au général Canterac, jusqu'à seize mille onces d'or, plus d'un million de francs de notre monnaie. En sortant avec Espartero de la maison où ils avaient joué, Canterac lui dit : Je vous dois seize mille onces d'or, je vais faire en sorte de vous les payer. —Vous me deviez cette somme, répondit Espartero, quand nous étions encore assis autour de la table du jeu; mais ici vous ne me devez plus rien. — C'est peut-être à cette vie de hasard qu'il faut attribuer la formation du caractère qu'a montré depuis Espartero, caractère mêlé d'énergie, d'apathie et de ruse, comme celui de tous les joueurs de profession. C'est aussi dans ce même temps, et pendant ses succès au jeu, qu'Espartero acquit une grande habileté dans le maniement de toutes sortes

d'armes. Sachant à quoi il s'exposait par ses gains extraordinaires, il devint très adroit au couteau, au fleuret, au sabre et au pistolet. Mais ces exercices furent les seuls qu'il cultivât; il ne s'occupa nullement d'études militaires et ne mérita que le renom d'un bon officier de cavalerie.

Tous les officiers qui ont pris part à cette guerre d'Amérique, de 1815 à 1824, ont formé à leur retour en Espagne une sorte de confédération. Eux seuls avaient porté les armes durant cette période, et composaient la première génération militaire après celle de la guerre de l'indépendance. Presque tous les généraux qui ont occupé depuis de hauts emplois, Valdès, Rodil, Maroto, Canterac, Seoane, Carratala, Lopez, Narvaez, Ferraz, Villalobos, Alaix, Araoz, Aldama, etc., en étaient, aussi bien qu'Espartero. On les appelle ironiquement en Espagne les *ayacuchos*, du nom de la désastreuse capitulation d'Ayacucho, qui mit fin à la guerre en même temps qu'à la domination espagnole dans l'Amérique du Sud. Quoiqu'ils aient, comme on voit, peu à se glorifier de leurs communs souvenirs, ils sont de tout temps restés très unis, même en s'enrôlant dans les partis les plus opposés, et cette union, que nous aurons plusieurs fois à rappeler dans le cours de ce récit, sert à expliquer bien des évènemens de la vie d'Espartero, entre autres le plus grand de tous, la fameuse convention de Bergara.

Don Baldomero avait donc, à son retour d'Amérique, en 1824, le grade de colonel et une grande fortune. Comme il était chargé de rapporter les drapeaux conquis dans la campagne, il reçut, en arrivant en Espagne, le grade de brigadier; puis il fut envoyé au dépôt de Logroño. Là, il fit connaissance avec la charmante señora Jacinta, fille unique et héritière d'un riche propriétaire du pays, M. Santa-Cruz, et l'épousa malgré la volonté de son père. Le ministre de la guerre, Zombrano, l'envoya bientôt après à Palma, dans l'île de Majorque, à la tête du régiment de Soria. Il y resta pendant plusieurs années, venant de temps en temps sur le continent avec sa femme, dont la grace et la beauté devinrent célèbres à Barcelone. Il se lia d'amitié dans cette ville avec Elio, qu'il devait plus tard trouver en face de lui en Navarre; dès ce temps aussi, on put voir ses préférences marquées pour tous ceux qui appartenaient à la coterie des *ayacuchos*.

Aussitôt après la mort de Ferdinand VII, il se déclara en faveur de la reine Isabelle II; et, lorsque la guerre civile éclata, il fut appelé à l'armée du nord en qualité de commandant-général de la province

de Biscaye. On sait combien les premières années de la guerre civile furent désastreuses pour les troupes constitutionnelles : Espartero ne fut pas plus heureux que les autres chefs christinos. Entre autres échecs, il fut complètement battu par une des divisions de l'armée de Zumalacarreguy à la descente de Descarga, près de Villaréal. On ne cite guère de lui à cette époque qu'un engagement heureux contre Gomez en Galice. Il accrut néanmoins, en payant bravement de sa personne dans les occasions les plus périlleuses, sa juste réputation de bravoure, et devint successivement maréchal-de-camp et lieutenant-général. Tant que l'armée eut devant elle le héros carliste, Zumalacarreguy, elle fut impuissante contre l'insurrection, qui grandissait toujours. Un an même après la mort de ce terrible ennemi, survenue le 25 juin 1835, l'affreux désordre qu'il avait jeté dans ses rangs se prolongeait encore. Six généraux en chef, Saarsfield, Quesada, Rodil, Valdès, Mina, Cordova, avaient successivement échoué; l'indiscipline et la démoralisation étaient partout; on pouvait dire que la reine n'avait plus d'armée. Quand arrivèrent les évènemens de la Granja, le général Cordova se hâta de résigner le commandement et de se retirer en France; il n'y avait guère alors à l'armée, dans l'état de dissolution où elle était, qu'un seul général qui pût être mis à sa place : c'était Espartero. Un décret en date du 17 septembre 1836 le nomma général en chef de l'armée d'opérations du nord, vice-roi de Navarre et capitaine-général des provinces basques.

C'est ici le moment d'examiner la valeur militaire d'Espartero. A considérer les résultats, cette valeur est grande. D'une armée battue et presque détruite, il a fait une armée puissante et victorieuse; il a terminé une guerre civile qui avait usé, avant lui, toutes les forces de l'Espagne constitutionnelle. On n'obtient pas de pareils succès sans avoir une portée réelle, mais il faut convenir aussi que les circonstances l'ont bien servi. Il est arrivé au moment où l'unité vigoureuse imprimée à l'insurrection par Zumalacarreguy commençait à se dissoudre; les rivalités jalouses et les dissensions intestines du quartier royal de don Carlos ont été ses premiers auxiliaires. Il en a eu d'autres dans son propre parti, que n'avaient pas eus ses prédécesseurs. L'Espagne révolutionnaire n'avait pas voulu croire d'abord à la gravité de la révolte carliste; elle s'était amusée à se passer toutes ses fantaisies politiques, sans trop s'inquiéter de la guerre civile, qu'elle espérait étouffer sans peine. Quand Espartero devint général en chef, cette illusion avait disparu; on savait enfin que la grande affaire du gouvernement de la reine, c'était de tenir tête à don Carlos,

et on était bien résolu à s'en occuper exclusivement, à y consacrer toutes les ressources du pays, ce qu'on fit réellement.

Malgré ces moyens de succès qui n'ont appartenu qu'à lui, Espartero a mis près de quatre ans à en finir avec l'insurrection. A part sa bravoure dans l'action, qui n'a jamais été contestée, il a montré beaucoup plus les qualités d'un temporisateur, d'un négociateur, que celles d'un homme de guerre. Encore a-t-il souvent abusé de la temporisation. Atteint d'une inflammation chronique de la vessie, il passe sa vie dans son lit. C'est au lit qu'il dicte ses plans, qu'il entend les rapports de son état-major, qu'il ordonne les manœuvres; c'est au lit qu'il reçoit les députations, les adresses de félicitations, les couronnes de laurier. Il n'est pas étonnant qu'il s'y endorme aussi quelquefois. Son état ne lui permet pas de supporter la moindre fatigue; ses soldats racontent qu'ils l'ont vu souvent, quand une marche était un peu longue, forcé par la douleur de descendre de cheval et de se rouler à terre en poussant des cris aigus. Son caractère est, comme sa santé, un mélange d'intermittences fiévreuses et de longues périodes de marasme. L'activité continue lui déplaît au moins autant qu'elle lui est nuisible. Partout ailleurs qu'en Espagne, un pareil général serait impossible.

Il lui est souvent arrivé de lasser jusqu'à la patience de ses compatriotes, et cependant les Espagnols aiment à attendre. Quand il n'y aurait, pour le prouver, que l'éternel exemple du temps qu'ils ont mis à chasser les Maures, il ne serait guère permis d'en douter; ils n'ont paru, durant sept cents ans, nullement pressés d'en finir, et l'on aurait dit qu'eux-mêmes prenaient plaisir à faire durer la guerre. Espartero a mis à une rude épreuve cette vertu nationale. Chacune de ses opérations militaires a été suivie de plusieurs mois d'immobilité absolue. L'opinion publique se soulevait de temps en temps; les cortès tenaient une séance secrète pour délibérer sur cette inaction du général en chef; on lui envoyait des députés pour le presser, mais cette mission, quoique renouvelée de celle des représentans du peuple aux armées sous la convention, n'avait aucun effet. Puis, comme après tout Espartero finissait toujours par avoir un succès, le fatalisme national reprenait le dessus, et la nation, comme le général, se reposait sur un bulletin.

Le premier et le plus grand succès militaire qu'il ait obtenu depuis qu'il est général en chef, c'est la victoire de Luchana, qui amena la délivrance de Bilbao. Il débuta par là dans son commandement, et obtint du premier pas son plus beau titre. Or il est certain que les troupes

auxiliaires anglaises eurent la plus grande part à cette affaire, et qu'elles y mirent, en quelque sorte, la victoire sous la main d'Espartero. Voici comment les choses se passèrent.

Après avoir échoué une première fois devant Bilbao, les carlistes avaient mis de nouveau le siége devant cette ville avec toutes leurs forces. Ce siége durait depuis plusieurs mois, et la résistance héroïque des habitans de Bilbao devenait de plus en plus pénible. Espartero était venu au secours de cette ville avec 18,000 hommes; mais il restait en observation sur la rive droite du Nervion, en vue de la ville de Bilbao, sans la débloquer. La famine augmentait cependant dans la ville; les munitions s'épuisaient, et le gouverneur, qui était en communication avec le général en chef par des signaux télégraphiques, lui demanda : — Espartero est-il donc venu pour être témoin de la ruine de Bilbao? — Espartero ne bougea pas.

Il y avait alors, en rade de Bilbao, deux bâtimens de guerre anglais qui débarquèrent environ cent cinquante artilleurs commandés par le colonel Wilde, le major Colquhoun, le capitaine Lapidge, et le lieutenant Lehardy. Ces artilleurs élevèrent, dans la soirée du 22, et servirent dans la matinée du 23 décembre 1836, une batterie dirigée contre une des batteries carlistes. La batterie ennemie fut démontée, et dix-sept hommes y furent tués. Le 24, le colonel Wilde et le capitaine Lapidge proposèrent au général Espartero de faire passer le Nervion par une partie de l'armée au-delà du pont brisé de Luchana, ce qui fut accepté. Les troupes furent placées sur des trains de bois; ces trains, manœuvrés par des soldats de la marine anglaise, étaient commandés par des officiers anglais montés sur les chaloupes du *Ringdove* et du *Sarasin*. La flottille traversa le fleuve sous les yeux et sous le canon de l'ennemi. Les carlistes occupaient, sur l'autre rive, les hauteurs de Luchana, qu'ils avaient fortifiées. Espartero était malade; quand il apprit que ses troupes avaient débarqué, il sortit de son lit pour se mettre à leur tête, et emporta bravement avec elles, au milieu de la nuit, toutes les positions de l'ennemi. Le 25, Bilbao était libre.

Tel fut le fait d'armes qui valut à Espartero le titre de comte de Luchana et les témoignages de reconnaissance et d'admiration de toute l'Espagne. Sans les Anglais, l'admirable population de Bilbao aurait certainement succombé. Dans une autre circonstance, Espartero compromit gravement par ses lenteurs la reine et la capitale. Nous voulons parler de l'expédition de don Carlos sur Madrid. Quand le prétendant sortit des provinces, Espartero, comptant sans doute

sur les forces disséminées dans l'Aragon et la Catalogne, ne le suivit pas. Il le laissa arriver ainsi jusqu'aux portes de Madrid, et ne sortit de son repos que lorsque la capitale vit ses faubourgs occupés par les soldats de Cabrera. Il accourut alors en toute hâte au secours de Madrid; mais, si don Carlos avait eu plus de résolution, il serait arrivé trop tard. Il trouva l'armée carliste en pleine retraite; ses troupes entrèrent par une des portes de la ville et sortirent immédiatement par l'autre, pour se mettre à la poursuite de l'ennemi.

Nous avons dit ce qu'il y a eu d'exagéré dans le système de temporisation suivi par Espartero; nous allons dire maintenant ce que ce système avait de sage. Quand le commandement en chef fut donné à Espartero, il ne trouva que le débris d'une armée, et ce débris était le dernier espoir du trône constitutionnel. Le moindre échec eût été irréparable pour un gouvernement épuisé. Espartero dut se faire un devoir de ne rien risquer qu'à coup sûr; il dut songer, avant tout, à recomposer une armée. La désorganisation était telle que les généraux étaient en révolte permanente contre leur chef, les officiers contre les généraux, les soldats contre les officiers. D'horribles massacres avaient lieu dans le sein même des troupes constitutionnelles; la mort des généraux Saarsfield et Escalera, assassinés par leurs propres soldats, avait révélé combien le désordre était profond et effrayant. Espartero a mis sans doute trop de temps à guérir ces maux; mais enfin il les a guéris, et ce n'est qu'à force de circonspection et de prudence qu'il a pu y parvenir.

Un de ses premiers soins fut de punir les assassins de Pampelune et de Miranda. Il dissimula d'abord l'horreur que lui inspiraient ces atroces attentats, et attendit pour les venger qu'il eût rétabli un peu de confiance dans l'armée; puis, dès qu'il se crut sûr de l'obéissance, et que l'esprit militaire fut un peu relevé par quelques avantages sur les carlistes, il se fit justicier, et avec un appareil aussi inattendu que hardi.

En passant à Miranda de Ebro, le 30 octobre 1837, il fit former en bataille la division de la garde royale infanterie, la seconde et la troisième divisions de l'armée, les batteries volantes de campagne, et le régiment provincial de Ségovie. S'étant placé au milieu du carré formé par ces troupes, il leur fit sentir l'énormité du crime qu'elles avaient commis; dix soldats reconnus pour être les principaux auteurs de l'attentat contre Escalera, furent extraits des rangs; Espartero leur fit administrer les secours de la religion, et les fit fusiller; puis il fit défiler l'armée autour de leurs cadavres, déclarant que, s'il

n'avait pas fait décimer le régiment tout entier, c'était à cause de la belle conduite qu'il avait tenue à Valladolid.

Arrivé à Pampelune dix jours après, il en fit autant. Quand les troupes furent formées en carré sur les glacis de la citadelle, il les menaça de les faire décimer, si on ne lui dénonçait pas sur-le-champ le nom des coupables : douze soldats furent forcés, par leurs camarades, de sortir des rangs. Alors l'on vit paraître dans le carré le colonel Léon Iriarte, qu'on avait envoyé chercher par un adjudant. Dès qu'Espartero l'aperçut, il lui dit à haute voix : « Le public croit que votre seigneurie est coupable de l'assassinat de Saarsfield. — Je suis innocent, mon général, répondit Iriarte. — Si vous l'êtes, répondit Espartero, je m'en réjouirai; si vous ne l'êtes pas, votre seigneurie aura rendu compte à Dieu dans deux heures. » On apporta aussitôt une table et des siéges; le conseil de guerre entra en séance; des témoins furent entendus; les prévenus furent interrogés devant toute l'armée, et le colonel Iriarte, le commandant Barricat, les sergens Chatelain, Valero, Lopez et Villagarcia furent fusillés.

En même temps qu'Espartero jouait sa tête dans ces scènes tragiques, il employait toutes sortes de moyens pour se concilier l'affection des troupes. Aucun général ne s'était montré aussi soucieux que lui du bien-être du soldat; il fatiguait les ministres de ses réclamations pour la paie, la nourriture, l'habillement et le recrutement de l'armée. Enfin, quand il eut temporisé ainsi pendant près de deux ans, réorganisant l'armée de son mieux, et bornant tous ses efforts à empêcher les carlistes de sortir de leurs positions, il prit vaillamment l'offensive au printemps de 1838. Le général carliste Negri avait pénétré dans la Castille à la tête d'un corps expéditionnaire; Espartero marcha sur lui, l'atteignit le 27 avril près de Burgos, et l'écrasa. Ses bagages et son artillerie tombèrent au pouvoir du vainqueur; lui-même ne se sauva qu'avec quelques cavaliers, après avoir perdu dans son expédition près de cinq mille hommes.

Le 18 juin suivant, Espartero était devant Peñacenada avec seize bataillons, quatre escadrons et vingt-quatre bouches à feu de tout calibre. Le 20, il était maître de la ville. Deux jours après, le général en chef carliste Guergue étant accouru avec quinze mille hommes, Espartero le défit complètement et lui fit huit cents prisonniers. Le succès de cette affaire fut décidé par une charge de quatre escadrons de hussards, conduits au feu par Espartero en personne. Il se disposa ensuite à attaquer Estella, et il aurait certainement obtenu dans cette attaque un nouveau succès, quand le désastre d'Oraa devant

Morella vint changer la face des affaires. Le découragement redevint encore une fois général, et Espartero eut recours à sa tactique ordinaire en pareil cas : il s'arrêta pour attendre que l'armée eût repris courage.

Il avait alors un motif de plus pour revenir à son attitude d'observation. De tout temps, il avait espéré finir la guerre par une transaction. Dans une proclamation publiée par lui et adressée aux provinces basques, peu après la levée du siége de Bilbao, on trouve la première idée d'un arrangement dont la concession des *fueros* serait la base. Depuis, il n'avait pas cessé d'entretenir sur ce sujet des correspondances avec quelques chefs carlistes, et en particulier avec Élio et Zarariateguy, qu'il croyait plus accessibles que d'autres à ces idées. Après la défaite de Peñacenada, il y eut une révolution dans l'armée carliste; Guergue se retira, et Maroto devint général en chef. Or, Maroto étant *ayacucho*, et, comme tel, l'ancien compagnon d'armes d'Espartero, celui-ci ne douta plus dès-lors du succès de ses plans. Des négociations secrètes s'ouvrirent en effet, elles furent menées de part d'autre avec une extrême réserve; mais il n'en fut pas moins naturel de suspendre tacitement les hostilités. Cette suspension dura plusieurs mois.

Cependant l'effet produit par la défaite de Morella s'était dissipé, et Espartero crut le moment venu de presser par une victoire la conclusion des négociations qu'il avait entamées. Les carlistes avaient long-temps travaillé à fortifier les positions vraiment formidables de la Peña del Moro, de Ramalès et de Guardamino. Ces positions les rendaient en quelque sorte maîtres de Santander et leur permettaient de faire à volonté des excursions en Castille. Espartero, à la tête de trente mille hommes, s'en empara dans les derniers jours de mai 1839; les carlistes y eurent six cents hommes mis hors de combat; ils perdirent sept pièces d'artillerie, six cents fusils, un magasin à poudre et un grand nombre de projectiles. Ce fut à l'occasion de cet avantage qu'Espartero fut nommé, par décret du 1er juin, grand d'Espagne et duc de la Victoire.

On sait quels sont les faits qui ont suivi. La convention de Bergara a été signée le 29 août, et le 15 septembre don Carlos a été forcé de se réfugier en France. Fidèle à son système d'expectative, Espartero a attendu encore un hiver avant d'attaquer Cabrera. L'hiver passé, il n'a presque plus trouvé de résistance, et la faction d'Aragon, de Valence et de Catalogne a été détruite presque sans coup férir. La pacification de l'Espagne est maintenant complète.

Telle a été en résumé la vie militaire d'Espartero; nous en avons dit rapidement le fort et le faible. S'il s'est montré timide comme général en chef, il n'a du moins jamais été vaincu, et aucun de ses pas en avant n'a été suivi d'un pas en arrière. Sa manière n'est pas celle des grands capitaines, mais elle n'en mène pas moins au succès, lentement et sûrement. L'esprit espagnol n'est pas toujours tourné à l'enthousiasme; il a aussi une forte tendance au bon sens le plus vulgaire. C'est cette dernière qualité que représente Espartero. Malgré l'exagération pompeuse de quelques-unes de ses proclamations, il n'a rien de grand; il a réussi par les petits moyens. Du reste, cette partie de sa carrière paraît terminée, et nous avons maintenant à le suivre sur un autre théâtre où il doit figurer exclusivement désormais, la politique. Cette dernière épreuve décidera du rang qu'il occupera dans l'histoire.

Les hommes politiques de l'Espagne constitutionnelle se divisent, comme on sait, en deux grands partis connus sous le nom de parti exalté et de parti modéré. Les exaltés sont les révolutionnaires ardens, ceux qui veulent pousser l'Espagne le plus loin possible dans les voies démocratiques; les modérés sont, au contraire, les hommes de la résistance, ceux qui, tout en adoptant les idées modernes, veulent en limiter l'application. Les exaltés espagnols sont en très petit nombre, mais ils ont pour eux l'énergie, l'audace, la persévérance et cet entraînement qui s'attache par tout pays à quiconque se présente comme l'apôtre par excellence de la liberté et du progrès. Les modérés s'appuient au contraire sur la presque totalité de la nation, que les expériences politiques fatiguent; mais ils manquent d'organisation, d'habileté, et surtout de cette initiative vigoureuse qui a fait triompher, sous M. Casimir Périer, le juste-milieu français.

Dans cette situation, aucun des deux partis n'a pu parvenir jusqu'ici à dominer complètement en Espagne. L'activité des exaltés tient en échec les forces supérieures des modérés, et leur fait subir de temps en temps de cruelles défaites. D'un autre côté, la masse modérée pèse sur les exaltés, et triomphe lentement par son inertie de leurs plus violens efforts. L'histoire d'Espagne depuis sept ans n'est pleine que d'actions et de réactions. Quand les modérés tiennent le pouvoir, les exaltés finissent toujours par le leur enlever dans un coup de main hardi, et quand les exaltés semblent le plus près de l'emporter, leur victoire est d'abord atténuée, puis peu à peu détruite par le sourd travail des idées modérées. Tous les pays constitutionnels sont soumis à ces oscillations de pouvoir; mais nulle part elles ne

sont plus marquées et en quelque sorte plus périodiques qu'en Espagne, depuis la mort de Ferdinand VII.

En ne parlant pas du ministère de M. Zéa Bermudez, qui occupe une place à part dans l'histoire de la révolution espagnole, il y a eu jusqu'à présent presque autant de succès pour un parti que pour l'autre. L'administration modérée de M. Martinez de la Rosa, continuée par M. de Toreno, a amené le mouvement des provinces et la fameuse insurrection des juntes qui a porté aux affaires M. Mendizabal et les exaltés. Le ministère de M. Mendizabal a été renversé par le ministère Isturitz, le plus énergique effort qui ait encore été tenté par les modérés. Le ministère Isturitz a succombé à son tour devant les évènemens de la Granja et la proclamation de la constitution de 1812. Le ministère Calatrava, né du succès des exaltés à la Granja, a tenu les affaires pendant un an; après lui est venue une série de ministères faibles, sans autorité, mais appartenant tous plus ou moins à l'opinion modérée, dont le dernier vient de s'abîmer à Barcelone devant l'émeute organisée par les exaltés.

Le personnel et les ressources des deux partis sont très différens, comme leurs principes. La plus grande force des modérés est dans le pouvoir royal, le plus puissant des élémens d'ordre qui soit encore resté debout en Espagne. La reine Christine, femme d'esprit et de courage, a souvent donné à ce parti la résolution qui lui manque; mieux que personne, elle sait tenir tête au péril et trouver des moyens pour le conjurer. Les modérés ont de plus pour eux toute la noblesse, tous les hommes éprouvés par les affaires, tous les riches propriétaires qui ne sont pas carlistes, tout ce qui ressemble en Espagne à une bourgeoisie, en un mot tous les intérêts. Les exaltés n'ont qu'une arme contre tant d'adversaires, mais elle est terrible : c'est l'arme des sociétés secrètes. Les anciens francs-maçons du temps de l'empire ont conservé leur organisation, dont n'a pu triompher la poursuite tenace de Ferdinand VII, et s'appuient sur des sociétés nouvelles sorties de leur sein, comme celles des *Communeros*, des *Carbonari*, du *Centre universel*, de *la Jeune Espagne*, des *Larmes de Torrijos*, des *Isabelinos*, des *Vengeurs d'Alibaud*, de *la Sainte-Hermandad*, etc., qui couvrent l'Espagne de leurs ramifications. C'est là que les exaltés se recrutent.

Ces deux partis, qui luttent ainsi dans l'intérieur de l'Espagne, cherchent naturellement des points d'appui à l'extérieur. Le parti modéré est français par excellence; le parti exalté est anglais. Plusieurs causes ont amené cette distinction nouvelle, qui est aussi es-

sentielle aux deux partis que leur signification intérieure, et que rien ne pourra détruire tant qu'ils dureront. D'abord, le premier noyau du parti modéré a été composé d'hommes compromis dans l'administration impériale française, et qui sont connus pour ce fait en Espagne sous le nom d'*Afrancesados*. Ensuite, le moment où s'est formé ce parti a coïncidé avec les premières années de la révolution de juillet, époque où la France, se modérant elle-même au milieu d'un ébranlement formidable, a donné à toutes les révolutions du monde l'exemple de la réflexion et de la sagesse après l'entraînement et le combat. Il est désormais dans la nature même de l'esprit français, rentré dans ses voies après bien des secousses et ramené au vieux bon sens gaulois par l'expérience, de sympathiser avec tout ce qui est raisonnable et sensé, et d'attirer à lui, de tous les points du monde, les intelligences droites et calmes, qui répugnent à la fois à tous les extrêmes.

En même temps que les modérés tendaient vers la France, les exaltés se tournaient vers l'Angleterre. Il est de la politique traditionnelle de l'Angleterre d'être en Espagne unie à tout ce qui peut combattre l'influence française, et cette raison aurait suffi, à défaut d'autres, pour donner aux exaltés l'appui des Anglais; mais il y avait d'autres raisons encore. Moitié par bonne foi, moitié par machiavélisme, les Anglais ont toujours eu pour principe de soutenir dans les pays où ils ne dominent pas absolument les partis les plus libéraux. Leur nation s'honore avec raison d'avoir la première donné au monde ce spectacle de la liberté moderne, il est tout simple qu'ils prétendent à se donner partout pour les défenseurs nés de la liberté. Puis, comme leur but est toujours au fond d'établir en tout lieu leur ascendant et d'ouvrir de nouveaux débouchés à leur infatigable commerce, ils trouvent plus de facilités pour pénétrer dans les peuples et pour contenir les gouvernemens, en venant au secours des mécontens et en prolongeant les dissensions intestines. Cette conduite, qui satisfait à la fois leurs intérêts et leurs idées, est celle qu'ils ont naturellement adoptée en Espagne, et l'on a vu long-temps un ambassadeur anglais à Madrid se faire le centre des complots des exaltés, comme on voit encore aujourd'hui des agens anglais se répandre partout dans la Péninsule et y propager les mêmes opinions.

Tel est l'état véritable de l'Espagne constitutionnelle. D'un côté, les modérés, la reine, les sympathies pour la France; de l'autre, les exaltés, les sociétés secrètes, l'impulsion anglaise. Chacun des deux partis a dû, comme on pense bien, faire de grands efforts pour se

concilier Espartero. Dans le commencement de sa fortune, le généralissime a manifesté des préférences pour le parti modéré, et il n'y avait pas d'injures que les exaltés ne publiassent alors contre lui. Depuis, les obsessions et les flatteries dont il a été entouré, la conspiration permanente qui s'est établie au milieu de son état-major, les résistances qu'il a trouvées dans le gouvernement contre les prétentions exagérées de son ambition, l'ont amené à se compromettre peu à peu avec les exaltés, et ont fini par lui faire faire à Barcelone un pas décisif qui l'a jeté un moment dans les bras du parti révolutionnaire. Nous allons retracer rapidement les principales phases de ce changement radical.

Espartero avait pris son commandement peu après les scènes de la Granja. Il fut témoin de la désorganisation que cet évènement apporta dans toute l'Espagne. L'acte brutal du sergent Garcia, qu'il devait imiter plus tard, l'avait révolté; les conséquences de l'administration qui suivit ne firent qu'accroître son mécontentement. Placé à la tête de l'armée dans les circonstances les plus difficiles, il vit tout ce que laissait de vide dans un pays l'absence d'un gouvernement régulier. Impérieux comme il l'était, et ami de l'autorité, il se prononça contre le ministère Calatrava, tout en affectant de ne se mêler que de ce qui le regardait directement, l'armée. Sa première intervention dans les affaires, tout indirecte qu'elle fut, amena la chute de ce ministère.

C'était au mois d'août 1837. Don Carlos venait de lever le siége de Madrid, et l'armée d'Espartero campait aux portes de la capitale qu'elle était venue défendre. Des officiers de la garde royale, réunis à Pozuello de Aravaca, firent une adresse à la reine pour demander le renvoi du ministère. Les ministres demandèrent à leur tour que les auteurs de cet acte d'insubordination fussent punis suivant les lois militaires; Espartero s'y refusa. Il y eut alors conseil des ministres pour délibérer sur les moyens de rétablir dans l'armée l'ordre et l'obéissance; ils ne s'entendirent pas et donnèrent leur démission. Dans cette circonstance comme dans beaucoup d'autres, Espartero avait laissé faire plus qu'il n'avait fait lui-même. Il n'en eut pas moins, aux yeux de tous, la responsabilité de ce qui venait de se passer; les exaltés le traitèrent comme un Cromwell, et les modérés lui firent fête comme à un libérateur, ne songeant pas qu'ils glorifiaient ainsi un terrible précédent qui pouvait plus tard être tourné contre eux.

Dans le ministère qui fut nommé en remplacement de celui qui tombait, Espartero était président du conseil et ministre de la guerre.

Il n'accepta pas et fit nommer à sa place, comme ministre de la guerre, un homme dont il était sûr, l'*ayacucho* Alaix. Sa rupture avec les exaltés n'en fut pas moins complète et prolongée. Le général Seoane ayant vivement attaqué la conduite des officiers signataires de l'adresse anti-ministérielle, Espartero répondit dans les journaux avec non moins de vivacité. Le nom de M. Mendizabal fut mêlé à cette polémique; il répliqua; Espartero répliqua à son tour. Dans toutes ces lettres, Espartero montrait une grande abnégation politique et une profonde soumission à la reine. Malheureusement cette grande modestie cachait un orgueil tout castillan et un intraitable désir de domination qui devait bientôt altérer la bonne harmonie entre le gouvernement et lui.

On lui offrit souvent d'être ministre; il refusa toujours, mais il en résulta que son quartier-général devint un pouvoir dans l'état. Il ne se souvint bientôt plus de l'existence du gouvernement que pour lui adresser des plaintes amères sur le dénuement où on laissait l'armée, tandis qu'au contraire la nation s'épuisait pour elle. Il eut une première discussion avec les ministres, à la fin de juillet 1838, qui se termina amiablement. Peu à peu, les choses s'envenimèrent; à mesure que sa puissance militaire croissait, ses prétentions s'augmentaient aussi. Quand les négociations s'ouvrirent pour la convention de Bergara, il procéda en souverain, sans rendre compte au ministère. Les ministres n'osèrent pas le rappeler au devoir, mais ils se promirent de prendre plus tard leur revanche. Les ovations qu'il reçut à Barcelone, après la retraite de don Carlos, achevèrent de l'enivrer.

Cependant les élections de 1839 avaient amené dans les cortès une majorité exaltée, et le ministère de M. Perez de Castro luttait péniblement contre cette majorité. Le gouvernement profita de la force que la pacification des provinces basques venait de donner au pouvoir pour dissoudre le congrès et faire appel à de nouvelles élections. En même temps, le ministère fut modifié dans un sens plus modéré, et des hommes comme MM. Montes de Oca et Calderon Collantes, connus pour appartenir aux opinions les plus fortement conservatrices, y furent appelés. Cette modification ministérielle aurait dû être du goût d'Espartero, car la question qui avait été le plus vivement débattue entre le cabinet et les cortès dissoutes avait été précisément celle des *fueros*, que la convention de Bergara avait garanties aux provinces du nord, et le décret qui reconnaissait ces *fueros*, obtenu des chambres avec beaucoup de peine, avait paru à Madrid le même

jour que le changement de ministère. Mais cette solidarité politique du gouvernement et du général disparut devant une question d'amour-propre. Trois ministres avaient été changés, et parmi eux le ministre de la guerre, les cortès avaient été dissoutes, des élections nouvelles avaient été décrétées, et Espartero n'avait pas été consulté.

Le gouvernement de la reine, il faut le reconnaître, manqua complètement de tact politique en cette occasion. Sans doute, à ne prendre conseil que des principes, Espartero n'était qu'un général dont le premier devoir était l'obéissance; mais ce général disposait en maître de la seule force organisée qu'il y eût dans le pays, il venait d'exclure le prétendant du territoire national, et il travaillait à pacifier le reste de la Péninsule. Sans doute aussi ses exigences étaient extrêmes, son caractère irritable, ses prétentions souvent abusives; mais en flattant son orgueil par des preuves de déférence habilement calculées, on aurait pu l'amener à se compromettre en faveur du remaniement qui venait d'avoir lieu. Dans tous les cas, il ne fallait rompre avec lui qu'autant qu'on était sûr d'opposer à son ascendant un ascendant supérieur. Sans se rendre compte de ce qui en résulterait, les ministres ne donnèrent communication de leur coup d'état à Espartero que lorsque tout fut fini, et pendant que les journaux du gouvernement à Madrid annonçaient arrogamment que l'adhésion ferme et loyale du duc de la Victoire n'était pas douteuse. Espartero fût profondément blessé de ce procédé.

C'est par cette brèche que l'intrigue exaltée est enfin parvenue à s'introduire dans le cœur naturellement loyal du généralissime. Il y avait auprès d'Espartero un homme qui jouissait de toute sa confiance; c'était le brigadier Linage, qui remplissait au quartier-général les fonctions de secrétaire, poste très-important en Espagne, où les attributions ne sont pas aussi définies qu'en France. Ce Linage, qui a été long-temps, sous Ferdinand VII, secrétaire du comte Casa-Eguia, alors capitaine-général de Galice, est un homme ambitieux et habile, qui n'appartient en propre à aucun parti, et qui est prêt à les servir tous. Il est parvenu à se rendre absolument nécessaire à Espartero, qui ne voit, ne parle et n'écrit que par lui. C'est lui qui fait la correspondance privée d'Espartero aussi bien que ses ordres du jour; quand le généralissime joue au *trésillo*, c'est lui qui donne pour Espartero, qui ramasse les cartes et qui les montre à son maître, nonchalamment couché. Les exaltés avaient eu soin de s'assurer d'avance de lui, et il n'épargnait rien pour semer autour du duc de la Victoire des préventions contre les ministres.

Il était aidé et souvent dirigé, dans ses manœuvres au quartier-général, par des commissaires anglais, qui avaient su se concilier l'estime et l'amitié du généralissime. Le gouvernement français avait envoyé aussi des commissaires; mais impuissans contre ces intrigues, ils étaient sans influence.

Promptement avertis du mécontentement d'Espartero, les exaltés se hâtèrent de faire tous leurs efforts pour l'exploiter à leur profit. De sourdes rumeurs ne tardèrent pas à courir sur les rapports du ministère avec le quartier-général, et contribuèrent à aigrir le dissentiment. Une polémique s'établit dans les journaux sur les dispositions du duc de la Victoire; enfin, moins d'un mois après la dissolution des cortès, parut dans le journal exalté d'Aragon la fameuse lettre de Linage. Dans cette lettre, le secrétaire d'Espartero, tout en ayant soin de conserver en apparence une situation équivoque et mesurée, se déclarait implicitement contre le ministère. Le duc de la Victoire était bien loin, disait-il, de prétendre exercer une action quelconque sur les affaires de l'état, et il éprouvait le besoin de démentir hautement tout ce qui avait été dit à ce sujet; mais il était vrai que, selon l'opinion du noble duc, la dissolution des chambres n'aurait pas dû être prononcée, et que les diverses mutations qui avaient eu lieu dans le personnel des administrations publiques étaient, toujours au jugement du duc, beaucoup plus nuisibles qu'utiles. La lettre finissait, comme toujours, par de chaleureuses protestations de dévouement au trône d'Isabelle II, à la régence de son auguste mère, et à la constitution de 1837.

Cette lettre fit beaucoup de bruit. C'était le pendant de l'adresse des officiers de Pozuelo. Si Espartero ne l'avait pas dictée, comme on l'a dit, à coup sûr il l'avait autorisée : ces façons d'agir, détournées et pleines de réticences, étaient tout-à-fait dans ses habitudes. Quoique le manifeste ne fût pas absolument en faveur des exaltés, ceux-ci crièrent victoire, et toutes les voix du parti célébrèrent les louanges d'Espartero d'un bout de la Péninsule à l'autre. Le moment était des plus critiques, car c'était le moment des élections. Les deux partis se livraient un combat acharné autour de l'urne du scrutin, et celui des deux qui pouvait y jeter l'épée d'Espartero se croyait sûr de la victoire. Les ministres en masse offrirent leur démission. La reine les pria de garder encore quelque temps leurs portefeuilles, et écrivit au duc pour lui demander des explications. Espartero répondit d'une manière évasive sur le ministère, mais en renouvelant les plus brûlans témoignages d'une fidélité en-

thousiaste à la cause des deux reines. Après bien des négociations, les choses parurent s'arranger; le brigadier Linage, dont le renvoi avait été demandé, ne fut pas destitué par Espartero, mais il écrivit aux journaux d'Aragon une seconde lettre qui rectifiait et atténuait sur certains points la première, et les ministres retirèrent leur démission.

On sait ce qui arriva des élections accomplies au milieu de ces démêlés; elles produisirent, malgré l'esclandre d'Espartero, une immense majorité modérée. Les ministres furent soutenus par ce succès dans leur sourde rivalité avec le généralissime. De leur côté, les exaltés n'épargnèrent rien pour exciter encore les susceptibilités d'Espartero, afin de regagner par lui le terrain que les élections leur avaient fait perdre. La première tentative qu'ils avaient faite pour l'attirer à eux n'avait réussi qu'en partie; ils n'en continuèrent qu'avec plus d'ardeur leur travail autour de lui. Les journaux et les orateurs français ayant imprudemment exagéré vers le même temps la part que la France avait prise à la convention de Bergara, on en profita pour dire à Espartero que la France voulait le rabaisser, ce qui ne contribua pas peu à l'irriter davantage, car il est aussi jaloux de sa gloire que de son pouvoir.

Une affaire survenue à la fin de janvier 1840, acheva de brouiller irrévocablement le ministère et Espartero. Un homme fatalement connu dans les fastes sanglans de la révolution espagnole, don Eugenio Aviraneta, arriva un jour à Sarragosse, venant de Madrid. Quoique cet homme eût été dans d'autres temps un des agens les plus violens du parti exalté, il est certain qu'il avait alors une mission secrète du gouvernement de la reine. On a su depuis que cette mission était pour la France, où Aviraneta est venu plus tard la remplir; mais des avis envoyés de Madrid à Espartero lui avaient annoncé que le voyage de cet émissaire avait pour but de provoquer un soulèvement dans son armée, pour lui enlever son commandement. Dès son arrivée à Sarragosse, où des ordres venus du quartier-général l'avaient précédé, Aviraneta fut arrêté et interrogé par le gouverneur militaire. Il eut beau présenter des passeports parfaitement en règle, il fut jeté en prison; alors, quand il vit que l'affaire était sérieuse et qu'on ne plaisantait pas, il se décida à faire usage d'une passe qu'on trouva cousue dans ses habits.

Cette passe était écrite, dit-on, de la main du ministre de l'intérieur lui-même, et donnait ordre à toutes les autorités civiles et militaires, non-seulement de porter aide et appui à don Eugenio

Aviraneta, mais de lui obéir. Don Tiburcio Zaragoza, gouverneur militaire de Sarragosse, envoya copie de cette pièce à Espartero, en lui demandant de nouvelles instructions; Espartero répondit par l'ordre formel de conduire Aviraneta au quartier-général où il devait être fusillé. Don Tiburcio se disposa donc à faire enlever le prisonnier, mais le chef politique refusa de le laisser partir, déclarant qu'il ne pouvait reconnaître légalement que les ordres du ministre de l'intérieur. Dans l'intervalle, une dépêche d'Espartero avait été adressée à Madrid au ministre de la guerre; de son côté, le chef politique avait écrit aussi au ministre de l'intérieur, pour demander ce qu'il devait faire. La réponse arriva courrier par courrier au quartier-général; le général Narvaez, ministre de la guerre, répondait à Espartero en confirmant les termes de la passe trouvée sur Aviraneta, et en ordonnant la mise en liberté du prisonnier, ce qui eut lieu, non sans une forte explosion de dépit et de colère de la part du duc.

On voit que, dans cette affaire, Espartero, tout puissant qu'il était, avait eu le dessous : il en conserva un ressentiment implacable. Il a pu sans doute se convaincre plus tard que le but qu'on avait prêté au voyage d'Aviraneta n'était pas fondé, et que la mission de cet agent secret n'avait rien de commun avec son armée; mais l'orgueil blessé du généralissime ne voulut rien voir et rien comprendre. Son autorité avait été méconnue, c'était assez. Les exaltés ont été par eux-mêmes étrangers à cet incident; il est même à remarquer que les antécédens exaltés d'Aviraneta, la part qu'il avait prise aux complots les plus révolutionnaires, en qualité d'agent des sociétés secrètes, étaient présentés par Espartero comme des raisons décisives pour n'avoir aucune pitié pour lui. L'affaire n'en fut pas moins ce qui pouvait arriver de plus heureux aux exaltés; elle fit éclater définitivement les hostilités entre le ministère et Espartero, elle altéra même le respect profond que le duc de la Victoire affectait pour la reine. Il est à croire qu'Espartero a commencé dès ce moment à s'éloigner en secret de la reine Christine; c'était en effet par l'ordre de la régente elle-même que les ministres avaient répondu si résolument à ses demandes d'explications.

Espartero ne tarda pas à donner une preuve éclatante de son irritation. Le moment étant venu de faire des promotions dans l'armée, il proposa insolemment Linage, l'auteur du fameux manifeste, celui dont tous les ministres avaient demandé la révocation, pour le grade de maréchal-de-camp. Quelques ministres considérèrent cette proposition comme une injure et déclarèrent qu'ils ne consentiraient

jamais à se démentir ainsi; les autres pensèrent au contraire que, puisque le cabinet avait consenti à rester après la publication de la lettre de Linage, il était engagé sur cette question et ne pouvait pas se montrer intraitable après avoir cédé. C'était d'ailleurs le moment où les opérations militaires paraissaient près de recommencer; tout annonçait que le dernier champion de la cause carliste, Cabrera, allait être forcé de céder devant l'ascendant vainqueur d'Espartero. Une rupture avec le généralissime aurait tout remis en question. Le gouvernement céda; Linage put revêtir l'écharpe de maréchal-de-camp, et les trois ministres dont l'entrée aux affaires avait tant choqué Espartero quelques mois auparavant, MM. Narvaez, Montes de Oca et Calderon Collantes, se retirèrent volontairement.

Cette concession aurait dû calmer Espartero; elle ne fit que lui donner plus de confiance. Dans ces divers changemens ministériels, deux ministres étaient restés debout, le président du conseil, M. Perez de Castro, et M. Arrazola, ministre de la justice. Tout le ressentiment du généralissime se porta sur eux, et il ne songea plus qu'à les renverser à leur tour, afin qu'il fût bien démontré que nul ne pouvait résister à son autorité.

Cependant les cortès nouvellement élues s'étaient rassemblées, et leur esprit fortement modéré s'était manifesté dès leurs premières discussions. Les ministres crurent le moment venu de frapper un grand coup, et ils proposèrent le fameux projet de loi sur les *ayuntamientos*, ou municipalités. Par ce projet de loi, l'influence des exaltés était ruinée sans retour. D'après le système électoral actuellement en vigueur, les municipalités exercent une grande action sur les élections pour le congrès; elles sont elles-mêmes instituées, depuis les évènemens de la Granja, dans les formes réglées par la constitution de 1812, c'est-à-dire sur des bases extrêmement démocratiques. La nouvelle loi, en changeant le système, les enlevait à l'impulsion des clubs, et tranchait ainsi dans sa racine toute intervention des exaltés dans le gouvernement. Les dernières élections avaient prouvé que, même avec des municipalités élues sous l'empire de la constitution de 1812, et en présence de l'opposition du tout-puissant Espartero, l'élan irrésistible de l'esprit public pouvait donner une majorité modérée; que serait-ce donc quand le pouvoir municipal, source de l'élection, ne serait plus livré à la multitude!

Les exaltés, sentant bien que c'était là pour eux une question de vie ou de mort, se disposèrent à livrer un combat à outrance. Leur dernier espoir était désormais dans le quartier-général; ils entou-

rèrent plus que jamais Espartero. Au retour de la belle saison, le généralissime avait repris enfin ses opérations, et les petits châteaux-forts de Cabrera tombaient un à un devant lui. Les journaux révolutionnaires l'accablèrent à ce sujet d'adulations incroyables; tous les vieux héros de l'Espagne, tous les grands hommes de guerre du monde, n'étaient rien auprès du vainqueur de Mirambel et de Castellote. Il est impossible de savoir où s'arrêtaient, au milieu de tant de triomphes, les rêves orgueilleux de son état-major, provoqués et encouragés par les sociétés secrètes. C'était presque trop peu de la puissance suprême pour celui qui effaçait par ses victoires tout l'éclat des victoires impériales, et le dernier de ses lieutenans pouvait prétendre aux plus hautes destinées!

Ce fut au milieu de ces luttes politiques, compliquées par l'enivrement où le succès jetait l'armée, que la reine-régente signifia brusquement au président du conseil la résolution qu'elle avait formée d'aller prendre les eaux de Barcelone avec sa fille. Le ministère en fut stupéfait. On tenta les plus grands efforts pour dissuader la reine de ce projet; elle fut inébranlable.

On a donné beaucoup d'explications de ce voyage royal; voici quelle est la plus vraisemblable. D'abord l'état de la jeune reine, qui préoccupe beaucoup sa mère, exigeait réellement l'emploi des bains sulfureux; mais ce n'était pas là le seul motif du voyage, car il y a des bains sulfureux ailleurs qu'à Barcelone. Le véritable but de la reine Christine, c'était de voir Espartero. Le généralissime lui était personnellement fort peu connu; elle ne l'avait vu qu'une fois, et dans un temps où il ne se doutait pas encore de son avenir. Comme elle n'avait rien épargné pour se l'attacher, elle fondait sur lui beaucoup d'espérances. Depuis long-temps elle entretenait avec lui une correspondance privée, qui avait souvent inquiété ses ministres. En même temps qu'elle le comblait de titres et d'honneurs, elle avait attaché à sa personne la duchesse de la Victoire, et lui avait donné auprès d'elle le premier rang. De son côté, Espartero ne laissait pas échapper une seule occasion de protester du dévouement le plus exalté pour sa souveraine. « Je suis Manchego, disait-il sans cesse, du pays de don Quichotte, et aussi galant chevalier que le héros de Cervantes; la dame de mes pensées est une reine, et, pour la servir, il n'est rien que je ne sois prêt à faire avec bonheur. »

Ce langage chevaleresque n'avait pas changé au plus fort des démêlés d'Espartero avec le ministère. Or c'est une tendance naturelle aux princes constitutionnels que de se distinguer de leurs mi-

nistres et d'admettre aisément que l'attachement le plus absolu à leur personne peut se concilier avec l'hostilité envers les hommes qui gouvernent en leur nom. Quelle que fût la sympathie de la reine Christine pour la ligne politique suivie par son conseil, elle comprenait très bien qu'Espartero fût tout autre pour elle que pour ses ministres. Sans doute aussi elle comptait essayer sur lui cet entraînement qu'elle a presque toujours exercé jusqu'ici sur ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher, et qui tient à la distinction très réelle de son esprit, unie à la séduction de ses manières et de sa personne. Que voulait-elle faire du dévouement d'Espartero après s'en être assurée par elle-même? C'est son secret. Tout ce qu'il est possible de dire, c'est que l'union franche et durable des deux seules forces de l'Espagne, la royauté et l'armée, aurait enfin créé dans ce malheureux pays ce qui lui manque depuis sept ans, un pouvoir, et c'est sans doute ce que la reine Christine avait senti quand elle se résolut à aller elle-même au-devant de son armée victorieuse.

Mais elle avait compté sans ses ennemis, les chefs des sociétés secrètes; elle n'avait pas non plus suffisamment mesuré la portée de la mauvaise humeur d'Espartero contre ses ministres. Après tout, c'était elle qui les maintenait au pouvoir, ces hommes dont le généralissime avait eu un jour à se plaindre; elle s'était associée à leurs actes, à leurs idées politiques, ainsi qu'aux votes de ces cortès élues hors de l'influence d'Espartero, et presque contre son influence. Quelle que fût la tendance naturelle du généralissime vers les opinions modérées, il suffisait que ces opinions fussent celles du cabinet pour qu'il ne leur fût pas favorable. Cette fameuse loi des *ayuntamientos*, que les cortès venaient de voter, elle devait avoir à ses yeux une tache indélébile dans son origine. Ne savait-on pas d'ailleurs que les exaltés et les Anglais avaient précédé la reine au quartier-général, et y avaient établi de longue main leur ascendant sur l'esprit faible et ballotté du duc de la Victoire? Ne savait-on pas que les partis révolutionnaires ne reculent devant aucun moyen de parvenir momentanément à leurs fins, sans s'inquiéter de l'avenir, et qu'ils ne craignent pas, pour tenter à un jour donné l'ambition d'un homme dont ils ont besoin, de lui offrir ce qu'une tête couronnée ne peut promettre, l'autorité illimitée et absolue?

Dès que ce fatal voyage fut décidé, la lutte entre le ministère et Espartero éclata par une question d'itinéraire. Les ministres et la reine elle-même voulaient que le voyage se fît par Valence; Espartero insista pour qu'il eût lieu par Sarragosse et l'Aragon. La route de

Valence présentait au cabinet cet avantage, que la reine devait y rencontrer d'abord un corps d'armée sous les ordres du général O'Donnell, dont la loyauté était éprouvée; du côté de l'Aragon, c'était parmi les divisions commandées par Espartero lui-même que la reine arrivait directement. Chacune des deux opinions fut soutenue de part et d'autre avec obstination. La prise de Morella survint, qui décida la question. Espartero fit valoir en faveur de son avis cet évènement si heureux pour la cause de la reine Isabelle. La régente ne crut pas pouvoir se refuser à se rendre par le plus court chemin au milieu de l'armée qui venait d'abattre ce dernier rempart de la faction, et le passage par l'Aragon fut résolu. Si l'autre parti avait été pris, le dénouement aurait pu être changé.

Les reines partirent, comme on sait, accompagnées de trois ministres, M. Perez de Castro, président du conseil; M. le comte de Cléonard, ministre de la guerre, et M. Sotelo, ministre de la marine; la régente avait choisi ce dernier à cause de la vieille amitié qui l'unissait au duc de la Victoire. Les exaltés avaient tout préparé d'avance sur le chemin pour que la réception faite à LL. MM. fût significative. Ce fut à Sarragosse que la régente dut voir pour la première fois ses illusions s'évanouir. La municipalité lui adressa une harangue insolente; une population grossière la poursuivit partout des cris de *vive la constitution! vive la duchesse de la Victoire! à bas la loi sur les ayuntamientos!* Il n'était plus temps de reculer; elle poursuivit son chemin et arriva à Lérida, où l'attendait Espartero.

Les ministres allèrent les premiers rendre visite au généralissime. Le ministre de la marine, M. Sotelo, fut chargé, comme son ami, de le voir d'abord; M. Sotelo revint très inquiet de cette entrevue et très peu satisfait du langage qu'il avait entendu. Après le ministre de la marine vint le ministre de la guerre, M. le comte de Cléonard; mais ni lui ni le duc ne touchèrent un mot de politique. Enfin il n'y eut pas jusqu'au vieux président du conseil qui ne crût devoir, malgré son âge, faire le premier pas auprès du puissant Espartero. Celui-ci était déjà devant la porte de son habitation, entouré de son état-major et prêt à partir pour se rendre chez la reine, quand M. Perez de Castro se présenta. Il ne prit pas la peine de rebrousser chemin pour recevoir le président du conseil; s'excusant sur la nécessité où il était de se rendre chez sa majesté, il se mit à marcher à grands pas dans la rue. M. Perez de Castro le suivit comme il put, le félicitant sur ses victoires, et disant que les ministres de la couronne avaient

la ferme confiance qu'au besoin l'épée victorieuse du noble duc sortirait du fourreau pour le maintien de l'ordre. Espartero répondit à cette dernière phrase par un geste négatif, mais sans ouvrir la bouche, et quand il fut arrivé devant la maison qu'habitait sa majesté, il entra, laissant M. Perez de Castro confondu.

Espartero vit la reine une première fois ce jour-là; il la revit quelques jours après à Esparraguerra. Il fut, dit-on, insignifiant dans la première entrevue, injurieux et violent dans la seconde. Dès le premier jour, il aborda la question politique et se prononça contre le ministère, contre les cortès, contre la loi des *ayuntamientos*. La reine, reconnaissant dans les argumens dont il se servait les suggestions étrangères qui l'avaient poussé, entreprit de lui répondre et lui répondit en effet avec une grande supériorité. Battu sur tous les points, il se retira, non sans avoir été quelque peu subjugué. Quand il revint, il avait changé de ton; il ne discutait plus, il commandait. La reine résista avec courage cette fois, comme elle avait précédemment débattu avec esprit; mais elle avait désormais perdu tout espoir de ramener Espartero : son rêve était dissipé.

Barcelone accueillit leurs majestés avec un enthousiasme extraordinaire. On vit dans cette terrible ville, que tant de scènes sanglantes ont souillée, les portraits des deux reines exposés dans toutes les rues, entre deux cierges allumés. La foule se découvrait en passant devant ces images révérées, comme si elles eussent été l'objet d'un culte religieux. La population de Barcelone s'était accrue pour ces jours de fête d'un concours immense venu de la côte et des îles; les autorités de la province de Tarragone eurent à expédier pour leur part plus de quarante mille passeports.

Les premiers jours se passèrent en réjouissances; mais la reine et les ministres étaient loin de partager l'allégresse générale. Ils savaient qu'Espartero viendrait à Barcelone, dès qu'il aurait pris Berga et dispersé les restes de la faction, et ils ne doutaient pas que son arrivée ne fût le signal de graves évènemens. L'*ayuntamiento* de Barcelone, élu sous l'empire de la constitution de 1812, et composé des plus fougueux *descamisados*, attendait au contraire avec impatience l'arrivée du duc de la Victoire. Depuis l'arrivée des reines, cet ayuntamiento ne laissait pas échapper l'occasion de braver l'autorité royale. De son consentement, des écriteaux contenant les articles de la constitution tracés à la main avaient été suspendus à tous les piliers de bois qui soutiennent les réverbères de la Rambla, et celui de ces arti-

cles qui est relatif au serment royal avait été placardé en gros caractères dans le vestibule du théâtre, afin que la reine Christine ne pût s'empêcher de le voir en passant.

Enfin le journal progressiste de Barcelone, *El Constitucional*, annonça le 12 juillet que le comte-duc (c'est ainsi qu'on l'appelle quelquefois), était à Martorell, et qu'il entrerait à Barcelone le lendemain. Le 13, dans la matinée, une foule immense se porta à sa rencontre avec des branches d'olivier et de laurier. Dès qu'Espartero aperçut ces flots de peuple, il quitta son escorte, et s'avança seul au milieu de la foule, qui l'entoura et le porta en quelque sorte en triomphe, lui et son cheval. Des cris frénétiques retentissaient partout sur son passage, et parmi ces cris éclatait de temps en temps celui de *mort aux Français!* qui est un des cris de ralliement des exaltés. La multitude chantait en même temps des chansons composées pour la circonstance, et qui mêlaient des injures contre la France aux adulations les plus emphatiques pour le héros national. Espartero, ému et ravi, répondit à toutes ces démonstrations que ce jour était le plus beau de sa vie, et que toutes ses victoires, toutes ses dignités, l'avaient moins touché que cette réception.

Le même jour, à cinq heures de l'après-midi, le comte-duc se présenta chez la reine; l'audience se prolongea une heure et demie. Espartero renouvela ses propositions d'Esparraguerra; la reine accepta la conversation, et discuta avec lui quelques noms pour le nouveau ministère, mais ils se séparèrent sans avoir rien conclu.

Cependant la loi sur les ayuntamientos, discutée et adoptée par les deux chambres, était partie de Madrid le 8 juillet: elle arriva à Barcelone le 14 à midi. Les ministres avaient écrit à leurs collègues de la faire passer par Valence, parce que le courrier qui la portait aurait pu être arrêté sur la route de Lérida, occupée par l'armée d'Espartero. La reine ne voulut pas donner sa sanction à la loi sans voir encore une fois le généralissime; elle le fit appeler, et discuta long-temps avec lui sur les inconvéniens qu'il pouvait y avoir à refuser la sanction royale à une loi qui avait subi toutes les épreuves constitutionnelles. Espartero s'obstina beaucoup plus par orgueil que par conviction; la reine, justement irritée, fit venir ses ministres dès qu'Espartero fut sorti, et signa. Le même soir, la loi sanctionnée fut expédiée pour Madrid, dans le plus grand secret, avec ordre de la promulguer immédiatement.

Espartero apprit dans la journée du 15 que la reine avait signé. Il entra dans une violente colère, se renferma chez lui, se mit au lit

et envoya sa démission. Cette démission ne pouvait pas être acceptée; elle ne le fut pas. C'était Linage qui avait rédigé la lettre à la reine où Espartero expliquait ses motifs; cette lettre, qui accusait la reine d'avoir manqué à sa parole, et qui donnait aux ministres l'épithète de carlistes, fut en partie rendue publique. Il s'ensuivit une grande émotion dans Barcelone. Un bataillon des guides de Luchana, véritable garde royale d'Espartero, était entré dans la ville avec son général; les soldats de ce bataillon se répandirent dans les tavernes en criant contre l'horrible ingratitude dont on venait de récompenser les services du duc de la Victoire. Linage et l'état-major tout entier tenaient le même langage dans les cafés, sur les places publiques. L'ayuntamiento, de son côté, préparait ses *bullangeros* (émeutiers).

Le général Van-Halen, capitaine-général de la Catalogne, créature d'Espartero, était alors aux eaux de Caldas; on lui fit dire de l'état-major, par un adjudant, de rentrer sans délai à Barcelone. Des ordres furent expédiés en même temps aux généraux Ayerbe, Castañeda et Clemente, qui commandaient des divisions d'avant-garde, pour qu'ils eussent à se diriger sur Barcelone à marches forcées; quarante mille hommes entourèrent bientôt la ville. Ce général démissionnaire, qui rassemblait toutes ses forces pour lutter contre une femme, était de plus commandant-général de la garde royale, qui ne pouvait bouger sans son ordre; les autorités militaires de la province lui appartenaient; l'ayuntamiento lui obéissait; il avait dans ses mains toute la puissance. La reine et les ministres étaient sans défenseurs.

Cependant l'orgue de Barbarie allait jouant dans les rues de Barcelone l'air convenu qui sert de rappel dans les jours d'émeute. A cette convocation bien connue, on vit paraître par groupes sur les places publiques ces hommes que le baron de Meer avait désarmés, et qui ne se montrent que dans les momens sinistres. Le 18, dans l'après-midi, au moment où les préparatifs de la sédition devenaient flagrans, Espartero alla voir de nouveau la reine. Il espérait sans doute la trouver intimidée par la concentration de ses troupes sur Barcelone et par les démonstrations non équivoques qui commençaient à éclater dans la rue. La reine montra un courage inébranlable : *Tu es commandant des troupes*, dit-elle à Espartero, *tu me réponds de l'ordre.* Espartero répondit qu'il fallait choisir entre le ministère et lui, et que, si la reine ne révoquait pas la sanction qu'elle avait donnée à la loi des municipalités, elle verrait couler le sang en abondance, *sangre hasta le rodilla*, du sang jusqu'au genou.

Si la reine avait été peu émue de ces menaces, les ministres en

furent plus frappés. Ils se réunirent dans cette soirée du 18, et décidèrent qu'ils donneraient leur démission pour sauver la reine en se sacrifiant. Quand ils apportèrent leur démission à sa majesté, elle les invita à la garder jusqu'à ce qu'ils fussent contraints par une violence matérielle. Cette violence ne devait pas se faire attendre. Dès qu'Espartero fut rentré chez lui sans avoir rien obtenu, les attroupemens grossirent et devinrent menaçans. A l'entrée de la nuit, les membres de l'*ayuntamiento* se déclarèrent en permanence à l'hôtel-de-ville. A neuf heures du soir, il y avait sur la place San-Jayme un rassemblement de plus de deux mille individus, qui vociféraient des vivats en l'honneur de la constitution et d'Espartero, entremêlés des cris de *mort aux ministres!*

Les séditieux commencèrent par dresser des barricades à l'extrémité de toutes les rues qui débouchaient sur la place; mais cette précaution ne fut que pour la forme, ils savaient très bien qu'ils ne seraient pas attaqués. Quelques-uns de leurs groupes forcèrent le dépôt d'armes de la sous-inspection de la milice nationale, qui ne fut pas défendu; on y trouva huit cents fusils, qui furent aussitôt distribués dans la foule. Une députation de l'*ayuntamiento* se mit alors à la tête du rassemblement armé, et se dirigea vers la place de Santa-Anna, où demeurait Espartero. Le généralissime était alors tellement emporté par la passion, qu'il fit bon accueil à cette tourbe tumultueuse; il parut à son balcon, harangua le peuple, qui le salua de ses acclamations, et consentit à se mettre en marche vers le palais, au milieu de la nuit, accompagné de cette étrange escorte.

La reine était avec ses ministres quand on entendit venir au loin les clameurs confuses du rassemblement. Christine invita gaiement les ministres à venir voir l'émeute. MM. Perez de Castro, de Cléonard et Sotelo obéirent, et se rendirent avec sa majesté, à travers plusieurs appartemens, jusqu'à un balcon fermé de persiennes qui donnait sur la place du palais. Il était alors près de minuit. La garde royale, agissant d'elle-même et sans ordre, avait empêché cette insurrection factice de pénétrer jusque sur la place; des groupes stationnaient au débouché des diverses rues, et ne cessaient de pousser des cris de *mort aux ministres!* accompagnés des injures les plus grossières pour la régente. Bientôt un bruit confus de vivats commença à sortir de l'une de ces rues; on vit briller et s'avancer les deux lumières d'une berline que la multitude environnait; cette berline traversa les groupes et entra dans la place, se dirigeant vers le palais, au milieu des vociférations les plus violentes. La reine recon-

nut avec autant d'étonnement que de douleur la voiture du duc de la Victoire : elle n'avait jamais pu croire qu'il irait aussi loin.

Il n'était plus temps pour les ministres de songer à sortir du palais. Toutes les avenues étaient entourées. La reine les conduisit elle-même dans sa chambre à coucher et les y laissa pour aller recevoir la visite qui lui arrivait à pareille heure et avec de pareils préliminaires. Bientôt se présenta Espartero, accompagné de sa femme, la duchesse de la Victoire, et des généraux Valdès et Van-Halen. Tous quatre s'empressèrent à l'envi d'assurer la reine qu'elle n'avait rien à craindre; que cette explosion populaire, provoquée par l'obstination des ministres, n'aurait aucune suite funeste; qu'eux-mêmes n'étaient accourus aux premiers cris de l'émeute que pour venir en aide à sa majesté et la défendre à tout évènement. La reine accueillit ces démonstrations avec une froide réserve. Elle dit à Espartero que les ministres lui ayant donné leur démission, elle se voyait bien forcée de céder sur ce point; mais elle persista dans son refus de révoquer la sanction donnée et de dissoudre les cortès. Aucune insistance ne put la fléchir, et cependant le tumulte continuait au dehors.

Vers trois heures du matin, Espartero sortit à pied, et alla annoncer aux groupes que les ministres se retiraient. Les rassemblemens se dispersèrent alors avec des cris de triomphe. A quatre heures du matin, le duc et la duchesse de la Victoire, les généraux Van-Halen et Valdès sortirent de chez la reine. Dès qu'on se fut bien assuré qu'il ne restait plus personne autour du palais, la reine laissa partir ses ministres. M. Perez de Castro, le plus menacé, se réfugia chez le consul de France, M. Gauthier d'Arc, et de là sur *le Méléagre*, bâtiment français qui se trouvait en rade; le comte de Cléonard, ministre de la guerre, sur la frégate espagnole *Cortès*, dont l'équipage était dévoué à la reine. Tous deux partirent pour la France le lendemain. L'émeute ne fit d'autres victimes que quelques gendarmes qui furent surpris seuls et massacrés.

Ainsi s'est passée cette fatale nuit du 18 au 19 juillet. La conduite d'Espartero n'a eu qu'un mobile dans ces évènemens, la haine des ministres qui l'avaient bravé. Les exaltés ont exploité ce sentiment mesquin, pour se faire du généralissime un instrument dans leurs desseins contre la reine, et il a suivi aveuglément l'impulsion qu'ils lui ont donnée jusqu'au moment où sa passion a été satisfaite. Depuis il a voulu s'arrêter. Le ministère qui a été désigné par lui-même, après sa victoire nocturne, a sans doute plus de rapports avec les exaltés qu'avec les modérés; mais il est loin d'avoir été choisi parmi

les chefs du parti, et les exaltés n'ont guère lieu d'en être satisfaits. Dans les jours qui ont suivi le départ des ministres, l'ayuntamiento a voulu continuer ses démonstrations désordonnées; des rixes et des assassinats ont eu lieu. Espartero a retrouvé alors cette énergie du devoir qui lui avait si complètement manqué au commencement de la crise; il a mis la ville en état de siége, et l'ordre s'est rétabli.

Maintenant, que va faire Espartero? Il s'est laissé entraîner à désirer l'autorité suprême; il l'a. Il n'a seulement pas voulu la partager avec la reine, qui lui en offrait la moitié. Essaiera-t-il de revenir aux modérés qu'il a abandonnés? Persistera-t-il à servir les exaltés dont il commence à s'effrayer? Voudra-t-il enfin constituer un gouvernement qui ne s'appuie ni sur les modérés ni sur les exaltés? De tous les côtés, il trouvera de grands embarras. Il est bien fortement engagé avec les uns et bien profondément brouillé avec les autres. La tactique des exaltés est facile à prévoir. Ils vont lui offrir la régence; l'acceptera-t-il? Voudra-t-il détrôner la reine Christine et porter les mains sur la couronne après l'avoir défendue? Dans tous les cas, il ne doit plus prétendre à conserver auprès du pouvoir son rôle de surveillant inquiet et hautain; il faut qu'il gouverne à son tour, qu'il prenne en main les rênes de cette révolution espagnole qui a jusqu'ici culbuté tous ceux qui ont voulu la conduire. Sera-t-il plus heureux et plus habile que les autres? C'est ce que nous verrons. Il s'est mis dans cette situation par entraînement, par faiblesse de caractère, presque sans s'en douter; saura-t-il mieux désormais ce qu'il fera?

Son état-major rêve probablement pour lui le destin de Napoléon. Est-il donc à la hauteur d'un si grand avenir? Un des hommes d'état les plus éminens de l'Espagne a dit : *On a joué en France, il y a cinquante ans, un drame appelé la révolution française; nous l'avons traduit, et nous en avons fait une comédie espagnole.* Ce mot, si juste sous tant de rapports, ne pourrait-il pas s'appliquer aussi à Espartero? Et ne serait-il pas un peu un Napoléon de comédie?

Sa conduite, dans ces derniers évènemens, a été d'autant plus coupable, qu'il avait devant lui une carrière toute tracée, et qui certes aurait pu suffire à son ambition. Tout n'est pas dit en Espagne après l'extinction de la guerre civile, et il reste beaucoup à faire dans ce pays, depuis si long-temps désolé. Espartero s'est imaginé sans doute que l'armée allait être licenciée, si l'état-major ne s'emparait pas avec elle du pouvoir souverain; mais l'armée est bien loin d'être devenue inutile depuis que la guerre est finie. Il manque à l'Espagne un gouvernement qui ne soit pas à la merci d'une émeute; il lui

manque une police régulière qui établisse la sûreté des routes, qui arrête les malfaiteurs, qui donne enfin à cette population si tourmentée le premier des biens, la sécurité. Tout cela ne peut être obtenu que par le secours d'une armée puissante, fidèle, dévouée, soumise à un chef qui se soumette lui-même aux lois de son pays.

Si le généralissime s'était entendu avec la reine, la question était résolue. Certes, s'ils avaient été d'accord sur la marche générale de la politique, la reine ne lui aurait pas refusé cette satisfaction qu'elle lui avait déjà accordée une fois, de changer des ministres qui lui déplaisaient. C'est sur la dissolution des cortès et sur le rappel de la loi des ayuntamientos, c'est-à-dire sur le système politique dont au fond Espartero se soucie fort peu, qu'a surtout porté le différend. Il est faux que la reine ait jamais demandé à Espartero de l'aider à abroger la constitution de 1837; c'est au contraire Espartero qui s'est mis dès le premier jour en insurrection contre le pouvoir constitutionnel des deux chambres. Il a arrêté par pur caprice un mouvement régulier, légal, de l'opinion publique; il a rejeté l'Espagne dans les expériences quand elle était près d'en sortir; il a rembruni lui-même l'avenir qu'il avait éclairci, et il a forcé son pays à courir encore les hasards des révolutions, quand il pouvait lui être donné d'en être deux fois le pacificateur.

Que pouvait-il désirer encore? Rien. Tout ce qu'il a demandé, on l'a fait. Il ploie sous les dignités et sous les récompenses. Quand il a voulu, dans sa jalousie, écarter de tout commandement les rivaux qui pouvaient lui faire ombrage, le gouvernement s'est fait le complice de ses petits calculs d'amour-propre. Deux généraux qui avaient rendu de grands services à l'Espagne, et dont l'un avait été son bienfaiteur, Cordova et Narvaez, ont été exclus, pour lui plaire, de toute participation aux travaux de l'armée; abreuvés de refus et d'humiliations, ils ont été réduits tous deux à une tentative insensée qui a fait mourir Cordova dans l'exil. Le brave capitaine-général de la Catalogne, celui qui avait rétabli dans cette province l'autorité des lois, le baron de Meer, a été sacrifié à sa susceptibilité, et remplacé par l'homme qu'il a désigné. Il a rempli de ses créatures, *ayacuchos* et autres, tous les emplois militaires. Lui qui aime tant le repos, il pouvait désormais, s'il l'avait voulu, vieillir glorieusement au milieu de tant de puissance et d'honneurs.

C'est à lui maintenant de se tirer comme il pourra du défilé où il s'est jeté. Jamais il ne retrouvera la position tranquille et élevée qu'il a perdue volontairement. Voici qu'on commence à parler de divi-

sions dans sa propre armée. Quelques-uns de ses généraux se séparent de lui et expriment leur mécontentement. Le parti de la reine, un moment abattu, se relève. De leur côté, les exaltés ne veulent pas s'en tenir là, et songent à pousser plus loin leur victoire. De nouvelles crises se préparent. Le danger est grand pour la reine, pour l'ordre, pour la société tout entière; mais il est grand aussi pour Espartero. Il sera intéressant de voir comment il tiendra tête aux tempêtes qu'il aura soulevées.

Disons pourtant, car il faut tout dire, qu'il y a encore une possibilité de rapprochement entre la reine et Espartero. Comblée des faveurs de sa souveraine, la duchesse de la Victoire a toujours été du parti de la reine contre l'état-major; c'est à elle, mais à elle seule, que peut revenir l'honneur de réconcilier le généralissime avec la mère d'Isabelle. On raconte que, lors de la lettre de Linage, les exaltés ayant voulu lui faire donner une sérénade à Madrid, elle fit venir les musiciens et leur dit qu'ils se trompaient sans doute, que M[me] Linage demeurait un peu plus loin, et qu'elle les engageait à se rendre sous ses fenêtres. Pendant le voyage de la reine à Barcelone, elle accompagnait leurs majestés; un soir, au théâtre, elle fut si confuse d'entendre son nom retentir plus haut que celui de la reine dans les *vivats* de la foule, qu'elle s'évanouit. Dernièrement enfin, c'est à sa prière qu'Espartero s'est décidé à mettre la ville de Barcelone en état de siége et à sévir contre les perturbateurs. Elle était absente du quartier-général quand Linage a conquis son influence sur l'esprit du généralissime; elle sera toujours maintenant auprès de son mari, et l'exemple a prouvé qu'Espartero donne souvent raison à qui lui parle le dernier.

****

L'ARTÉMISE A TAÏTI.

JOURNAL INÉDIT D'UN OFFICIER DE L'EXPÉDITION.
— POLYNESIAN RESEARCHES. —

Depuis long-temps notre commerce avait sujet de se plaindre du rôle auquel le condamnait, dans les archipels de l'Océanie, la prépondérance jalouse de l'Angleterre et de l'Amérique du Nord. Suzeraines des mers du Sud, ces deux puissances semblaient avoir adopté, vis-à-vis des tiers, un système d'exclusion brutale ou d'éviction souterraine, et aucun établissement stable n'avait pu se fonder à côté des leurs, ni dans un intérêt religieux, ni dans un intérêt maritime. Nos armateurs, jouets de procédés odieux, avaient subi de nombreux mécomptes sur les marchés polynésiens, et les missionnaires catholiques, attirés par l'espoir d'une moisson spirituelle, s'y étaient vus, à diverses reprises, en butte à des persécutions ombrageuses et à des déportations violentes.

Cette situation, si elle eût été impunément soufferte, aurait fait à notre pavillon un tort dont il se serait difficilement relevé aux yeux des naturels. Une démonstration imposante devenait d'autant plus nécessaire, que les évangélistes luthériens avaient eu soin d'inspirer à ces sauvages une idée peu avantageuse des forces et de la grandeur

de la France. C'était, suivant eux, une puissance de second ordre, incapable d'intervenir dans des affaires lointaines et disposant à peine de quelques corvettes de guerre. Il importait de dissiper ces illusions, de venger ce discrédit moral, de faire acte de présence, de rétablir l'autorité de notre pavillon. L'expédition de deux frégates fut résolue. Opérant en sens opposé, elles devaient, chacune de son côté, traverser l'Océanie, jeter l'ancre dans ses principaux archipels, prêter main-forte aux résidens français et aux missionnaires catholiques. L'une de ces frégates était *la Vénus*, placée sous les ordres du capitaine Dupetit-Thouars; l'autre était *l'Artémise*, que commandait le capitaine Laplace. L'itinéraire de la première devait la conduire dans les mers du Sud par le cap Horn; la seconde, doublant le cap de Bonne-Espérance, avait pour mission de parcourir les échelles de la Chine et de l'Inde, puis d'accomplir son tour du monde à la suite de stations intermédiaires dans les divers groupes de la Polynésie. C'est *l'Artémise* que nous allons suivre, en choisissant l'un des épisodes les plus intéressans de sa longue campagne.

Partie de Toulon en janvier 1837, *l'Artémise* arriva dans l'Inde vers la fin de juillet, après avoir successivement mouillé à Table-Bay, à Bourbon, à Maurice et aux Séchelles. Dans le cours des deux années 1837 et 1838, elle promena le pavillon français dans les mers asiatiques, se montra dans le Gange, où elle ne paraît pas avoir atteint de résultats bien décisifs, poussa une reconnaissance plus fructueuse sur la côte ouest de Sumatra, visita Colombo dans l'île de Ceylan, Cochin, Calicut, Mahé, Goa, Bombay, sur la côte de Malabar, Diù et Maskat dans le golfe d'Oman, puis se rendit à Moka dans la mer Rouge. *L'Artémise* se trouvait dans ces parages quand l'Angleterre sut négocier, à prix d'argent, la cession d'Aden, et il ne semble pas que M. Laplace ait compris toutes les conséquences de ce fait, accompli presque sous ses yeux. La présence d'une frégate française pouvait ébranler les résolutions du chef arabe qui vendit aux Anglais cette clé du golfe arabique. On n'essaya rien dans ce but : *l'Artémise* quitta Moka et passa devant Aden sans se préoccuper de ces négociations mystérieuses. Quelques relâches dans les ports de la presqu'île indienne et une croisière peu significative dans la mer de Chine complètent cette partie du voyage et conduisent *l'Artémise* à Hobart-Town et à Sydney. C'est de ce dernier port qu'elle se dirigea vers les îles polynésiennes.

Dès les premiers jours qui suivirent le départ, de fâcheux évènemens marquèrent la traversée. Un canot fut emporté par les lames;

un matelot, tombé à la mer du bout d'une vergue, se noya sous les yeux de l'équipage, malgré les secours des embarcations. Cependant, après une suite de temps orageux, on découvrit, le 19 avril, Toubouaï, île de corail, comme on en rencontre tant dans l'Océanie. Une ceinture de récifs et une couronne de cocotiers révélèrent cette côte, sur laquelle les vagues brisaient sourdement leurs nappes d'écume. Le jour tombait, et le soleil versait dans les ravins, chargés de masses de verdure, les flots d'une lumière horizontale. On longea rapidement le rivage, et quarante-huit heures après, Taïti se dessina comme une apparition confuse au milieu des ombres de la nuit. A l'aube, la gracieuse fille de la mer déroulait devant la frégate les paysages enchanteurs qui avaient fait l'admiration de Wallis et de Bougainville. Le ciel était chargé de brumes, l'île en était couronnée; on ne pouvait distinguer que par échappées les accidens du terrain. Çà et là des bouquets d'arbres à pain, d'hibiscus et d'aleurithes sortaient des anfractuosités du roc et attestaient la fécondité de ce sol volcanique. Cette végétation conservait partout un air de jeunesse et de vigueur, des teintes chaudes, un éclat métallique, un luxe sauvage. Bizarrement tourmentée, l'île entière offrait ces aspects convulsifs qu'affectent toutes les formations de lave, ce désordre particulier aux terres nées de feux sous-marins. Tantôt ses mornes s'abaissaient vers la grève par de molles ondulations, tantôt ils se découpaient en vives arêtes ou en falaises verticales.

L'Artémise touchait au port : elle avait laissé loin d'elle la presqu'île de Taïarabou, sorte d'annexe méridionale de Taïti ; elle avait côtoyé toute la partie nord-est de la grande île, pleine de sites délicieux ; elle allait doubler la pointe de Vénus, sur laquelle Cook avait jadis établi son observatoire, quand un roulement sourd se fit entendre dans les flancs de la frégate. Il n'y avait pas à s'y tromper, elle heurtait un bas-fond, elle talonnait. Tout l'équipage écouta, glacé d'effroi. Un instant, on put croire que le bâtiment en serait quitte pour effleurer les pointes tranchantes des madrépores ; mais une horrible secousse fit évanouir cette illusion. Le pont bondit sous les pieds ; *l'Artémise* s'arrêta comme clouée au rocher. Elle venait d'échouer sur un banc de corail, que les cartes ne signalent pas, et qu'un changement dans la couleur des eaux aurait pu seul trahir. Ce fut un moment affreux ; la frégate s'agitait déjà sur son lit de douleurs, elle se tordait dans les convulsions de l'agonie. Les sabords avaient été fermés ; la mâture, chargée de voiles, fouettait l'air, s'arquait à vue d'œil, et menaçait de couvrir le pont de ses débris. Dans un fort coup

de talon, le bâtiment s'inclina même comme pour ne plus se relever, et sembla se rendre à merci.

Qu'on juge des angoisses de l'équipage! Voir périr aussi misérablement un noble vaisseau, assister au spectacle de son anéantissement, entendre ses craquemens lugubres et le jeu des eaux dans ses flancs entr'ouverts; que de douleurs dans le présent, que d'incertitudes dans l'avenir! Pour un marin, le navire est tout: il est la patrie, la maison, la famille. Depuis trois ans, *l'Artémise* promenait autour du globe cette colonie nomade. Son pont, ses gaillards, ses batteries, étaient encore la France; sa force était la force de tous, son pavillon le palladium commun. Aussi, n'était-il personne à bord dont la vie ne fût pour ainsi dire suspendue à celle de *l'Artémise*. Elle périssant, quel sort attendait l'équipage? quel accueil rencontrerait-on sur ces îlots perdus au sein du grand Océan? quels secours y trouverait-on, quels moyens de retour? Ces pensées rapides remuèrent tous les cœurs, et se peignirent sur tous les visages : il n'y eut plus qu'un sentiment parmi ces quatre cents hommes, celui du danger de la frégate.

Une seule chose pouvait la sauver. Si le rocher sur lequel elle était alors enchaînée, formait l'extrémité du banc, on pouvait espérer qu'une grande surface de voiles la ferait glisser sur les coraux, et la rejetterait dans des eaux plus profondes. On sonda, la sonde rapportait de dix-neuf à vingt pieds; la proue du navire flottait en partie, et cherchait à entraîner l'arrière, fortement engagé. L'équipage suivait avec une consternation muette les incidens de cette lutte, où *l'Artémise* semblait puiser de la force dans ses douleurs et de l'énergie dans ses blessures. Le gouvernail, broyé dans sa partie inférieure, flotta bientôt après avoir brisé ses énormes gonds de cuivre. Le moment critique était venu; quelques pieds de rochers de plus, et c'en était fait du vaillant navire. Quelle attente! quel triste moment! Un coup de talon ébranle la dunette, fait crier les mâts: on peut craindre que la coque ne s'entr'ouvre et ne sombre. Mais non! la quille a cédé, ses débris montent à la surface de l'Océan; la frégate a payé sa dette au récif. Lancée sur un plan rapide, elle divise de nouveau les ondes, redresse son corps gracieux, et s'éloigne du lieu fatal de toute la vitesse de sa voilure.

Les cœurs s'épanouirent, le premier danger avait cessé. *L'Artémise* s'était dégagée des étreintes de l'écueil; mais ce passage sur des coraux aigus l'avait profondément atteinte. Le gouvernail était désemparé, et une énorme voie d'eau accusait de graves avaries dans les œuvres vives. Le péril n'avait fait que changer de nature; on pourvut

au plus pressé; on restaura le gouvernail, on courut aux pompes. La frégate faisait de sept à huit pieds d'eau à l'heure; cent hommes, se succédant sans relâche, suffisaient à peine pour les étancher. Au milieu de ces opérations, la nuit était survenue, et il fallait prendre un parti. Devait-on tenir la mer, ou gagner la baie de Matavaï, qui n'était plus qu'à quelques lieues de distance? Le commandant assembla le conseil, qui fut unanime. On résolut de passer la nuit dehors, et de n'attérir que le lendemain. Dans l'état où se trouvait la frégate, une navigation pareille, sur des parages peu fréquentés, pouvait avoir une triste issue. Le hasard envoya du secours à *l'Artémise :* un navire baleinier, trompé par le pavillon tricolore, qu'il prenait pour un signal de reconnaissance, vint ranger la frégate vers le soir, et s'aboucher avec elle. Il se nommait *le Champion de Dogaston*, et faisait route pour l'un des ports de Taïti. On lui demanda de servir d'escorte et de pilote au navire français; il accepta. Des fanaux allumés furent, sur les deux bords, hissés au haut des mâts, et les bâtimens naviguèrent dès-lors de conserve.

La nuit était affreuse. La pluie inondait le pont, le vent sifflait, la mer était courte et dure. *L'Artémise*, obligée d'obéir aux manœuvres de son guide, tenait sur pied une bonne partie de son monde, tandis que le reste, nu jusqu'à la ceinture, remuait les puissans leviers d'énormes pompes à piston. Le bruit des brinqueballes, les cris des travailleurs, la chaleur suffocante qui régnait dans la batterie, ne permirent pas à l'équipage de fermer l'œil; le danger suffisait d'ailleurs pour l'exciter à demeurer debout. L'eau gagnait d'une manière sensible, et si l'une des deux grandes pompes se fût trouvée hors de service seulement pour une heure, *l'Artémise* était perdue; la mer l'engloutissait immanquablement. Enfin, le jour venu, la situation s'améliora; le baleinier avait reconnu la terre, et il forçait de voiles pour l'atteindre. La frégate l'imitait, et se maintenait dans son sillage. Les accidens de la côte taïtienne devenaient visibles de nouveau; on apercevait des mamelons boisés, des vallées pleines de fraîcheur et d'ombre, des cascades qui traçaient leur sillon d'argent sur la verdure des ravins. Pour un bâtiment en détresse, la rade foraine de Matavaï n'était plus assez sûre; *l'Artémise* ne fit que passer devant ce mouillage et cingla vers Pape-Iti, le seul havre de cette côte auquel on pût se confier.

La formation du havre de Pape-Iti appartient au grand travail madréporique dont l'Océanie offre des échantillons si curieux. Les lithophites, ces rochers vivans, ces architectes sous-marins, ont élevé

sur ce point, comme en beaucoup d'autres, des barrières de corail qui défendent contre la vague un bassin profond et tranquille. Aucun ouvrage humain n'égalerait en sûreté et en solidité ces digues naturelles; leur seul inconvénient est de rendre les abords du havre difficiles et dangereux. A peine la ligne du récif de Pape-Iti ouvre-t-elle sur deux points passage à des navires d'un fort tonnage. L'une de ces issues est directe, elle se trouve au milieu même de la chaîne de coraux qui forme le port; mais, étroite et dangereuse, elle est en outre le siége d'un courant violent qui devient fatal aux navires surpris par le calme. L'autre issue, indirecte et plus longue, débouche dans la rade de Tanoa et se prolonge, pendant un mille et demi environ, entre la terre et la ligne des brisans. Ce fut dans ce canal naturel que dut s'engager *l'Artémise* après avoir reconnu l'impossibilité d'aborder la passe extérieure. Entre deux périls elle choisit le moindre.

Cependant, dès le matin, la frégate avait été secourue. A la vue d'un navire de guerre portant pavillon en berne, l'agent consulaire français, M. Moërenhout, était accouru à bord avec un Taïtien nommé James, pilote juré de Pape-Iti. Pauvre James! habitué à manœuvrer de petits bricks baleiniers, il paraissait fort soucieux à la vue d'un bâtiment de guerre de 52 canons, et ne cachait pas ses craintes sur le sort qui l'attendait dans le canal de Tanoa. Fort heureusement un marin anglais, M. Abrill, avait aussi accompagné M. Moërenhout. Croiseur familier de ces parages, ce digne capitaine alliait au coup d'œil le plus sûr l'intrépidité la plus rare. Il se mit à la discrétion du capitaine Laplace avec un désintéressement qui égalait sa modestie, et si *l'Artémise* se tira sans encombres des passes dangereuses de Tanoa, ce fut au capitaine Abrill, à son habileté, à sa prudence, à sa résolution, qu'elle en fut redevable. Jamais plus habile marin ne posa les pieds sur les planches d'une frégate. Dès que le capitaine anglais eut pris en mains le pouvoir, le pauvre James sentit qu'il devait s'effacer, et il le fit de fort bonne grace. Pourtant, en sa qualité de pilote responsable, il se crut en droit de s'effrayer quand *l'Artémise* rasa le récif de son élégante étrave, et lorsqu'à l'abri de la terre, la brise manqua tout à coup. Les voiles battaient le mât, et si l'élan antérieur n'avait pas soutenu la frégate, elle serait tombée de nouveau sur les arêtes du rocher. Mais le capitaine Abrill ne s'alarma point : il fit prendre la remorque à treize embarcations, et, dans un moment où *l'Artémise* semblait de nouveau arrêtée dans sa marche, enclouée et immobile, il agita en l'air son chapeau de paille en poussant trois *hourrahs!* Les matelots des embarcations répétèrent le cri d'alarme, et, se courbant

sur les avirons, ils entraînèrent la masse flottante aux acclamations des naturels rassemblés sur le rivage. Il était temps; de droite et de gauche, et presque à toucher le navire, des lames furieuses déferlaient sur le récif.

L'Artémise mouilla ce soir-là dans le canal intérieur, sur des eaux tranquilles et à portée de pistolet d'une côte enchanteresse. Des pirogues chargées de fruits sillonnaient ce bassin, et venaient opérer quelques échanges le long du bord. Les hommes qui les montaient étaient d'une belle taille et bien conformés. Chez ceux que défiguraient des haillons européens, l'aspect extérieur n'avait rien d'avenant; mais les autres, couverts d'un simple pagne, se faisaient remarquer par des formes athlétiques, ornées d'un élégant tatouage. Plusieurs jeunes gens portaient des couronnes de fleurs ou de feuillage posées avec une certaine coquetterie. Quoique peu réguliers, leurs traits avaient une expression de douceur et de gaieté qui n'était pas sans charmes. Chez tous ou presque tous, les cheveux étaient rasés sur le sommet et le derrière de la tête, de manière à ne laisser d'intact que la partie destinée à encadrer le visage. Les premiers rapports que l'on eut avec ces indigènes furent pleins d'effusion, d'intimité et de bienveillance. Quelques femmes, venues dans les pirogues, auraient même désiré pousser les choses plus loin, et les pères, les frères, les maris, offraient aux matelots les services de ces belles, à l'aide d'une pantomime fort significative. Mais *l'Artémise* n'étant point encore hors de danger, le commandant interdit de la manière la plus formelle toute communication de ce genre. Aucune femme ne fut admise à bord, et celles qui avaient essayé de violer la consigne furent impitoyablement chassées. C'était une privation légère : les pirogues ne portaient guère que le rebut du sexe taïtien.

L'horrible travail des pompes durait toujours et tenait sur pied un équipage accablé de fatigue. Quand on put croire la frégate hors de péril, ce service devint plus rebutant encore, et à diverses reprises des symptômes d'insubordination firent sentir la nécessité d'appeler le concours des bras indigènes. A la moindre interruption dans le travail, l'eau gagnait de nouveau du terrain, et réveillait les inquiétudes passées. De toutes les manières, il fallait donc gagner le port de Pape-Iti. Le capitaine Abrill avait sondé le chenal : il le déclarait praticable pour la frégate. On leva l'ancre, les embarcations prirent la remorque, quelques voiles furent déployées, et après deux heures de marche, dans lesquelles *l'Artémise*, dirigée par le capitaine anglais, fit des prodiges d'évolution, on mouilla devant Pape-Iti,

à une ou deux encablures du rivage. Rien de plus calme, de plus gracieux que ce bassin, gardé contre les fureurs de l'Océan par son rempart de madrépores. Arrondi en demi-cercle et terminé par deux langues de terre que couronnent des cocotiers, il offre toutes les conditions d'ancrage et de sûreté désirables. La perspective y est charmante. Une place couverte d'arbres et une rivière coulant sous des voûtes de verdure reposent agréablement le regard. La partie orientale de la plage est celle que les Européens semblent avoir préférée : on y distingue leurs petites maisons, composées d'un simple rez-de-chaussée et construites en claies recouvertes d'une couche de chaux. De légères *verandas* en feuilles de vacois leur servent de kiosques, ouverts à la brise du large. Un peu plus à l'ouest s'élèvent la belle maison des missionnaires et les deux églises protestantes, l'une destinée à la population indigène, l'autre à la colonie européenne.

Toute la bande de terrain qui se développe entre la mer et les mornes boisés de l'intérieur, étale la végétation la plus riche. Un air embaumé circule dans ces vergers de bananiers, d'orangers, de citronniers, de goyaviers, couverts de fleurs ou chargés de fruits. Le *pandanus odoratissimus*, le *broussonetia papyrifera*, le *calophyllum*, diverses espèces d'aleurithes, l'*artocarpus incisus*, l'*hibiscus tiliaceus*, le *tesmesia populnea*, le *cephalantus* et plusieurs autres arbustes couvrent la zône plus reculée dans laquelle s'abritent les cases des naturels, humbles réduits recouverts d'une toiture de feuilles de palmier. Le mobilier de ces habitations est d'une simplicité extrême. Sur le sol légèrement exhaussé gisent plusieurs couches d'une herbe fine plus moelleuse qu'un tapis. On y ajoute des nattes souples et fraîches, et la famille s'y étend le soir pêle-mêle pour dormir. De là sans doute cette vie de licencieuse promiscuité contre laquelle ont échoué jusqu'ici les rigueurs des missionnaires. Quelques ustensiles de cuisine, des caisses, des malles et des pièces de *tapa*, étoffe blanche tirée d'un arbre particulier au pays, voilà de quoi se compose le reste de l'ameublement. Chaque case a en outre son petit enclos, qu'une barrière informe défend contre les dévastations des cochons domestiques, trop abondans pour être surveillés.

A peine *l'Artémise* se trouva-t-elle mouillée dans ce havre sauveur, qu'on s'occupa des moyens de réparer ses avaries. La frégate était trop profondément atteinte pour qu'un désarmement complet ne fût pas nécessaire. On y avisa : les maisons qui bordaient la rivière furent louées pour cet usage. On palissada une vaste enceinte qui devait

servir d'entrepôt et d'arsenal. Cent vingt Taïtiens, engagés pour le service des pompes, épargnèrent désormais à l'équipage ce travail pénible et ingrat. Les matelots n'eurent plus qu'à dégréer et à alléger le navire. La poudre fut déposée sur la petite île de Motou-Ta, résidence favorite du célèbre Pomaré; les canons, saisis par d'énormes poulies, roulèrent à terre sur des chantiers préparés pour les recevoir; les boulets, lancés par des conduits en bois, se rangèrent sur la plage en pyramides; le gouvernail, les hauts mâts, toute cette forêt de vergues et ce réseau de cordages disparurent peu à peu sous des mains actives, et *l'Artémise*, si coquette naguère, vit tomber un à un tous les atours de sa toilette maritime.

Pour étancher la voie d'eau, on essaya d'abord les moyens les plus simples. Des plongeurs de perles, venus des îles Pomotou, tentèrent à diverses reprises d'aller reconnaître et boucher les ouvertures. Leurs efforts furent vains. Il fallut songer à un expédient plus décisif, à l'abattage en carène. Les pompes redoublèrent d'activité. Les naturels qui les servaient étaient jeunes, robustes et gais; ils travaillaient en chantant un air américain arrangé sur des paroles taïtiennes, et quand l'eau ne venait plus, ils se rassemblaient autour d'un danseur qui exécutait un pas national accompagné d'un récitatif lent et mélancolique. Dès les premiers jours, la plus parfaite harmonie s'était établie entre l'équipage et les naturels. Selon l'usage du pays, chacun de ces derniers avait choisi un *tayo* parmi les matelots de la frégate. Un *tayo*, pour le Taïtien, n'est pas seulement un ami, c'est un autre lui-même. Entre *tayos*, tout est commun : la propriété cesse où cette amitié commence. L'échange des noms suit la confusion des fortunes. Jamais compagnonnage ne fut poussé plus loin. Les vieux dévouemens de Pylade pour Oreste, de Nisus pour Euryale, pâlissent auprès de celui-là. La chose se fit d'ailleurs, à bord de *l'Artémise*, de la manière la plus naturelle. Dès l'abord, nos matelots, volontiers généreux, avaient invité à leur modeste ordinaire les indigènes, qui regardaient d'un œil d'envie le pain et le vin de France. De là des adoptions dans chacune des gamelles qui toutes eurent ainsi leurs *tayos* ou amis. Cette amitié ne s'exerça pas à titre onéreux. Bientôt, à l'heure des repas, on vit accourir de tous les points de Pape-Iti des enfans ou des femmes portant des paniers pleins de fruits, de cocos, d'oranges, de goyaves, de mayoré et de pastèques. Assis sur le rivage, ces messagers attendaient que le roulement du tambour eût annoncé l'heure du repas, et quand ce signal se faisait entendre, le cri de *tayo*, *tayo*, retentissait dans les chantiers, et chacune des

offrandes allait à son adresse. Puis, quand le soir était venu, les *tayos* s'en allaient, bras dessus, bras dessous, Français et Taïtiens, dans la case commune. Tous les matelots avaient ainsi à terre maison et femme, un ménage complet. La jalousie étant une passion inconnue à ces naturels, on devine tout ce qu'un pareil arrangement offrait de ressources et de plaisirs à nos marins. Ils étaient ainsi logés, nourris, blanchis à peu près pour rien. Leur caractère avait plu tout d'abord à ces bons insulaires, qui jamais n'avaient trouvé, chez les autres peuples, ni tant de gaieté, ni tant d'expansion, ni tant de bienveillance. La plage était continuellement en fête, au grand scandale des missionnaires; elle ne semblait plus avoir d'échos que pour les chants joyeux et les longs éclats de rire.

C'est ainsi que l'on arriva au jour de l'abattage. Cette opération délicate eut lieu le 20 mai, c'est-à-dire un mois environ après l'arrivée de la frégate. La besogne avait été conduite avec une rapidité merveilleuse. *L'Artémise* est entièrement vide, avec un petit lest seulement pour équilibrer ses parties. Les bas mâts restent seuls debout; d'un côté, les haubans sont flottans, et raidis de l'autre; d'énormes câbles s'apprêtent à soutenir l'effort de la frégate se renversant sur elle-même. Les sabords, les ouvertures, ont été hermétiquement fermés et calfatés; les batteries et le faux-pont sont garnis d'épontilles pour conjurer la pression; enfin des faisceaux de cordes, allant de la plage à la tête des mâts, servent à frapper et à maintenir d'énormes poulies d'appareil qui vont agir énergiquement sur cette masse gigantesque. L'opération commence, le bruit des cabestans l'annonce à Pape-Iti. Toute la population accourt. *L'Artémise*, vivement attaquée, se rapproche d'abord des quais et s'arque d'une manière effrayante. On s'aperçoit qu'elle touche sur un point; mais, à l'aide de quelques précautions, on la maîtrise, on la dompte, et bientôt elle montre au-dessus de l'eau sa carène verdâtre. La quille est tout à découvert; on peut voir les blessures qu'elle a reçues et s'assurer jusqu'à quel point les roches l'ont entamée. Sur une longueur de trente pieds, le bordage enlevé offre une déchirure énorme, l'étambot est broyé, la cale est à jour. Pour peu qu'une avarie aussi grave eût porté sur des parties moins fortes, *l'Artémise* ne résistait pas au choc : elle sombrait (1).

Désormais la frégate, devenue inhabitable, demeurait livrée aux

(1) Les pompes ayant été mal installées dans le premier abattage, il fallut y revenir quelques jours après d'une manière définitive.

ouvriers qui allaient la réparer. L'équipage entier, officiers et matelots, s'installa de son mieux à terre, soit dans les cases des naturels, soit dans un campement improvisé. L'initiation de cette colonie française à la vie taïtienne fut des plus faciles et des plus douces. On a vu comment les matelots s'y étaient pris, et quels amis ils avaient trouvés. Les officiers n'eurent pas des rencontres moins heureuses : l'île que Bougainville avait appelée la *Nouvelle Cythère* ne donna pas de démenti à son nom. Le séjour de Taïti fut une longue suite d'amours volages et sensuels. Pape-Iti ne formait plus qu'un sérail, moins la contrainte. Le soir venu, chaque arbre du rivage abritait un couple passionné, et les eaux de la rivière donnaient asile à un essaim de naïades cuivrées qui venaient s'y jouer avec les élèves de la frégate. Que de liens aussi promptement formés que brusquement rompus! Que de marchés étranges dans lesquels intervenaient les pères, les frères, les maris, et sur lesquels les missionnaires eux-mêmes prélevaient, sous forme de pénalité, une espèce de dîme! Les sectes philosophiques qui ont si long-temps poursuivi la découverte de la femme libre, ne s'imaginent pas que Taïti a depuis long-temps réalisé leur idéal, et qu'elle conserve des mœurs à l'unisson de leurs rêves. La réserve et la pudeur y sont des vertus très peu comprises, et il n'est pas un naturel, homme ou femme, dans lequel on ne puisse trouver ou un Proxénète ou une Messaline.

Identifiés à ce point avec la vie locale, on comprend que nos voyageurs purent la saisir sur le fait et en observer les moindres nuances. Aucune des qualités de cet excellent peuple ne leur échappa, et ils s'assurèrent que leurs vices n'étaient ni bien dangereux, ni bien enracinés. Ces femmes, si légères en apparence, se montraient susceptibles de sentimens profonds; ces hommes qui se résignaient à de singuliers rôles, révélèrent dans plusieurs cas un cœur noblement placé. A côté d'une versatilité sans égale éclatait parfois un dévouement réel. On distinguait, dans cette race, quelque chose de la naïveté de l'enfant qui s'abandonne au mal sans en calculer les conséquences, et qui revient au bien, dès qu'on le remet dans la voie, avec la candeur et la mobilité de son âge. Les missionnaires auraient pu beaucoup sur de pareilles natures, s'ils les avaient comprises. Quand ils arrivèrent à Taïti, c'était encore l'île des plaisirs de Bougainville, l'île des danses gracieuses qui charmèrent Cook lui-même, l'île des amours dans lesquels Wallis joua un rôle personnel et presque royal. Les jeunes filles se couronnaient de roses, et joyeuses s'offraient à tout venant, sans passion comme sans remords. Scandalisés de telles mœurs, les

missionnaires voulurent les abolir sans transition. A cette vie désordonnée, ils opposèrent un puritanisme inflexible; contre cet abandon excessif, ils fulminèrent des interdictions absolues. Qu'en résulta-t-il? Ils manquèrent le but pour avoir voulu le dépasser, et se virent bientôt contraints de tarifer le vice faute de pouvoir l'éteindre.

Ce contraste subit détermina d'autres phénomènes plus funestes. Libre dans ses penchans, cette race s'était prodigieusement développée. Cook estimait, en l'exagérant, la population du groupe de Taïti à trois cent mille ames. N'admettons, pour rester dans le vrai, que la moitié de ce chiffre. Les navigateurs sont venus, et avec eux ces maladies honteuses que l'Europe promène autour du globe sur ses infatigables vaisseaux. Avec eux aussi devait se manifester cette prétention systématique d'imposer à l'univers nos mœurs et nos croyances. Sous cette double influence, la population de Taïti s'est fondue comme la neige au premier soleil. En soixante années, du chiffre de cent cinquante mille ames, elle est descendue à celui de quinze mille : elle menace de disparaître. Des prescriptions ridicules pour le costume, des châtimens sévères pour les moindres fautes, achèvent aujourd'hui ce qu'un poison secret et les boissons fermentées avaient commencé. L'hypocrisie pèse à ce joyeux peuple; il ne peut vivre dans cette atmosphère de compression qu'on lui a créée; il y étouffe, il en meurt. Tout était en harmonie avec son organisation; tout, sa nudité, son laisser-aller, sa folie, sa licence peut-être, et on lui a tout enlevé en un jour. La propagande qui voulait sauver l'ame a tué le corps.

C'est le dimanche surtout que l'on peut voir comment les missionnaires pratiquent à Taïti leur système de surveillance et de contrainte. Dès l'aube, la plage se couvre de naturels qui se sont parés de tous leurs lambeaux européens. Rien n'est plus curieux que cette procession bigarrée, où le vêtement jure toujours avec l'individu. On ne saurait se faire une idée des chapeaux monstrueux et des robes incroyables qui voient le jour dans ces occasions. Des hommes marchent gravement sans pantalons et avec un habit noir ouvert à toutes les coutures; d'autres ont des bottes et point d'habits. Les femmes, empaquetées dans leurs corsages et s'embarrassant dans leurs jupes, ne savent où poser le pied et comment porter la tête. Ces atours européens contrastent d'ailleurs tellement avec des figures cuivrées, que toute la grace du type s'efface et disparaît. On a sous les yeux des guenons habillées. A peine de loin en loin aperçoit-on quelque jeune fille s'avançant timidement, la tête ornée de fleurs et le corps enve-

loppé d'une grande pièce de *tapa* ou de foulard. Encore si un missionnaire aperçoit la gracieuse enfant, éclate-t-il en reproches et force-t-il la délinquante à sortir de l'église. Telle est la tyrannie qui pèse sur les indigènes, tyrannie de tous les jours et de toutes les heures.

Les bains dans la rivière, les jeux, les fêtes, sont l'objet des mêmes prohibitions. Pour tromper leurs rigides mentors, les jeunes Taïtiennes ont pourtant inventé une danse qui semble échapper à leur contrôle. Elles s'asseoient sur des nattes, les unes contre les autres, les jambes croisées à la manière des Orientaux. Quand elles sont en ligne, l'une d'elles entonne un chant grave et doux que la troupe entière accompagne d'un mouvement de genoux et de bras. Il en résulte une sorte de cadence qui se marque en se levant et s'asseyant tour à tour. Cette scène est un prélude qui se termine par une pantomime beaucoup plus animée et fort expressive. Les chanteuses font alors entendre toutes à la fois un son rauque et guttural auquel, par l'aspiration et l'expiration de la voix, elles impriment un caractère de plus en plus sauvage. Pendant ce temps, les genoux et les bras continuent à s'ébranler dans une agitation régulière et convulsive. La musique est aussi l'une des distractions de ces naïves créatures. Leur instrument favori ressemble assez à notre guimbarde, et elles en tirent un parti extraordinaire. Elles vont jusqu'à organiser ainsi des morceaux d'ensemble, des concerts. L'une fait le chant, les autres accompagnent. En entourant d'un certain nombre de fils la languette flexible de l'instrument, elles parviennent même à en modifier le diapason et à l'approprier à des effets voulus. D'autres fois les naturels se réunissent, hommes et femmes, pour chanter des chœurs lents et mélodieux dans lesquels ils atteignent un fort bel ensemble. La plupart des airs paraissent être en tierce et en quinte; mais l'accord des voix n'en persiste pas moins, même dans les changemens de ton.

Les matelots et les officiers de la frégate menaient à terre l'existence la plus heureuse. Par une sorte d'instinct, les naturels semblaient chercher auprès d'eux un appui contre l'oppression de leurs sombres missionnaires. L'abandon des anciennes mœurs avait reparu. Les jeunes filles de Taïti arrivaient par essaims dans les cases où s'étaient installés des Français. Tao, Ouéria, Namoui, Loidao, Teina, Ninito et une foule d'autres étaient devenues pour eux des amies, des compagnes, des femmes de ménage. De quelque côté qu'on se promenât, on entendait crier : Oui! oui! oui! seul mot que les Taïtiennes aient toutes retenues avec une facilité merveilleuse. Il eût été beau-

coup plus malaisé de leur apprendre à dire non. Nos marins s'étaient parfaitement habitués à la nourriture des indigènes, qui consiste en porc rôti dans un four à cailloux, et surtout en fruits de l'arbre à pain, l'un des plus délicieux que l'on puisse manger. Cuite à feu étouffé, cette pulpe a le fondant de la pomme de terre et la délicatesse du marron, et elle est infiniment plus nourrissante que l'une ou l'autre de ces substances. L'arbre à pain (*pandanus*) explique la vie molle et oisive de ces peuples. Il s'étend en forêts épaisses sur les versants des mornes, couronne les pics élevés et vient baigner ses racines jusque dans les flots de l'Océan. Jamais végétation plus riche et plus spontanée ne couvrit le sein de la terre. Elle fournit aux naturels la nourriture et l'ombre. Le Taïtien n'a pas besoin, pour vivre, de creuser péniblement un sillon comme l'Européen, ou de vouer, comme l'Hindou, ses bras fiévreux au travail des rizières. Il n'a qu'à lever la main et à cueillir le fruit du pandanus. Les bois qui entourent Pape-Iti sont des greniers inépuisables; c'est la nature qui en a fait les frais et qui les renouvelle incessamment.

La familiarité de ces indigènes était rarement importune. Prêts eux-mêmes à tout donner, à exercer l'hospitalité la plus large, ils ne comprenaient pas, il est vrai, dans leur entière rigueur, nos habitudes de respect pour la propriété d'autrui. Les hommes, passionnés pour le tabac, en prenaient volontiers sans permission, et les femmes usaient du rhum de leurs hôtes avec assez peu de scrupules. Mais sur la moindre remontrance tout ce monde s'observait mieux et se tenait sur la réserve. Une privauté, plus difficile à déraciner, est la coutume qu'ont les Taïtiens d'emprunter à un fumeur sa pipe ou son cigarre pour en tirer quelques bouffées. Dans un pays où les maladies contagieuses sont très communes, on devine que cette familiarité, outre le dégoût qu'elle inspire, n'est pas sans inconvénient. Nos officiers eurent quelque peine à former sur ce point l'éducation de leurs commensaux; quant aux équipages, ils ne poussèrent pas la délicatesse si loin et subirent toutes les chances des usages indigènes.

Pour remplir et tromper de longues soirées, Pape-Iti avait une petite société de choix que fréquentait l'état-major de la frégate. M. Moërenhout en était le centre. Venu de Lima en 1830, M. Moërenhout avait éprouvé quelques malheurs dans le commerce des perles par suite de naufrages et d'accidens. Accrédité depuis ce temps par la France auprès des autorités de Taïti, il est devenu l'un des hommes les plus importans et les plus éclairés de l'archipel. Chez lui se réunissaient un jeune négociant anglais, M. Robson, et le général Freyre,

ex-président de la république du Chili. M. Freyre, l'un des personnages les plus marquans de l'Amérique du Sud, venait d'être exilé de sa patrie à la suite d'une réaction dirigée par le général Priato. C'était un beau vieillard, au regard calme et doux, parlant de ses malheurs sans amertume et ne regrettant que l'impuissance où il se trouvait de pouvoir servir son pays. La faction victorieuse l'avait indignement traité : jeté sans argent, presque sans habits, sur l'île déserte de Juan Fernandez, il n'avait dû qu'à la pitié un asile à bord d'un navire qui le conduisit à Sydney, puis à Taïti. Là, dans une résignation parfaite, il attendait le jour où un retour de fortune le rendrait à ses amis et à sa famille. Presque tous les soirs le général Freyre se rendait chez M. Moërenhout, où les officiers de *l'Artémise* venaient de leur côté. La conversation roulait alors sur Taïti, sur les mœurs curieuses de ses peuples, sur les intérêts politiques et commerciaux qui s'y rattachaient. Le thé terminait la soirée.

Un seul Français vivait alors dans l'île, jeune homme dont la vie était une suite d'aventures; il se nommait Louis. Son père, fermier des environs de Paris, s'était vu ruiné en 1816 par la faillite d'un fournisseur des armées, et avait fait volle pour les États-Unis avec son enfant en bas-âge. Les bords du lac Erié donnèrent asile à cette famille, vouée dès-lors à la rude condition du pionnier. Louis grandit à cette école. Tour à tour patron de barque sur l'Hudson, agriculteur, jockey, marin, baleinier, il s'était fait caboteur à Taïti, et pêcheur de perles dans les parages de Pomotou. Un vieux chef de Pape-Iti et sa femme avaient adopté le jeune Français, et leur dévouement à son égard tenait de l'idolâtrie. Louis était d'ailleurs un garçon plein d'activité et d'intelligence. Toutes les langues des archipels voisins lui étaient familières, et il s'était si bien identifié avec les mœurs du pays, que le type seul le séparait de ces sauvages. Rien n'était plus singulier que sa conversation, mélange confus de souvenirs européens et d'impressions polynésiennes. Nos officiers aimaient à le faire causer, à l'employer pour divers services. Il devint leur interprète, leur compagnon assidu, et, pendant tout le cours de la relâche, il se montra d'un dévouement à toute épreuve.

Au milieu de cette vie doucement occupée, les officiers de *l'Artémise* ne perdaient pas de vue l'objet essentiel de leur mission. Il s'agissait d'une réparation à obtenir des évangélistes luthériens qui s'étaient imposés à ces populations naïves et dociles. Mais pour l'intelligence de cette portion du voyage, il est nécessaire de jeter un coup d'œil rapide sur les faits antérieurs.

La découverte de Taïti, long-temps attribuée à l'Espagnol Quiros, ne semble pas remonter au-delà de la reconnaissance positive du capitaine anglais Wallis, en 1767. Wallis, à l'aide de ses canons, se fit promptement respecter sur les plages de l'île, et à ce premier succès il joignit bientôt la conquête de la reine Berea, dont les anciennes relations vantent le port majestueux. Bougainville, qui visita Taïti quelques mois après Wallis, n'aspira pas aux mêmes bonnes fortunes; mais son équipage utilisa si bien cette heureuse relâche, que l'amiral crut devoir donner à l'archipel un nom mythologique en harmonie avec ses mœurs amoureuses. Cook, voyageur plus sévère encore, ne fut point insensible aux séductions du pays, à la candeur, aux graces de ses habitans. Il parut trois fois à Taïti, et chaque fois ce furent de nouvelles fêtes, de nouveaux élans d'affection, de nouveaux témoignages de bienveillance. Les divers navigateurs qui y jetèrent l'ancre à leur tour, l'Espagnol Bonechea, Vancouver, l'Anglais Sever du brick *Lady Penrhyn*, le capitaine Bligh du sloop *Bounty*, le capitaine New du *Dedalus*, n'eurent qu'à se louer également des procédés de ce peuple hospitalier et paisible. Aux fléaux que leur apportait la civilisation, ces sauvages ne surent répondre que par la résignation la plus touchante.

Parmi les évènemens qui se rattachent à cette période, aucun n'est d'un intérêt plus réel que la révolte du sloop de guerre *Bounty*, commandé par Bligh, compagnon de Cook. Bligh était l'un de ces hommes intraitables qui amassent autour d'eux des tempêtes. Depuis long-temps des haines sourdes couvaient parmi les officiers de son équipage. Elles éclatèrent en avril 1789, vingt jours après que le sloop *Bounty* eut quitté les ports taïtiens. Le lieutenant Christian était le chef du complot : on s'empara du capitaine et de dix-huit hommes qui lui étaient restés fidèles ; on les jeta dans une embarcation avec quelques vivres, un quart de cercle et une boussole. La mer fut propice à ces malheureux ; Bligh revit Sydney pour devenir plus tard gouverneur de la Nouvelle-Galles du sud. Cependant le sloop *Bounty* demeurait à la merci des insurgés. Que faire? où aller? comment se dérober à un juste châtiment? L'avis de Christian était de gagner une île déserte. On songea à Toubouaï; mais des querelles avec les naturels rendirent bientôt ce séjour inhabitable ; il fallut retourner à Taïti. Alors une scission se déclara. Les *midshipmen* Stewart et Heywood demandèrent à rester à Pape-Iti ; Christian ne se crut pas en sûreté sur des parages fréquentés par des navires de guerre ; il remit à la voile.

Les premiers expièrent bientôt leur imprudence. Dix-huit mois après leur débarquement, la frégate anglaise *Pandora* vint les réclamer pour les livrer à la justice anglaise. Il fallut obéir. Douze insurgés se rendirent à bord, accompagnés de leurs femmes qui poussaient des cris lamentables. Elles se jetèrent aux pieds du commandant et demandèrent à suivre leurs maris en Europe. L'une d'elles surtout, Peggy, épouse de Stewart, se fit remarquer par une douleur naïve et profonde. Quand son amant eut été conduit à bord, elle s'y rendit avec son enfant, se traîna jusqu'au prisonnier, et tomba évanouie dans ses bras. Il fallut l'en arracher de force et lui interdire l'accès du bâtiment. Alors la pauvre Peggy alla s'établir sur la plage, en face de la *Pandora*, ne la quittant pas un instant des yeux, immobile, morne, silencieuse, vivant de quelques fruits à pain que sa sœur lui apportait. Elle ne bougea pas du rivage tant que la frégate stationna dans la rade, et au jour du départ, après avoir vu son dernier espoir s'évanouir à l'horizon, Peggy regagna lentement sa case et se laissa mourir. Son enfant la suivit de près.

Les huit révoltés qui avaient suivi la fortune de Christian n'eurent pas une fin aussi malheureuse. Embarqués de nouveau sur le sloop, ils atteignirent l'île de Pitcairn, qui allait être le théâtre d'une colonisation fort curieuse. Pitcairn est un écueil perdu au milieu de l'immensité de la mer du Sud. Christian y descendit avec huit Anglais, six hommes et douze femmes de Taïti. L'île était heureusement inhabitée et d'un abord difficile. On s'installa à terre avec tous les objets utiles à l'établissement nouveau, et l'on brûla le sloop. Des habitations furent construites, des terrains défrichés. Les ignames, les taros, les pommes de terre, les bananes, la canne à sucre, réussirent à souhait. L'arbre à pain et le cocotier faisaient partie de la végétation naturelle de l'île. La nature s'était plu à embellir ce lieu d'exil, que des falaises escarpées défendaient contre les visites de croiseurs hostiles ou de voyageurs curieux. Cependant les révoltés ne furent d'abord qu'imparfaiement rassurés, et long-temps, à tour de rôle, ils se posèrent en vigie sur l'un des sommets de l'île, afin d'épier les navires qui pouvaient paraître à l'horizon.

Les premières années de l'établissement furent assez tranquilles, quoique les Anglais eussent pris vis-à-vis des Taïtiens le rôle de maîtres et de maîtres exigeans; mais bientôt des querelles violentes s'élevèrent au sujet des femmes, dont le nombre n'était pas proportionné à celui des hommes. Pitcairn devint un enfer. Tantôt les blancs surprenaient les sauvages en état de conspiration flagrante

et les égorgeaient; tantôt les sauvages fondaient à l'improviste sur les blancs et les massacraient. Les femmes se rangeaient d'un parti ou de l'autre ou complotaient de leur côté. Le lieutenant Christian périt dans un guet-apens et avec lui trois de ses compagnons. En 1793, il ne restait plus à Pitcairn que quatre Européens, dix femmes et quelques enfans. D'autres catastrophes enlevèrent encore trois hommes, et, en 1800, on ne comptait dans l'île qu'un Anglais, le nommé Alexandre Smith, qui avait changé son nom en celui de John Adams.

Demeuré seul, John Adams fit un profond retour sur lui-même. Il comprit que le seul moyen d'expier sa vie passée, soit devant les hommes, soit devant Dieu, était dans la conduite qu'il allait tenir vis-à-vis de cette colonie dont il devenait le chef responsable. Une Bible avait été conservée dans l'une des habitations; il la prit, la médita et en fit la lecture aux enfans. John Adams était une de ces natures droites et simples qui trouvent en elles-mêmes de quoi suffire aux plus vastes devoirs. Sa parole n'était pas celle d'un théologien, mais elle avait une gravité onctueuse, une persuasion tendre, qui étaient irrésistibles. A sa voix, cette colonie changea d'aspect; elle ne forma plus qu'une famille, régie par la plus douce, par la plus touchante fraternité. John Adams sut même donner à ses pupilles quelques notions sur les arts, sur les mœurs de l'Europe, et les voyageurs, qui plus tard visitèrent Pitcairn, furent frappés du sens moral, de l'esprit net et pénétrant de ces insulaires. Quant à leur bonté, à leur affabilité, elles étaient au-dessus de tout éloge. Jamais de querelles, jamais de voies de fait; l'ordre et la vertu régnaient dans tous les ménages; les liaisons irrégulières avaient disparu pour faire place à des unions religieuses, et les mœurs idolâtres s'étaient retirées devant les mœurs chrétiennes.

Cette colonie vit s'écouler huit ans de la sorte, dans le bonheur et dans l'oubli. Aucun navire d'Europe n'était venu troubler la paix de l'établissement. Le *Topaz*, capitaine Folger, visita le premier Pitcairn, en 1808, et en 1814 deux frégates anglaises, passant devant cette île, se virent abordées par des pirogues d'où, à la grande surprise des marins, on les héla en anglais. L'une d'elles portait le fils du révolté Christian, grand et beau jeune homme, qui monta à bord. On le fit causer, et il s'exprima avec une convenance, une ingénuité, qui charmèrent tout le monde. Les deux commandans se rendirent alors à terre. Adams les attendait sur le rivage, et, dès qu'ils parurent, il

s'offrit à eux comme prisonnier. La colonie entière entourait son chef, inquiète et désolée; la famille d'Adams était en larmes, les enfans poussaient des cris, les femmes éclataient en sanglots. Jamais deuil ne fut plus réel, douleur plus vraie. Les commandans s'empressèrent de rassurer ce bon peuple. « Adams est coupable, dirent-ils, mais il a expié sa faute. Nous ne voyons plus en lui le révolté du sloop *Bounty*, mais le patriarche de Pitcairn. » Ces paroles calmèrent toutes les craintes, et les deux officiers quittèrent cette côte chargés de bénédictions et comblés de caresses.

Le récit de ces relâches, parvenu en Europe, valut à Pitcairn de nombreuses visites. Les navigateurs qui passaient à portée de l'îlot ne manquaient pas d'aller recueillir quelques nouvelles du bon Adams et de sa famille. Beechey, en 1825, y compta soixante-six colons; le patriarche gouvernait encore sa colonie. Le capitaine Waldegrave ne l'y trouva plus; Adams était mort en 1829, léguant ses pouvoirs à Édouard Young. Quoique la petite peuplade fût encore tranquille, quelques membres européens qui s'y étaient mêlés avaient introduit dans les esprits les germes de divisions nouvelles. Un incident imprévu vint grossir ces premiers symptômes de désorganisation. Sur des rapports vagues, l'Angleterre avait envoyé des navires à Pitcairn, dans la crainte que le sol de l'île ne pût suffire désormais à la nourriture des habitans. Ces hommes simples n'osèrent pas se refuser à une expatriation qu'on avait l'air de regarder comme nécessaire. Ils s'embarquèrent pour Taïti; mais, au spectacle des mœurs licencieuses de cet archipel, leur piété s'effaroucha; ils demandèrent à être reconduits sur leur îlot, pur de pareils scandales. On ne put, on ne voulut pas les écouter d'abord, et quand plus tard on les rendit au sol natal, ils y rapportèrent les impressions funestes qu'engendrent toujours les mauvais exemples. Aussi la discorde et les habitudes relâchées semblent-elles s'être de nouveau introduites à Pitcairn, et John Adams ne reconnaîtrait plus aujourd'hui son œuvre dans cette société livrée au dérèglement et à l'intrigue.

Cet épisode, qui se lie si étroitement à l'histoire de Taïti, nous a conduits un peu loin dans l'ordre des dates. Il faut remonter maintenant à la fin du siècle dernier, pour constater les premiers efforts de la propagande religieuse qui choisit pour théâtre les îles du groupe taïtien. Ce fut en 1797 que la société des missions de Londres envoya dans ces parages le *Duff*, capitaine Wilson, qui y laissa quelques apôtres dévoués. Le roi du pays était alors Pomaré: il régnait au

nom de son fils Otou, depuis célèbre sous le nom de Pomaré II (1). Ce chef fit aux missionnaires le meilleur accueil, et, soit par calcul, soit par suite d'une méprise, le grand-prêtre de l'idolâtrie indigène ne se montra pas moins dévoué à leur fortune. Le culte de Taïti était alors un fétichisme très tolérant dans lequel les dieux Taaroa, Oro et Manoua jouaient un grand rôle. Les missionnaires, dans leurs gloses, ont eu le soin de faire ressortir les analogies qui existent entre cette théogonie et la trinité chrétienne. Taaroa est le père, Oro est le fils, Manoua le saint-esprit ou l'oiseau. Ces trois dieux, d'un ordre supérieur, commandaient à une foule de divinités subalternes, parmi lesquelles on remarquait Hiro, le maître de l'Océan; Atoua-Maos les dieux-requins, qui transportaient, s'il faut en croire les traditions locales, d'une île à une autre, à la manière du dauphin d'Amphion, les insulaires dévoués à leur culte; les dieux de l'air, les dieux du feu, les dieux des arts, les dieux des professions manuelles, etc.

Les fétiches étaient presque toujours des morceaux de bois de *casuarina* grossièrement sculptés et enveloppés de lambeaux d'étoffes de *tapa*. La dimension des idoles variait de quelques pouces jusqu'à sept ou huit pieds. Les plus ornées étaient couvertes de tresses en bourre de coco et surmontées de plumes rouges. Les idoles des simples esprits se nommaient des *tiis*, celles des dieux des *tous*. Elles n'étaient saintes que lorsqu'elles s'animaient à la voix des prêtres; hors de là, elles perdaient beaucoup de leur valeur. Pour qu'un fétiche eût droit aux honneurs suprêmes, il fallait qu'il fût décoré avec les plumes écarlates de la queue du phaéton. Ces plumes consacraient l'idole et la plaçaient au premier rang; elle devenait alors génie, esprit, talisman, amulette, et se pénétrait d'une manière particulière de l'essence même des dieux. Les temples où ces fétiches étaient principalement adorés se nommaient des *moraïs*, vastes enclos entourés de murs ou de palissades, dans lesquels on avait soin de ménager des chapelles pour les idoles et des tombes pour les chefs. Les arbres distribués autour de cette enceinte étaient sacrés; on y voyait des casuarinas au feuillage mélancolique, des tesmesias et des cordias qui forment des berceaux impénétrables au soleil. Le culte se composait de prières, d'offrandes et de sacrifices. On immolait aux dieux des poissons, des fruits, des porcs, des oiseaux, et, dans les temps de guerre, des vic-

(1) D'après les usages en vigueur a Taïti de temps immémorial, un chef, quelque rang qu'il occupât, et le souverain lui-même, étaient obligés de se dessaisir de leurs dignités ou de leurs fonctions en faveur de leurs premiers-nés.

times humaines. Les fonctions sacerdotales étaient héréditaires, et les prêtres avaient le rang de chefs; le pontife était ordinairement un membre de la famille régnante. A côté des prêtres, et en dehors de leur influence, figurait la classe des *aréois*, qui se recrutait par une sorte d'initiation et d'investiture religieuse. Les droits des *aréois*, véritables chefs de l'île, leur assuraient en toutes choses une impunité dont ils usaient largement.

Telles sont les mœurs et les croyances contre lesquelles les missionnaires anglicans allaient avoir à lutter. Trompés par la tolérance affectueuse des naturels, ils crurent à un triomphe facile. Leur illusion ne fut pas longue. On les écoutait, on réclamait leurs secours comme mécaniciens, comme ouvriers intelligens et habiles; mais on s'en tenait là. A peine installés, ils avaient cherché à combattre les mœurs locales dans ce qu'elles avaient de plus barbare; la coutume qui existait parmi les *aréois*, de détruire leurs nouveaux-nés, attira d'abord leur attention (1). Pour vaincre cet odieux usage, les apôtres s'adressèrent à l'amour des mères, qui parut capituler; mais les préjugés des chefs reprirent bientôt le dessus. Ces tentatives infructueuses furent même suivies de quelques persécutions. Si les intentions du vieux Pomaré étaient toujours excellentes, son fils ne cachait pas son éloignement pour les missionnaires, et bientôt des guerres civiles vinrent empirer cette situation précaire. De 1800 à 1803, les prêtres anglicans, malgré des prédications nombreuses et d'infatigables efforts, n'avaient obtenu aucun résultat réel. Partout où ils s'étaient présentés, on les avait tournés en ridicule, en disant que leur Dieu était tout au plus le serviteur du grand Oro, le maître du monde. Telle était la situation des choses à la mort de Pomaré I[er], qui eut pour successeur son fils, Pomaré II.

Une confusion effroyable suivit cet évènement. Pendant six années environ, Taïti offrit le spectacle d'un bouleversement complet. Il s'agissait de l'image du dieu Oro que se disputaient divers partis, et en l'honneur de laquelle on tua et dévora des milliers de victimes. Les équipages des navires anglais de relâche dans les ports de Taïti se mêlèrent, à diverses reprises, de la lutte, et firent incliner le succès du côté des armes à feu. Au milieu de ces désordres, les missionnaires n'avaient pu se maintenir sur la grande île; ils s'étaient retirés à Eimeo, où Pomaré ne tarda point à paraître, vaincu, dépos-

(1) Cette coutume barbare prenait sa source dans la nécessité imposée aux *aréois*, comme aux autres chefs, d'abdiquer leurs fonctions en faveur de leurs enfans.

sédé, monarque sans couronne. L'heure était propice pour une conversion. Le chef taïtien accusait Oro de sa défaite et commençait à douter d'une divinité qui l'avait si mal soutenu. M. Nott, seul missionnaire resté sur les lieux, exploita habilement cette disposition. Il promit à Pomaré la victoire au nom d'un dieu nouveau, et laissa entrevoir, comme complément à l'influence céleste, le concours de quelques équipages anglais. Pomaré n'hésita plus : il se fit instruire et baptiser par le pasteur Nott; puis, pour rompre avec les vieilles idoles, il choisit une occasion solennelle et viola la loi du *tabou*. Le *tabou* est cette interdiction religieuse en usage dans toute la Polynésie, interdiction qui frappe certains objets, certains hommes, certains lieux; c'est le seul code formel en vigueur dans ces îles. Aussi, en violant le tabou, Pomaré rompait-il avec tout son passé. Cet exemple retentit au loin. Bientôt l'île entière d'Eimeo demanda le baptême, et il fallut que M. Nott sollicitât avec instance de nouveaux auxiliaires pour sa mission.

L'élan était donné, le chef le plus important avait abjuré le culte des idoles; le reste n'était plus qu'une question de temps. Une anarchie profonde dévorait la grande île; on vint supplier Pomaré d'y reparaître et d'y ressaisir le pouvoir. Tous les partis l'appelaient, le regrettaient. Les chefs vainqueurs avaient fait de Taïti le théâtre de leurs saturnales; les champs restaient en friche; une seule culture demeurait en honneur, celle de la racine du ti (*dracœna terminalis*), dont on tirait une liqueur spiritueuse. L'île n'était plus qu'une distillerie et un cabaret; la chaudière était un rocher creux, la cornue un couvercle en bois, le réfrigérant un conduit en roseau. Autour de cet alambic se pressaient des naturels qui buvaient la liqueur à mesure qu'elle tombait dans le récipient, puis, ivres et furieux, s'entr'égorgeaient les uns les autres. A ce récit, Pomaré comprit que l'heure était venue de tenter de nouveau le sort des armes. Il reparut à Taïti, où, durant trois années entières, il eut à soutenir le choc des idolâtres. Un instant son étoile pâlit et sembla s'effacer; mais un dernier effort lui fit regagner le terrain qu'il avait perdu, et vers la fin de 1815 il demeurait souverain absolu de tout l'archipel.

La propagande religieuse marchait plus rapidement encore. Eimeo, berceau de l'église nouvelle, était toute convertie. On ne pouvait suffire ni aux prêches ni aux baptêmes. Une chapelle avait été construite et inaugurée. Les chefs du pays abjuraient leurs faux dieux, et le grand-prêtre avait mis de sa main le feu aux idoles. L'archipel entier suivit cette impulsion. Chaque jour amenait des conquêtes

nouvelles, et, vers la fin de 1814, les îles comptaient plus de six cents chrétiens. La victoire de Pomaré acheva cette œuvre de patience et de persuasion. Pour porter un dernier coup à la puissance des fétiches, le chef vainqueur détacha une élite de ses guerriers vers le temple d'Oro. Cette troupe entra dans le sanctuaire du dieu, décapita son image, bloc de casuarina grossièrement sculpté, et porta la tête aux pieds de Pomaré. Celui-ci affecta d'abord de s'en servir pour les plus vils usages, par exemple comme billot de cuisine; puis il la jeta au feu. Cette exécution, faite avec éclat, eut une influence décisive au sein des îles, et fut suivie de la destruction des idoles encore debout; un an après, on y eût en vain cherché le moindre vestige de l'ancien culte.

Taïti chrétienne obéissait désormais à Pomaré : il la plaça sous les ordres de chefs dévoués, et, sous l'inspiration des missionnaires, songea à la réorganisation du pays. Dans ce travail, personne ne voulut et ne sut tenir compte des mœurs antérieures qu'il importait de ménager. La transition fut trop brusque; aussi devait-elle porter dans l'avenir des fruits funestes. Cependant les premiers jours de la propagande furent marqués par des épisodes touchans. Un renfort d'apôtres arriva de Sidney avec un évangile taïtien; on le reçut avec enthousiasme, mais on voulut avoir plus encore. Une imprimerie fut fondée à Eimeo par les soins du révérend Ellis, connu par ses importans travaux sur les contrées polynésiennes. M. Ellis, débarquant avec une presse et des caractères, causa presque une révolution dans le pays. Les livres de piété manquaient; on en comptait un exemplaire à peine par famille, et plusieurs d'entre elles n'en avaient pas. Pour y suppléer, ceux-ci avaient copié le syllabaire, ceux-là, ne pouvant se procurer du papier, s'étaient contentés de tracer, à l'aide d'un jonc trempé dans une teinture violette, des passages des Écritures sur des morceaux d'étoffe préparés avec soin. L'arrivée d'une presse allait rendre superflues ces combinaisons d'une ferveur ingénieuse.

Quand la machine se trouva installée, Pomaré voulut être des premiers à la voir. M. Ellis composa une page sous ses yeux, puis lui enseigna la manière d'en obtenir une épreuve. Le souverain de Taïti était enchanté; il suivait de l'œil les progrès du travail, calculait le nombre des lettres et prenait à toutes ces opérations un plaisir d'enfant. L'impression réussit à souhait. On tira deux mille six cents exemplaires du syllabaire, un catéchisme taïtien, des extraits des Écritures et un Évangile selon saint Luc. Pendant ce travail, la population se pressait aux portes de l'atelier en poussant des cris d'admira-

tion : « O Angleterre, terre du savoir ! » disait-elle. Le rivage était encombré de pirogues; de tous les points de l'archipel, on venait chercher des livres.

« Souvent, dit le révérend Ellis, témoin oculaire (1), souvent je voyais paraître trente ou quarante embarcations qui venaient demander et attendre des exemplaires. Un soir, au coucher du soleil, une pirogue arriva de Taïti, montée par cinq hommes. Ils plièrent leur voile, débarquèrent, et s'acheminèrent vers mon logement. J'allai au-devant d'eux. « *Luka! te parau na Luka* (saint Luc! donnez-nous saint Luc), » me dirent-ils tous à la fois en m'offrant en échange des bambous pleins d'huile de coco. Je n'avais pas d'exemplaires prêts, et les engageai à se retirer dans le village pour y passer la nuit. Le crépuscule, toujours très court sous les tropiques, venait de finir. Je me retirai. Quelle fut ma surprise, quand le lendemain, au soleil levant, je les aperçus couchés à terre, devant la maison! Inquiet, je leur demandai pourquoi ils avaient passé la nuit en plein air : « Maître, me répondirent-ils, nous avions peur que quelqu'un ne vînt de grand matin vous demander des livres, et nous avions résolu de ne nous éloigner qu'après en avoir obtenu. » Je les conduisis dans l'imprimerie, et, ayant assemblé des feuilles à la hâte, je leur en donnai à chacun un exemplaire, puis deux autres encore pour leur mère et leur sœur. A peine les eurent-ils en leur pouvoir, que, s'empressant de me remercier, ils coururent au rivage, hissèrent leur voile, et retournèrent vers leur île natale, sans avoir bu ni mangé, ni fait aucune provision. »

Cette première phase du pouvoir des missionnaires ne rencontra que des cœurs soumis. Le chant des hymnes, les cérémonies religieuses, enchantaient les nouveaux catéchumènes. Le *tabou*, cette loi impérieuse, avait été abolie; l'infanticide n'était plus imposé aux mères. Tout allait au mieux : l'obéissance était complète, les chapelles regorgeaient de monde, la ferveur semblait générale et sincère. Malheureusement ce n'était là qu'une piété extérieure; les dehors seuls avaient été domptés; au fond, les indigènes n'avaient rien perdu ni de leur goût pour le plaisir, ni de leur nature ardente, ni de ces instincts des sens si énergiques chez eux. Les missionnaires s'en aperçurent et voulurent lutter, mais leurs efforts échouèrent. Les conseils furent aussi impuissans que les rigueurs. Pomaré eut beau mettre

(1) *Polynesian Researches*.

toute son autorité au service du nouveau culte, créer des châtimens pour les plus légers délits : il parvint seulement à organiser l'hypocrisie. Le mal avait fait de tels progrès dès 1819, que les missionnaires convoquèrent une assemblée des chefs pour promulguer une sorte de code pénal. Le roi ouvrit la séance et lut une série de dispositions coërcitives qui atteignaient les moindres contraventions morales. Cet acte ne fit qu'accroître le mécontentement; les procès qui en furent la suite ne guérirent rien, ne réparèrent rien, et là où les missionnaires croyaient avoir semé la crainte, ils ne recueillirent que le scandale.

Pomaré lui-même résista, en quelques occasions, aux empiétemens des évangélistes. Sous le titre de *Sociétés auxiliaires des Missions*, ils avaient organisé une perception indirecte au profit du culte. Les sociétaires devaient fournir une certaine quantité de valeurs en nature, des racines d'*arrow-root* par exemple, ou de l'huile de coco. Cette taxe, légère d'abord, finit par devenir si onéreuse, que Pomaré s'en formalisa. Ce fut là d'ailleurs un éclair fugitif de résistance. Dans les dernières années de sa vie, ce chef célèbre se laissa abrutir par l'ivrognerie. Boire et traduire les Écritures, telles furent les deux idées fixes qu'il conciliait de la manière la plus singulière. Chaque matin, il se rendait dans son petit kiosque, situé sur l'île de Motou-Ta, avec sa Bible sous le bras et sa bouteille de rhum à la main, et il y demeurait des heures, des journées entières, lisant l'une et vidant l'autre. Puis, quand il sentait sa tête s'alourdir à la suite de libations trop copieuses : « Pomaré, s'écriait-il, ton cochon est maintenant plus en état de régner que toi. » Ces excès le minèrent; la pensée s'en alla d'abord, puis la vie; il mourut vers la fin de 1821. Les missionnaires, qui lui devaient leur puissance, lui accordèrent peu de regrets; ils ne songèrent plus qu'à élever dans leur intérêt et selon leurs vues l'héritier du pouvoir, alors âgé de quatre ans.

Cependant, depuis la mort de Pomaré, l'influence morale semble s'être retirée peu à peu des missionnaires : ils effraient encore les populations, mais depuis long-temps ils ne les dirigent plus. L'enfant qu'ils élevaient, comme un Joas, à l'ombre de l'autel, couronné en 1824 au milieu d'un grand cérémonial, s'est éteint dans leurs bras en 1827. Depuis lors les deux femmes qui ont régné sur Taïti, Pomaré-Wahine comme régente, Aïmata-Wahine comme reine, ont souffert impatiemment un joug qu'elles ne pouvaient briser, et ont protesté

plus d'une fois par leur conduite. Le système de compression laborieusement poursuivi s'est écroulé devant des scandales partis de si haut, que les missionnaires ne pouvaient les atteindre. La cour de la jeune reine est devenue une école de dissolution. Veuve à dix-neuf ans, elle a épousé un jeune homme de quinze, et réunit autour d'elle tout ce que Taïti renferme d'hommes diffamés et de femmes perdues. Les danses les plus libres, les cérémonies les plus licencieuses, les chants les plus voluptueux, ont successivement reparu. Les missionnaires condamneraient bien une sujette aux travaux des routes (1), mais quelle action pourraient-ils avoir sur une reine? Ils se contentent aujourd'hui de constater de loin en loin leur autorité par quelques exemples, et de maintenir sur tous les points de l'archipel un système d'espionnage permanent. Aussi les jeunes filles tremblent-elles devant le chapeau de paille et le bâton blanc du surveillant des missionnaires. A l'approche de ces insignes bien connus, on les voit fuir comme des colombes effarouchées : plus de danses, plus de folle gaieté; mais à peine le surveillant est-il hors du regard, que les jeux folâtres recommencent.

Des diversions plus graves encore ont menacé la suprématie des missionnaires luthériens. L'une est une sorte de schisme né au sein de l'archipel même, et qu'on peut regarder comme une capitulation des croyances chrétiennes avec les souvenirs mal éteints de l'ancienne idolâtrie. Ce schisme est celui des *mamaïas*, qui croient en Jésus-Christ et lisent la Bible, mais ne pensent pas que l'on soit tenu à autre chose que ces pratiques extérieures. Il est très singulier de retrouver dans l'Océanie des hérésies qui ont leurs analogues en Europe, entre autres chez les *lecteurs*, les *labadistes* et les *memnonites*. Cette secte, issue d'un cerveau sauvage, aspire comme les nôtres à la controverse et s'appuie, pour justifier la liberté des rapports entre les sexes, sur l'exemple de Salomon, qui usait largement du concubinage. N'est-ce pas un incident curieux que cette scission religieuse dans un pays pareil et si près du berceau d'une croyance? Le schisme des *mamaïas* prend d'ailleurs chaque jour une importance plus grande, et il peut devenir, dans un avenir très prochain, le culte dominant des îles polynésiennes.

La seconde diversion qui inquiète les évangélistes luthériens est la tentative de quelques missionnaires catholiques. Comme cet évè-

(1) Le travail des routes est une des peines les plus ordinaires du code pénal des missionnaires. Le nombre des toises de route à exécuter se trouve proportionné au délit, et les châtimens profitent ainsi à la viabilité de l'île.

nement se rapporte d'une manière directe au voyage de *l'Artémise*, nous en parlerons avec quelques détails.

Depuis long-temps la Société des Missions de Paris, et surtout la maison de Picpus, voyaient avec douleur la propagande protestante s'étendre sur l'Océanie, sans que la prédication orthodoxe s'y fût assuré la moindre conquête. Un préfet apostolique, M. de Pompallier, et divers vicaires, parmi lesquels figuraient MM. Caret et Laval, furent dirigés vers ces contrées lointaines, afin d'y poursuivre une première et dangereuse tentative. Un navire déposa en passant ces deux missionnaires sur les îles Gambier, groupe encore sauvage, et sur lequel n'existe aucun établissement européen. Qu'on juge du danger que coururent ces prêtres au milieu de peuples idolâtres et fanatiques. Durant quatre longs mois, leur vie fut constamment en danger; mais leur patience, leur douceur, le soin qu'ils prenaient des enfans, des malades, des vieillards, finirent par adoucir ces natures farouches. Les apôtres creusaient des puits et cherchaient à se rendre utiles, gravaient des croix sur les troncs d'arbres, composaient des alphabets manuscrits, expliquaient le mystère de la trinité à l'aide d'une feuille de trèfle, baptisaient quelques naturels plus dociles que les autres, construisaient une chapelle dont le mur était en roseaux et le toit en feuilles de palmier. Ces premiers succès furent bientôt suivis de conquêtes plus importantes. Les chefs des quatre îles se convertirent successivement, et le plus important de tous, celui que les missionnaires nomment le roi, abattit de ses propres mains et brûla les dernières idoles. Lorsque M. de Pompallier visita, en 1837, le groupe de Gambier, il n'y trouva que des catholiques.

Cependant, vers 1836, deux membres de cette mission avaient pris terre à Pape-Iti. A peine le bruit s'en fut-il répandu sur la plage, que l'église luthérienne trembla pour ses ouailles. Si au schisme des mamaïas se joignait la concurrence catholique, c'en était fait de son autorité. Elle comprit qu'il fallait agir. Procédant d'une manière indirecte, elle ameuta contre les nouveaux venus la population de Taïti, et excita une espèce d'émeute dont ils faillirent tomber victimes. M. Moërenhout, alors chargé d'affaires des États-Unis, intervint à temps et les sauva. Mais le chef de la mission anglicane, Pritchard, n'était pas homme à s'arrêter à mi-chemin. Cumulant les fonctions de ministre du culte et celles d'agent commercial, il réunit les hommes dévoués de sa double clientelle, fit entourer la maison dans laquelle se trouvaient les prêtres français, les en arracha après avoir

enfoncé la toiture, et les rembarqua de vive force sur la goëlette qui les avait amenés. Vainement M. Moërenhout essaya-t-il de défendre ces malheureux ; il ne réussit qu'à se faire destituer par le gouvernement des États-Unis, qui lui reprocha d'avoir agi contre les intérêts de la foi luthérienne. Une autre vengeance plus mystérieuse et plus cruelle attendait à quelque temps de là ce digne négociant. Assailli nuitamment dans sa demeure et réveillé en sursaut, il se trouva face à face d'un homme qui le renversa d'un coup de hache, et tua sa femme d'un second coup. Cet assassin était un sujet anglais qui échappa à la justice locale, et qui, en assassinant M. Moërenhout, croyait sans doute servir les haines de ses coreligionnaires. Tant de services rendus aux sujets français, et si cruellement expiés, méritaient quelque retour de la part de notre gouvernement. M. Moërenhout fut accrédité par la France auprès des autorités de Taïti.

Mais des outrages pareils ne pouvaient pas demeurer impunis. Les îles Sandwich avaient été le théâtre de scènes à peu près semblables, et l'intolérance religieuse appelait une répression éclatante. *La Vénus* et *l'Artémise* reçurent toutes les deux des instructions à ce sujet. *La Vénus*, capitaine Dupetit-Thouars, arriva la première à Taïti, et par un singulier hasard elle s'y croisa avec l'expédition du capitaine Dumont-D'Urville, composée des corvettes *l'Astrolabe* et *la Zélée*. A l'aspect de cette force imposante, grande fut la surprise des naturels, et grand aussi l'effroi des missionnaires. Le capitaine Dupetit-Thouars entra hardiment dans le bassin de Pape-Iti, et après avoir mis le village sous le feu de son artillerie, il demanda : 1° le libre accès de Taïti pour tous les Français, prêtres ou laïques; 2° une amende de deux mille gourdes; 3° un salut de vingt-un coups de canon pour le pavillon national. A une signification ainsi appuyée on ne pouvait qu'obéir. La jeune reine Aïmata entra dans une violente colère contre les missionnaires, et leur signifia de s'exécuter promptement et pour l'argent et pour le salut. La somme demandée fut portée à bord de la frégate, et Pritchard alla mettre de ses mains, sur l'île de Motou-Ta, le feu au canon qui rendait hommage aux couleurs françaises. Mais le révérend ne devait pas en être quitte pour si peu. A son tour, le commandant D'Urville se rendit chez lui, accompagné de M. Moërenhout, et en entrant il lui dit : « Monsieur Pritchard, vous êtes consul, reconnu par l'Angleterre, et c'est au consul anglais que je viens faire une visite. Quant à M. Pritchard, ministre protestant et juge taïtien, je l'aurais, s'il n'avait pas d'autres titres, fait transporter de force à mon bord, où il demeurerait aux

fers jusqu'à notre arrivée en France. » Le révérend ne répondit rien, et l'on passa outre. Jamais leçon ne fut plus complète.

Cependant, *la Vénus* partie, il essaya de prendre sa revanche, et berça de nouveaux contes l'esprit crédule des naturels. A le croire, les Français n'avaient qu'une seule frégate qui ne reviendrait jamais. La reine avait rendu une loi qui assurait à nos missionnaires l'accès de Taïti; cette loi fut révoquée. *L'Artémise* apprit cela à Sydney et cingla à l'instant même pour Pape-Iti, afin d'inspirer de nouveau une terreur salutaire. Quand elle arriva, le révérend Pritchard était en tournée dans les îles voisines. Les avaries de la frégate ne permettaient pas de parler haut tout de suite: on attendit que les réparations fussent achevées. Alors le commandant Laplace fit inviter la reine et les principaux chefs à se réunir en conseil pour recevoir les propositions qu'il allait faire. A cette ouverture, une terreur générale se répandit dans l'île; on crut d'abord que la reine résisterait, qu'elle n'obéirait pas. Mais le principal chef du pays, Tati, se porta garant pour elle, et le 19 juin, Pomaré-Wahine, souveraine de l'archipel, parut au grand conseil qui se tint dans le temple protestant. Un prodigieux concours de peuple obstruait les avenues. Dans la salle étaient rangés tous les chefs, et derrière eux plusieurs missionnaires. Le commandant français s'avança au milieu de l'assemblée, accompagné du consul, M. Moërenhout, et du capitaine Henri, qui lui servait d'interprète. Après avoir exposé ses griefs et qualifié sévèrement la violation du traité consenti avec le capitaine Dupetit-Thouars, il demanda: 1° que les Français fussent traités dans l'île à l'égal de la nation la plus favorisée; 2° qu'un emplacement fût désigné pour la construction d'une église catholique, avec toute liberté aux prêtres français d'y exercer leur ministère. Quand ces propositions eurent été répétées à l'assemblée par l'interprète, le commandant se retira avec tous ses officiers.

Le congrès demeurait livré à lui-même ou plutôt aux inspirations du chef Tati. Tati était le vrai roi de l'archipel; rien ne se faisait que par ses conseils. C'était un vieillard de soixante-douze ans, d'une constitution d'athlète, haut de six pieds, et admirablement proportionné dans ses formes. *Tayo* ou ami de M. Moërenhout, il avait su, durant le court séjour de la frégate, apprécier le caractère, la bravoure, la générosité de nos officiers, et il s'était pris pour eux d'une amitié véritable. L'influence française allait donc dominer dans le débat. Quelques chefs timorés avaient pris d'abord la parole, opinant pour une acceptation immédiate de l'*ultimatum*, quand Tati, jaloux de sauver la dignité de l'assemblée, monta à la tribune. A l'instant le plus profond silence

s'établit. Tati déplora l'aveuglement dans lequel les chefs avaient vécu jusqu'alors sur le compte de la France; il parla de la nécessité d'accorder une réparation à une nation puissante; puis, par un mouvement oratoire du plus grand effet, il déclara que voter à l'étourdie serait justifier la réputation de légèreté que les Taïtiens avaient trop souvent méritée par leur conduite. « Songez, dit-il en frappant sur la tribune, que vous délibérez aujourd'hui sous les yeux des représentans de très grandes puissances; ne tranchez rien sans y avoir mûrement réfléchi. Vous demandez qu'on vote par acclamation, et moi je demande qu'on se sépare sans avoir rien décidé. Que chacun médite cette nuit dans le silence, et demain nous nous prononcerons avec maturité, avec sagesse, pour ou contre la loi. » C'était donner à la fois à l'assemblée une leçon et une impulsion. On se sépara sur ces paroles, et malgré les intrigues des missionnaires, qui s'agitèrent vainement, les chefs déclarèrent le lendemain, à l'unanimité, qu'ils acceptaient les conditions posées par le commandant français. Seulement ils demandaient que l'on assignât une résidence au clergé catholique. M. Moërenhout s'y refusa ainsi que M. Laplace. Ce dernier eut peut-être le tort de consentir à une condition additionnelle qui déclarait que nos missionnaires *ne s'immisceraient en aucune manière dans les affaires de Taïti*. Quand les lois s'interprètent à des distances semblables et sous l'influence de conseils malveillans, il faut éviter d'ouvrir la porte à de misérables chicanes.

Ainsi se termina cette affaire dont *l'Artémise* eut tous les honneurs. Désormais nos missionnaires seront respectés sur ces plages, et les relations commerciales se ressentiront certainement des leçons successives que les naturels ont reçues. La jalousie des évangélistes luthériens ne s'attaque pas seulement aux intérêts spirituels, et les biens de ce monde ne leur sont pas plus indifférens que les palmes de l'autre. Aussi, dans bien des occasions, nos navires baleiniers avaient eu à subir des injures et des dommages que le passage de nos frégates leur évitera désormais. La fermeté de M. Moërenhout et quelques croisières de bâtimens légers achèveront le reste.

Quant à l'introduction de missionnaires catholiques, nous n'y voyons qu'un avantage, celui de faire prévaloir, en fait comme en droit, la volonté et l'influence de la France. Sous l'action d'un culte incompatible avec les mœurs du pays et le caractère de ses peuples, nous avons vu ces générations d'insulaires dépérir et marcher vers un anéantissement graduel. Que sera-ce lorsque deux églises rivales se disputeront les ames à l'aide d'arguties théologiques? Taïti est-il bien

en état de comprendre les subtilités de la présence réelle et les contradictions de cet antropomorphisme qui, attribuant à Dieu une figure humaine, interdit l'adoration de la Vierge et des saints? Si les deux camps du christianisme engagent la bataille sur ce terrain, qui ne comprend que le schisme des mamaïas interviendra pour recueillir les blessés des deux parts? Que la lice soit ouverte au catholicisme dans l'archipel de Taïti, rien de mieux; mais qu'il use discrètement de la position qu'on lui a faite et qu'il n'aspire pas au plus déplorable des triomphes, à un triomphe sur des ruines.

Cependant *l'Artémise* était entièrement restaurée. De ses blessures récentes il ne lui restait qu'une courbure légère, résultat du premier abattage. Le noble navire avait retrouvé sa grace et son aplomb : sa mâture, son réseau aérien, ses voiles, ses canons, son lest, tout était remis en place. Le 21 juin, elle se pavoisa pour recevoir la reine de Taïti, qui, après bien des hésitations, avait consenti à l'honorer de sa visite. Au moment de s'embarquer dans le canot du commandant, Pomaré-Wahine paraissait peu rassurée; elle jetait des regards craintifs sur M. Moërenhout, qui avait répondu sur sa tête des suites de cette démarche. L'air affable des officiers et de l'équipage la rassurait à peine. Enfin elle se décida, non sans effort. Sa majesté taïtienne n'était pas ce jour-là vêtue à son avantage. Gracieuse et vive sous son costume indigène, elle semblait fort mal à l'aise dans les habillemens européens dont on l'avait surchargée. Son corps souple et élégant se noyait dans une robe mal taillée; ses beaux cheveux noirs, sa figure expressive et spirituelle, étaient écrasés sous un chapeau ridicule, et des souliers rouges complétaient cette singulière toilette. Une jeune princesse d'Eimeo portait en revanche son costume avec plus de naturel et plus de goût.

Derrière la reine venait son mari avec un chapeau de paille, en veste et en pantalon blanc. C'était un fort bel homme, bien pris, découplé fortement et affectant un air dégagé qui semblait justifier les jalousies de la jeune Aïmata. Le cortége se composait de quelques femmes de la cour bizarrement accoutrées, et d'un petit nombre de chefs fort simplement vêtus, à la tête desquels on distinguait Tati. En arrivant à bord, la pauvre princesse se crut perdue. Les tambours qui battaient aux champs, une garde nombreuse qui présentait les armes, le bruit d'une musique assourdissante, tout ce cérémonial, tout ce tapage, la surprirent, l'inquiétèrent visiblement. Cependant elle se remit de son hésitation et présenta la main au commandant de la manière la plus gracieuse. Une collation attendait cette

cour polynésienne, et elle y fit amplement honneur. Quand elle quitta la frégate, un salut de vingt-un coups de canon l'accompagna sur le rivage. La reine semblait plus effrayée que flattée de tous ces témoignages de considération. Elle alla se remettre chez M. Moërenhout des alarmes de la journée.

Cette soirée était la dernière que *l'Artémise* eût à passer à Taïti. L'heure des adieux avait sonné. Pour reconnaître les services que le brave capitaine Abrill avait rendus à la frégate, le commandant lui avait remis un des fusils-Robert que portait l'expédition; mais les officiers voulurent, à leur tour, laisser à ce généreux marin un témoignage d'estime, un gage de reconnaissance, un souvenir. L'un des enseignes avait une longue vue plaquée en argent, instrument de prix. On la lui envoya au nom de l'état-major, après avoir gravé sur le tube l'inscription suivante : *Les officiers de la frégate l'Artémise au capitaine Abrill.* L'excellent homme parut plus touché de cette preuve d'affection qu'il ne l'avait été du cadeau officiel. Le gouvernement français aura sans doute encore quelque chose à faire pour un étranger à qui il doit en partie la conservation d'une frégate.

Les services rendus à *l'Artémise* ne sont pas d'ailleurs un fait isolé dans une vie pleine de traits d'héroïsme et de dévouement. Il y a quelques années, le capitaine Abrill commandait en second un brick pêcheur de perles, quand il rencontra à Toubouaï une goëlette chilienne armée de douze canons et montée par un nombreux équipage. C'était un pirate : Abrill ne s'y trompa point; il avertit son capitaine en premier, qui se prit à trembler de tous ses membres. — « Que voulez-vous faire? demanda Abrill à son chef. — Mais la résistance est impossible; il faut se rendre, répondit celui-ci. — Se rendre! je ne connais pas ce mot-là; emparons-nous du pirate. — Vous êtes fou. — Vous allez le voir. » Ces mots échangés, Abrill monta sur le pont, exposa son projet et demanda des hommes de bonne volonté. Sept matelots se présentèrent; il les arma jusqu'aux dents, se jeta dans un canot avec eux, et cingla droit vers la goëlette. On le héla, il répondit « capitaine Abrill, » nom populaire dans ces parages; on le laissa accoster, croyant qu'il venait traiter des conditions de la prise. A peine sur le pont, le vaillant capitaine saisit à la gorge le lieutenant, et le menaça de lui faire sauter la cervelle, s'il poussait un cri. L'équipage du pirate était alors couché; Abrill ferma les écoutilles et en tint ainsi une portion en respect. Les autres, qui étaient à terre, avertis de l'évènement, cherchèrent à reprendre leurs avantages; mais Abrill avait chargé les canons, et menaçait de couler les

chaloupes au moindre mouvement. Il fallut capituler, et grace à cet audacieux fait d'armes, le brick marchand ramena à Pape-Iti son glorieux trophée.

Au moment du départ de *l'Artémise*, toute la colonie européenne de Taïti se trouva réunie sur le rivage. Le capitaine Abrill ne voulait se séparer de la frégate qu'au dernier moment; il s'embarqua avec M. Moërenhout et ne la quitta qu'à plusieurs milles au large. Le pilote James remplit aussi son devoir jusqu'au bout. Le général Freyre, M. Robson, le jeune Louis, cet officieux serviteur de nos enseignes, étaient sur le môle, suivant de l'œil les préparatifs de l'appareillage, tristes, muets, ne cherchant pas à cacher leur émotion. La population indigène gardait elle-même une attitude de tristesse et de douleur. On ne voyait plus les sentiers de la plage animés par des groupes joyeux, s'appelant, se répondant. Le petit arsenal, si vivant naguère, avait un air d'abandon qui faisait mal à voir; les habitations discrètes de la vallée étaient vides et désertes. Ces jeunes filles, à moitié Françaises déjà, accouraient une à une, la larme à l'œil, le cœur plein d'amertume. Tant de liens si librement formés, si heureux, si naïfs, allaient donc se rompre! Se reverrait-on jamais, après avoir échangé de si doux noms? La grève se garnissait de cet essaim d'Ariadnes, inconsolables jusqu'au lendemain. Des pirogues légères, chargées de *tayos*, d'amis des deux sexes, venaient se presser autour de la frégate, pour obtenir un dernier regard, une dernière expression de tendresse. Plus d'un gabier, du haut de sa hune, plus d'un matelot, de l'embrasure de sa batterie, saluèrent de la main ou avec le mouchoir leurs compagnons, leurs compagnes de logement. C'était la dernière heure de ces unions improvisées que le départ allait dissoudre. — Il n'y a qu'une Taïti au monde, disaient les marins. Peut-être les indigènes disaient-ils de leur côté : Il n'y a qu'un peuple français.

Cependant la frégate se couvrait de voiles, et la brise l'emportait rapidement. Les pirogues l'escortèrent jusqu'à la ligne de brisans qui ferme la rade. Là, il fallut se dire adieu, et, donnant un dernier regret à cette côte aimée, *l'Artémise* alla chercher, sous d'autres cieux, de nouvelles émotions et de nouvelles aventures.

LOUIS REYBAUD.

LE MARINO.

E del poeta il fin la mariviglia.
(Un poète n'a pas d'autre but que d'étonner.)
GIAMBATTISTA MARINO.

Le 12 juin 1624, un cavalier fort maigre entrait dans la ville de Naples. Autour de lui bondissaient des lazzaroni noirs et haletans qui semaient les roses de Pæstum sous les pas de son coursier. Accompagné par des gentilshommes à pied qui, le chapeau à la main, le front nu sous l'ardent soleil, encourageaient l'ivresse populaire, il s'arrêtait fréquemment sous les balcons, d'où tombaient sur sa face ridée une pluie de fleurs, mille bénédictions confuses et mille éclairs enthousiastes lancés par des regards espagnols et napolitains. Quel triomphateur fut jamais ridicule? Celui-ci avait près de six pieds de haut, la mine longue et hâve, le cheveu rare et ébouriffé, l'œil distrait et égaré, le menton pointu, le nez petit, le teint plombé, la taille excessivement déliée, et les jambes d'une forme et d'une dimension très menues. Ce long cavalier, vêtu d'habits magnifiques assez mal ajustés, et qui portait une grande chaîne d'or pendue à son cou, saluait à droite et à gauche d'un air content et distrait, pendant que les *baise-mains* lui arrivaient de toutes parts, du fond des carrosses, du porche des églises et du sommet des terrasses.

Le cheval du triomphateur était précédé par un jeune homme qui

déployait en l'agitant un étendard de pourpre sur lequel brillaient sous le soleil ces mots brodés en or :

AL NOME
DEL CAVALIER GIO. BATTISTA MARINO (1),
MARE
D'INCOMPARABILE DOTTRINA,
DI FECONDA ELOQUENZA,
DI FACONDA ERUDIZIONE,
ANIMA DELLA POESIA, SPIRITO DELLE CETRE,
NORMA DE' POETI, SCOPO DELLE PENNE,
MATERIA DEGLI INCHIOSTRI,
FACONDISSIMO, FECONDISSIMO,
TESORO DI PREZIOSI CONCETTI,
MINIERA DI PEREGRINE INVENZIONI,
FELICE FENICE DE' LETTERATI,
MIRACOLO DEGL' INGEGNI, STUPORE DELLE MUSE,
DECORO DEL LAURO, GLORIA DI NAPOLI,
DEGLI OZIOSI CIGNI PRENCIPE MERITISSIMO,
DELL' ITALICHE MUSE APOLLO NON FAVOLOSO,
DALLA CUI GLORIOSA PENNA
IL POEMA RICEVE I PROPRII FREGI,
L' ORAZIONE I NATURALI COLORI,
IL VERSO LA VERA ARMONIA,
LA PROSA IL PERFETTO ARTIFIZIO,
AMMIRATO DA' DOTTI, HONORATO DA' REGI,
ACCLAMATO DAL MONDO,
CELEBRATO DALL' ISTESSA INVIDIA,
QUESTI POCHI INCHIOSTRI,
PICCIOLO TRIBUTO DI POVERO RIVOLO
DONATO FACIUTI
DEBITAMENTE DONA E MERITAMENTE
CONSECRA (2).

Le seigneur *Faciuti* (le *petit ruisseau*) secouait lui-même ce glorieux étendard, et toute la population napolitaine, ivre d'enthousiasme, criait : *Evviva!*

L'Italie et l'Europe partagaient son avis. On croyait, à Paris comme

(1) Et non *Marini*. Cette transformation du nom propre de *Marino* est répétée par tous les biographes et les critiques modernes qui se sont occupés de lui, fort légèrement il est vrai. *Marino*, en se donnant la finale *i*, confondait ainsi sa famille roturière avec les familles nobles, qui seules avaient le droit de prendre cette terminaison collective.

(2) « Au nom du cavalier Jean-Baptiste *Marino*, *mer* d'incomparable doctrine, de *féconde* éloquence, de *faconde* érudite, ame de la poésie, esprit des lyres, règle des poètes, but des plumes, matière des écritoires; très *facond*, très *fécond*, trésor de précieuses conceptions, mine d'étrangères inventions; heureux phénix des gens

à Madrid, que le poète triomphateur effacerait à jamais Dante, le Tasse et l'Arioste, ses prédécesseurs, peut-être Homère et Virgile, ses maîtres.

Le Marino n'était qu'un versificateur médiocre.

D'autres écriront, s'ils veulent, une biographie que nous avons lue dix fois écrite, et que les curieux peuvent aller retrouver chez Baïacca, Corniani, Ferrari, Tiraboschi et une douzaine d'autres. Un problème plus curieux s'offre à nous : comment une médiocre intelligence parvint à conquérir, au commencement du XVIIe siècle, le trône de la poésie en Europe, et pourquoi cette médiocrité a droit aujourd'hui à l'examen attentif de l'historien. Continuons le récit du triomphe.

Une foule de carrosses s'étaient avancés, à seize milles de Naples, au-devant du prétendu génie et s'étaient arrêtés à Capoue. On voyait, à la tête de cette noble cohue d'admirateurs, le marquis de Manso, ancien ami et protecteur du Tasse, homme aimable, généreux, instruit, mais qui, hélas ! n'avait pas rendu au grand homme la moitié des honneurs qu'il prodiguait à l'homme habile. Sur la Chiaja, une voiture à six chevaux, appartenant au marquis, attendait le poète, qui, fatigué de sa longue chevauchée, monta dans l'équipage, se déroba modestement à ses admirateurs, et alla se renfermer dans le couvent des pères théatins. Ce trait d'humilité et d'adresse correspondait on ne peut mieux avec le reste de son adroite conduite. Marino eût éveillé quelque peu de jalousie, s'il se fût immédiatement dirigé vers le palais qu'il s'était fait construire sur le Pausilippe, en face du tombeau de Virgile. Là, une galerie de marbre renfermait mille tableaux de grands peintres, et il faut entendre le contemporain qui la décrit dans son style affecté. « C'était sur le Pausilippe, promontoire des délices, paradis de l'Italie, que s'élevait cette habitation du Marino, belle et commode, toute remplie des dessins, des peintures et des tableaux dus aux plus célèbres maîtres de tous les temps, car ces nobles caprices faisaient la joie et la volupté du poète, et il n'y avait pas un seul artiste de talent qui ne voulût acheter au prix d'un de ses chefs-d'œuvre l'amitié du grand homme (1). »

de lettres, miracle des génies, stupeur des muses, honneur du laurier; gloire de Naples, prince très digne des cygnes oisifs, Apollon non fabuleux des muses italiennes; dont la plume glorieuse donne au poème sa vraie valeur, au discours ses couleurs naturelles, au vers son harmonie véritable, à la prose son artifice parfait; admiré des doctes, honoré des rois, objet des acclamations du monde, célébré par l'envie elle-même; ce peu de lignes, tribut d'un petit ruisseau, est dédié et consacré, etc. »

(1) Ferrari.

Au sein de cette demeure enchantée, le Marino expira peu de temps après, étouffé sous les roses de l'admiration et de l'amour publics, sollicité par la cour de Rome et celle de France qui le regrettaient et le redemandaient à grands cris, admis dans l'intimité du vice-roi espagnol, petit-fils du terrible duc d'Albe; enfin le plus heureux, le plus célèbre, le plus chéri, le plus honoré des mortels. Les deux académies napolitaines s'étaient disputé le bonheur de l'avoir pour président, et celle qu'il avait daigné choisir renouvelait pour lui, toutes les fois qu'il se présentait, la scène de son triomphe. On accourait de toutes parts; dès qu'il ouvrait la bouche, un tumulte d'applaudissemens (1) le contraignait à se taire (*un bisbiglio tale seguiva, che bene spezzo di fermar il ragionamento era costretto.*) Enfin il mourut, et ses funérailles furent célébrées non-seulement à Naples, mais à Rome, avec une pompe que je ne décrirai pas; ce ne furent que panégyriques, homélies, dissertations, éloges, pluie de fleurs lugubres. On lui donna (ô profanation!) une statue non loin de celle de Virgile. Tout cela se passait en 1625. Il ne fallut pas vingt-cinq ans pour détruire ce trône poétique et déshonorer cette statue glorieuse.

Le cavalier Marin (comme on l'appelait en France sous Louis XIII), ou plutôt *Jean-Baptiste Marino*, fils d'un avocat de Naples, n'était ni cavalier ni gentilhomme. Chef de parti, on lui accorda tout ce qu'il voulait usurper. Il entraîna sur ses pas une époque entière, soumettant les intelligences à sa séduction, bouleversant un moment le domaine de la pensée, et méritant un double examen, comme révolutionnaire et comme écrivain. Il y a toujours dans de telles existences deux sortes de travaux : la vocation et le métier. Ces hommes appliquent au succès littéraire la finesse, l'habileté, l'audace, la ruse, le mensonge, la souplesse des politiques et des diplomates. Ouvriers de leur gloire en même temps que créateurs de leur faction, ils groupent les esprits, enrégimentent les intelligences, flattent, épouvantent, attirent, blessent, se vengent, établissent et consolident leur pouvoir, s'appuyant ici sur les trônes, là sur les peuples, songeant toujours à eux-mêmes et comptant sur un petit bataillon d'écoliers dévoués qu'ils se réservent le droit de récompenser ou de mettre au rebut. Dépravant ainsi le pur exercice de la pensée (ce qu'il y a au monde de plus libre et de plus indépendant), ils échangent l'estime des siècles contre la vogue et la fortune. Un orgueil intéressé les domine, et pour peu que le talent se mêle à leur intrigue, cette conspiration permanente

(1) Baïacca.

de leur intérêt en faveur de leur renommée ne manque guère de réussir. Ils n'ont pas de tombe glorieuse, ils ont une vie bruyante.

Non, ce n'est point ainsi que Virgile rêvait, que Tasse s'enivrait de sa propre magie, et que Dante, promenant son désespoir sur les débris du Colysée, remontait du fond des gouffres infernaux jusqu'à l'éternelle splendeur du Dieu père des choses. La sublime incurie des intérêts terrestres, l'absence de la personnalité, marquent comme un sceau divin tous les fronts des poètes : Mme de Staël observe avec profondeur que le succès dans le monde émane d'un égoïsme attentif, et que les triomphes intellectuels, cherchant la vérité, non le succès, exigent le sacrifice absolu de l'égoïsme. Comparez la vie de Tasse à celle de Marino. L'un aspire à l'idéal, l'autre à la fortune; l'un chante le dévouement, le second la volupté; Tasse flatte ceux qu'il aime, l'autre adule ceux qui peuvent lui donner; l'un a quelques tristes amis et mène une vie inquiète, l'autre se fait suivre d'un bataillon composé des courtisans de sa vogue, rançonne la France et l'Italie et se fait construire un palais à Naples; l'un est le type de l'homme de génie, l'autre n'est qu'un homme d'affaires, spéculant en poésie.

Sous des nuances et des ombres diverses, voilà le rôle que jouèrent Stace parmi les Romains, Gongora chez les Espagnols modernes, Lilly en Angleterre, Gottsched en Allemagne. Qu'il nous soit permis, en dehors de toute allusion contemporaine, et sans blesser des personnalités vers lesquelles notre pensée ne se dirige pas le moins du monde, de revendiquer ici les droits de la pensée pure, de la méditation intime, de l'art véritable, de la poésie instinctive et spontanée, contre cet autre mode d'action intellectuelle qui consiste à être poète comme on est huissier, écrivain comme on est *bandolero*, critique comme on est factieux, artiste comme on est chef d'insurgés. Dans cette dernière et trop fréquente hypothèse, l'inspiration demeure esclave de l'intérêt. On fait émeute dans la littérature. On chauffe ses boulets rouges de métaphores, on pointe ses batteries d'épigrammes, pour renverser la citadelle ennemie; on s'impose au public; on lui dit : « Je suis maître; tu dois me subir. » On chante le *Te Deum* de sa propre gloire au milieu d'une foule idiote stupéfaite. On applique à la poésie et à la philosophie les maximes du *Prince* de Machiavel et *l'Art militaire* de Végèce; confondant le but de l'art avec celui de la politique, et oubliant que si la dernière vise au succès, l'autre cherche avant tout la beauté.

Cette confusion, qui serait dangereuse si le temps n'en faisait bientôt justice, a lieu surtout après les époques de troubles civils,

lorsque tous les esprits conservent encore l'impression orageuse laissée par les révoltes et les changemens de dynasties. Pourquoi la gloire littéraire, se demande-t-on, ne serait-elle pas le prix d'une insurrection? Qui nous empêche d'être révolutionnaires de la pensée? Ainsi parlèrent Ronsard et Lilly, Gongora et Marino.

Les uns, après le XVI[e] siècle, imitent la révolte de Guise; les autres, après le XVIII[e] siècle, imitent l'outrecuidance de Bonaparte. Entre les années 1590 et 1615, le ton de la poésie et de la prose en Espagne est l'écho ridicule du ton belliqueux et insultant des Gonzalve et des Cortez. La plupart des écrivains de ce pays et de cette époque, par exemple Montemayor (1), Montalvan (2), Alarcon (3), jettent au public les plus ridicules défis. L'insolence politique et guerrière déteint sur les mœurs littéraires. Voici la préface de l'un de ces poètes rodomonts : « Lecteur, cent à parier contre un que tu es un sot. Dans ce cas, lis-moi et apprends. Si, par hasard, tu étais homme d'esprit, lis-moi et admire. » Cette mode singulière d'insulter ses juges et de narguer ses lecteurs passa en France sous Louis XIII avec toutes les modes espagnoles, et fut admirablement cultivée par La Calprenède, Scudéry et l'auteur du *Voyage dans la Lune*. Quant à nous, fils de la révolution française et du XVIII[e] siècle, nous avons vu récemment cette même révolution passer de la place publique dans la littérature, et les Mirabeau, les Napoléon, les Robespierre intellectuels s'élancer de toutes parts à la conquête de la gloire. Ce travers n'a point élevé les véritables talens; il n'a pas grandi les médiocrités. Les hommes distingués qui ont d'abord suivi le torrent ont toujours fini par se dépouiller, en montant, de ces scories de leur époque, et il nous serait facile de citer les plus grands, dont le génie s'est réfugié dans son vrai sanctuaire, dans cette contemplation pure et mâle, dans cette recherche solitaire de l'idéal et du beau que le tourbillon poudreux des passions contemporaines avait d'abord voilé à leurs regards.

Marino n'était point un homme de génie; c'était un homme d'esprit, charlatan de génie. Il trouva ses contemporains préparés à se laisser séduire par les chants lascifs et les images étincelantes. Il versa le nectar italien dans la coupe d'or de l'Espagne : son siècle s'enivra de ce prestige. Des vices des deux nations, il fit sa séduction

(1) Auteur de la célèbre pastorale intitulée *Diane*.

(2) Auteur dramatique et romancier.

(3) Auteur très remarquable de la *Verdad Sospechosa*, traduite par P. Corneille sous le titre du *Menteur*.

particulière; la sensualité mêlée à l'afféterie, l'emphase dans la recherche, composèrent ce breuvage d'Armide, que le grand Corneille éloigna de ses nobles lèvres. A sa dextérité corruptrice, Marino joignit les adresses et les audaces des chefs de parti; il eut des querelles, des amis, des ennemis, des duels, des haines, des flatteurs, des princes pour séides, d'autres princes pour adversaires. Il fut un peu Tartufe, un peu Tuffière, un peu Lovelace, un peu Figaro. L'affectation du costume, la gravité de la tenue, l'ironie secrète, l'inépuisable fécondité des œuvres, devinrent ses moyens accessoires; et, ceignant une couronne de papier doré, il fut le dieu de l'Europe.

Il y a, nous en convenons, une puissance chez celui qui s'empare de son époque, fût-ce pour la séduire et la corrompre. Ce n'est pas chose si facile qu'on le pense, de profiter des vices d'un temps, et de le dominer par la sympathie de ses propres vices. Marino, que ses biographes nomment *Marini*, et que la France vénéra, de 1610 à 1650, sous le nom du *cavalier Marin*, sut profiter de diverses circonstances favorables, qui, ménagées par son habileté, le conduisirent au point de splendeur littéraire dont nous avons vu tout à l'heure le dernier terme.

L'Italie avait dirigé, depuis deux siècles, la civilisation intellectuelle. Après avoir produit Dante, Boccace, Pétrarque, Arioste, Tasse, Bembo, Machiavel, et presque tous les maîtres de l'esprit humain au XIVe et au XVe siècle; après avoir présidé à l'éducation de Shakspeare et de Spenser en Angleterre, de Montaigne et de nos savans en France, l'Italie s'affaissait sur ses trophées. Le tour de l'Espagne arriva. Son génie était original et isolé. C'était une sève moins sympathique, plus altière, d'un plus dangereux exemple, parce qu'elle immolait volontiers la beauté à la grandeur et la pureté à l'éclat; féconde en traits sublimes, riche de couleurs ardentes, inépuisable en inventions héroïques; sève vigoureuse dont le torrent usurpateur inonda tout à coup les nations européennes, courbées devant la prépondérance des Charles-Quint et des Philippe II. La lumière plus modeste et plus sereine dont la muse italique s'était couronnée pâlit alors et sembla s'éteindre, absorbée par de plus ardens rayons. Parmi les auteurs italiens, ceux-là même qui s'élevaient avec amertume contre la domination politique de l'Espagne, tels que le satirique Boccalini, Paruta et plusieurs autres, furent les premiers à livrer la littérature de leur pays à l'invasion d'un génie étranger; ils créèrent une prose hispanique-italienne, mêlée de finesse et d'emphase,

d'éclat et de facilité. Cette transformation singulière, et en définitive malheureuse, fut opérée par Marino dans le domaine de la poésie avec le succès extraordinaire que nous venons de rapporter et que nous allons expliquer; mais les résultats de son triomphe s'étendirent beaucoup plus loin qu'il ne l'espérait. L'Europe intellectuelle, un peu lasse déjà d'imiter l'Italie, penchait légèrement vers l'imitation de l'Espagne : elle se soumit tout entière à ce Napolitain, qui offrait un double titre à sa sympathie, un reflet espagnol dans un modèle italien.

Le hasard et l'adresse concouraient donc à sa gloire. C'était un esprit frivole, mais lumineux et varié. Jamais le côté sérieux de la vie humaine ne l'avait inquiété. Il avait passé sa jeunesse à Naples, au milieu des intrigues amoureuses; et comme il avait aidé un de ses amis à enlever la maîtresse d'un seigneur espagnol, on l'avait jeté en prison pour quelques semaines. De Naples et de ses délices, il avait été à Turin, où la même vie de plaisirs faciles s'était mêlée de combats littéraires couronnés d'un coup de pistolet que son adversaire tira sur lui. Merveilleux exploitateur des circonstances, habile à se mettre en scène et à se parer d'une lumière favorable, il avait donné à ce coup de pistolet tout le relief possible; la grace de l'assassin, demandée par l'assassiné, avait jeté sur sa tête bouffonne et voluptueuse un reflet héroïque. De frivolités en frivolités, rimant sur toutes choses, brodant tous les sujets, déclarant la guerre aux anciens, abordant les peintures les plus graveleuses, attachant à ses poèmes l'enseigne du jeu de mot et du calembour, semant les poèmes de toutes sortes sur sa route aventureuse, il avait, en 1606, absorbé toutes les renommées et rejeté Dante et le Tasse dans l'obscurité.

Cette portion solide et fondamentale du talent, le bon sens, qui ne manquait pas à l'Arioste, encore moins à Cervantes, lui était étrangère. La couleur, la transparence, la verve, la facilité, la fluidité, l'harmonie, l'invention, la vivacité, la grace, la saillie de l'esprit, que de qualités! quelle perte de qualités! Elles ne servirent qu'à énerver encore l'épuisement italien. Au talent dépravé de Marin appartient la mission singulière que nous venons d'indiquer, que personne n'a observée et décrite; ce fut lui qui propagea en France, et par-là en Europe, le nouveau génie *italo-hispanique*, génie hétéroclite et sans unité, qui s'était emparé de l'Italie nouvelle et dont le foyer se trouvait à Naples, sa patrie. Instrument de transmission aussi active que contagieuse, il vint imprégner de cette sève ingénieusement fatale une portion notable de la société française, tout l'hôtel de

Rambouillet, les Cotin, les Perrault, les Boursault, les Godeau, les Voiture et les Saint-Amant. Déjà il avait produit, en 1606, dix volumes de riens sonores, de rimes amoureuses, bocagères, morales, lyriques, héroïques, satiriques, comiques, bulles d'air merveilleusement cadencées, chefs-d'œuvre d'habileté puérile. Plusieurs fragmens de son poème épique, consacré aux amours d'Adonis, s'étaient répandus en Europe, et la renommée le proclamait maître des maîtres, supérieur au Tasse, chantre des voluptés les plus délicates, arbitre du goût, roi de l'harmonie et de l'art des vers, lorsqu'un de ses compatriotes le fit venir en France. Cet Italien n'était autre que Concino Concini, maréchal d'Ancre, favori de la reine, et bientôt mis en lambeaux par le peuple parisien, que toute cette cour italienne fatiguait de son luxe, de son arrogance, peut-être aussi de son élégante supériorité.

Marino avait quarante ans, l'expérience du monde, la connaissance des cours; il profita de cette invitation, et fit sa fortune.

Le séjour du *cavalier Marin* à Paris est une date importante dans notre littérature.

Rue Saint-Thomas-du-Louvre, non loin de l'emplacement du Palais-Cardinal, s'élevait, en 1615, du sein des toitures aiguës qui caractérisaient les vieilles constructions de la bourgeoisie parisienne, un hôtel remarquable par le goût italien de son architecture. C'était cet hôtel *Pisani* ou Rambouillet que les *précieuses* choisirent pour quartier-général, et que distinguaient la splendeur recherchée des ornemens, le style magnifique et coquet de ses vastes jardins, et surtout l'élégance parée des gens qui le fréquentaient. La maîtresse du logis, plus distinguée que jolie, plus gracieuse que tendre, femme italienne, Pisani par son père, Savelli par sa mère, avait épousé M. de Rambouillet, grand-maître de la garde-robe sous Louis XIII. Autour d'elle se réunissaient les débris de la cour italienne de Catherine de Médicis et les gens qui, en France, visaient au bel esprit. Vraie fille du XVIe siècle italien (1), elle aimait les raffinemens et les délicatesses. Elle donna le ton à sa coterie; dès les premières années du XVIIe siècle, on vit se préparer, sous son influence, le berceau des Cotin, des Boursault, surtout de Voiture, l'idole du lieu. Chapelain, alors jeune, préludait à son autorité dans la maison, et s'arrogeait déjà cette puissance de critique littéraire qui dispense souvent un homme de bon goût et de génie. La frivolité s'alliait ainsi au pédantisme. On avait grande horreur du langage bourgeois, du

(1) Voyez Tallemant des Réaux.

parler vulgaire, de tout ce qui sentait la place publique, le cabaret et la boutique. Un petit monde exclusif faisait cercle dans le boudoir d'*Arténice*; car, pour se distinguer du commun peuple, on avait changé même de nom. Chacun empruntait un nouveau baptême d'élégance, qui à Bembo, qui à Sadolet, qui aux romans de chevalerie, mais surtout à l'Arioste et au Tasse; car un parfum venu d'Italie embaumait de sa quintessence toute cette maison, livrée aux raffinemens exotiques et aux délicatesses inconnues.

Ce sont là ces *précieuses* et ces *précieux* contre lesquels Boileau, Racine et Molière s'armèrent, trente ans plus tard, de la colère du bon sens. Tout gentilhomme admis à pénétrer dans la « chambre du génie » (c'était le nom donné à l'appartement destiné aux lectures) devenait par là même *précieux* au monde. Chacune des paroles qui tombaient désormais de ses lèvres était recueillie comme *précieuse*. Les gens de cour briguaient la faveur d'une présentation chez Arténice; les évêques rimaient des madrigaux pour la suzeraine; l'évêque Godeau se parait du titre de « nain de Julie, » et tous les hommes à la mode prenaient part à cette « *illustre galanterie* de la guirlande, » comme disaient les contemporains. L'hôtel Pisani menait aux honneurs et au crédit; Chapelain le savait bien, ce pédant si prudent, qui ne négligeait aucune occasion de bénéfice. Le coadjuteur était ami de la maison; tout le monde s'y montrait galant, amoureux des lettres, un peu frondeur, médiocrement dévot, et complètement voué aux élégans plaisirs.

Rire des *précieuses* après Molière, c'est bientôt fait; mais on devrait reconnaître que le règne passager de l'hôtel Pisani a marqué une nouvelle phase dans l'histoire de la société française. La chambre d'Arténice est le vrai théâtre de cette transition singulière qui s'est opérée des troubles de la ligue au règne de Louis XIV. Au commencement du XVII[e] siècle, l'hôtel Pisani continue et régularise en France l'influence du génie italien, déjà soumis, par un enchaînement de circonstances bizarres que nous avons indiquées, à l'usurpation plus énergique du génie espagnol.

Les premiers membres de la coterie italienne des précieuses ne méritent pas un mépris absolu. Une nation vive, sociable, facile, imitatrice, mais exclusivement guerrière jusqu'alors, n'avait encore ni points de réunion ni habitudes de conversation élégante. Les *Pisani* et leurs amis, tout Italiens, comparaient avec dédain notre demi-civilisation un peu grossière à cette autre civilisation fleurie et énervée, pleine de recherches somptueuses et de graces en décadence,

qui comptait par-delà les Alpes trois siècles et demi de luxe et d'éclat. On faisait donc mille efforts pour se distinguer du vulgaire parisien, pour effacer la rouille gauloise, pour s'élever à une sphère de civilisation plus ornée et plus délicate. Depuis cent années, le rayonnement de l'Italie lettrée avait ébloui la France, comme ce bon Henri Estienne s'en plaignait amèrement (1); mais l'inoculation des vices et des débauches, s'opérant d'abord avec une violence effrénée, avait arrêté l'assimilation des études et des esprits chez les deux peuples. Vers la fin du XVI[e] siècle seulement, Desportes et Bertaut essayèrent de transplanter dans la littérature française quelques-unes des graces italiennes. M[me] de Rambouillet s'empara de ce dernier mouvement, elle en fut le véritable chef, et le perpétua dans le siècle même de Louis XIV.

Elle parvint donc à fonder, au sein de l'hôtel Pisani, une véritable cour de petit prince d'Italie, une académie dorée, dansante, pimpante et versifiante, qui se pressait en babillant autour de la reine Arténice. On y inventait mille gentillesses, on y faisait mille jolis tours; on rivalisait de fadaises agréables. C'étaient des portraits et des épigraphes, des apparitions et des mascarades, des espiégleries et des surprises, le tout assaisonné de belle littérature et de souvenirs mythologiques, pour ne pas se confondre avec les bourgeois. On ouvrait tout à coup une porte à deux battans, et la belle Arténice apparaissait en costume de Diane ou d'amazone, à la lueur de mille bougies. Un jour que l'on recevait un évêque, on disposait autour d'un rocher, orné d'une cascade, vingt nymphes vivantes et belles, assez légèrement vêtues, groupées comme dans un tableau de Guide, armées de leurs lyres et de leurs guirlandes, et qui produisaient sur « l'ame du vénérable druide une sensation extraordinaire. » Ces heureux enfans trouvaient une joie infinie dans la mise en scène italienne de ces gentilles inventions. Le génie qui planait sur les jardins enchantés et l'agréable palais de la rue Saint-Thomas-du-Louvre, n'avait assurément ni sévérité ni grandeur; mais il se distinguait par la grace et l'élégance, qualités dont on avait besoin alors : il adoucissait, par une certaine galanterie délicate, la sensualité vive et tant soit peu cavalière que notre race gauloise a toujours laissé paraître en affaires d'amour. Tout le mouvement intérieur de cet hôtel de Rambouillet, plaisanteries, surprises, ballets épigrammatiques, représentations mythologiques, enfantillages charmans, conduisait dou-

(1) Du Langage français italianisé.

cement la société française à son beau développement du siècle de Louis XIV. Anne d'Autriche et le cardinal de Richelieu firent dominer l'influence espagnole; Mazarin et les Pisani continuèrent à soutenir un débris de l'influence italienne déjà modifiée. Une certaine liberté d'opinions politiques donnait plus de vivacité aux plaisirs puérils de la coterie des précieuses. Richelieu n'aimait guère l'hôtel de Rambouillet; Mazarin comptait ses plus vifs ennemis parmi les habitués de ce palais. L'esprit français y conservait sa vivacité frondeuse, qui se raffinait et se subtilisait chaque jour. La manière de tapisser les appartemens, de tenir une grande maison, était enseignée aux gentilshommes de France par l'exemple de Julie d'Angennes; et quand Marie de Médicis voulut construire son palais du Luxembourg, elle exigea que les fenêtres en fussent dessinées sur le modèle des fenêtres italiennes de l'hôtel Pisani.

Ce fut donc une grande joie parmi les premiers adeptes de ce cercle italien qui venait d'éclore en 1606, quand on apprit que le plus grand poète de l'Italie, le Marino, invité par le maréchal d'Ancre à visiter la France, allait se rendre à Paris. Il n'y apporta point ce que l'on espérait. On attendait de lui les fruits de la civilisation italienne pure, la poésie du Tasse et de l'Arioste, le génie d'un siècle écoulé. Mais lui, représentant d'une société nouvelle, dénuée de toute énergie, sans ame politique, sans nationalité et sans courage; lui, mélange hétérodoxe des languissantes voluptés de l'Italie et des inventions arabes de l'Espagne, joignant le cliquetis des mots à la sonorité des phrases, et l'exagération des images à la subtilité des *concetti;* rachetant tous ces vices par une limpidité de diction (1) extraordinaire et une fécondité d'imagination étrange, il communiqua aux esprits français un double ébranlement. Les uns, comme Cyrano, Balzac, Scarron et Rotrou, inclinaient vers l'imitation espagnole; les autres, comme Saint-Amant, Voiture, Durfé, préféraient les modèles italiens; mais tous acceptèrent l'autorité d'un poète à la fois italien et espagnol.

Dieu sait quelle fête lui fut faite. Il avait, je l'ai dit, l'expérience de la vie et la connaissance des hommes. Il se montra peu, afin de ne pas user l'idole. Il amassa beaucoup d'argent, se doutant apparemment que c'était là le plus clair résultat de sa gloire. Il ne se communiqua guère que par ses œuvres, que l'on admira sur parole. Plus intéressé que vaniteux, plus habile que facile à séduire, il se moqua

(1) *Lævis præter fidem sermo.* Pallavicini.

de tout le monde, et commença par jouer le maréchal d'Ancre. Concini, après la première audience accordée à Marino, lui dit en français qu'il pouvait se faire remettre cinq cents écus d'or au soleil par son trésorier. C'était déjà une somme assez ronde; mais notre Napolitain, qui, disait-il, ne comprenait pas bien le français, en demanda *mille*, qu'il toucha (1). « — Diable! (s'écria en italien le maréchal, la première fois qu'il rencontra Marino) vous êtes bien Napolitain, mon cher cavalier! On vous donne cinq cents écus, et vous vous en faites payer mille! — Excellence, répliqua-t-il, votre altesse est heureuse que je n'aie pas entendu *trois mille*. Je ne comprends rien à votre français. » — Enfermé dans une mauvaise auberge de la rue de la Huchette, n'affichant aucun luxe, se refusant aux avances et aux politesses des beaux esprits, envoyant à Naples, pour la construction de son palais et le paiement de ses tableaux, l'argent qui lui venait de toutes parts, il se parait d'une hypocrisie de distraction poétique et d'abstraction savante qui le faisait passer pour un génie. On racontait avec admiration à l'hôtel Pisani que le cavalier, assis devant le foyer de son auberge, absorbé par la méditation et la composition d'une stance, avait laissé brûler sa jambe, sur laquelle un tison embrasé avait roulé sans qu'il s'en aperçût. D'ailleurs, il avait fort à faire. Jour et nuit il travaillait ses dithyrambes en l'honneur du pouvoir; c'était assez pour lui de couvrir de stances hyperboliques la nation, le roi défunt, la reine régente, le maréchal d'Ancre et le petit Louis XIII. Marie de Médicis, dont il a loué la bouche, les mains, le pied, les cheveux et la taille en plus de six cents vers, les premiers qu'il ait faits à Paris, trouvait à juste titre que c'était le plus grand des poètes du monde, et lui assurait une pension de deux mille écus d'or. Toutes les fois que *la grande carosse dorée* de Marie de Médicis rencontrait près du Louvre le cavalier Marin sur sa petite mule, la femme de Henri IV faisait arrêter sa voiture et causait long-temps avec ce merveilleux poète, qui devait transmettre à une postérité reculée les beautés corporelles de la reine : *le bellezze corporali de la reina*. Le boudoir d'Arténice était en extase devant le maigre cavalier; on attendait avec impatience la publication, l'apparition complète de l'*Adonis*, ce grand poème dont il avait déjà publié quelques parties, et qui devait plonger l'Iliade et l'Odyssée dans le néant. Dès que les vingt chants de ce poème furent enfin imprimés, Chapelain, l'oracle du goût, prouva savamment, dans une lettre à M. Fauveau,

(1) Ferrari.

laquelle sert de préface au chef-d'œuvre, que l'*Adonis* ne pouvait être autrement conçu, autrement écrit, selon les règles d'Aristote. Il fallut que le marquis de Manso, qui se trouvait alors à Paris, arrachât le Marino à son auberge de la rue de la Huchette, et le logeât chez lui (*splendidamente l'allogiò, regiamente l'accompagnò, e magnificamente cavalli e altri nobili arredi donar li volle*). Le Marino riait dans sa barbe de cet enthousiasme, et ne ménageait guère la nation qui faisait sa fortune. Il avait raison. Non-seulement cet engouement prêtait à la raillerie, mais les mœurs et les costumes de cette confuse époque, dont Callot est l'interprète le plus lumineux, étaient pour lui un sujet d'ironie continuelle. Il écrivait à son ami, don Lorenzo Scoto, Espagnol, une lettre digne de Quevedo (1), imprimée à la fin de cette détestable édition de l'*Adone*, publiée à Paris, 1680, sous le nom d'Amsterdam, et qui, sauf quelques obscénités impossibles à reproduire, mérite d'être lue. La bouffone médiocrité de cet esprit, qui ne voyait en France, sous Henri IV ou Louis XIII, autre chose que des fraises empesées et des bottines enrubannées, la vivacité frivole du Napolitain, la spirituelle pantalonnade de ce roi littéraire qui trôna pendant vingt ans, y apparaissent d'une manière fort piquante, et, disons-le, fort instructive.

« Apprenez que je suis à Paris (écrit le Marino), m'adonnant sans réserve à la langue française, dont je ne sais encore que deux mots : *oui* et *non*. C'est un assez beau progrès : tout ce que l'on peut exprimer au monde se résout en négation et en affirmation. Que vous dirai-je du pays? C'est un monde pour la grandeur, la variété, la population; un monde aussi d'extravagances. Notre globe n'est beau que par l'extravagance; il ne vit que de contrastes, dont l'union se soutient. La France est le lieu du monde où il y a le plus de contrastes et de ces choses disproportionnées dont l'harmonie discordante soutient un pays. Costumes bizarres, folies terribles, mutations continuelles, guerres civiles perpétuelles, désordres sans règle, excès démesurés, combats, querelles, violences, embrouillaminis, ce qui devrait la détruire la fait subsister. Je vous dis que c'est un monde, un *mondasse* plus extravagant que le monde même. Tout y va sens dessus dessous. Les femmes y sont hommes, les hommes femmes. Les femmes sont reines à la maison et gouvernent tout. Les hommes usurpent la coquetterie, la pompe et l'élégance des femmes. Celles-ci s'étudient à sembler pâles, et vous diriez qu'elles ont toutes la fièvre quarte.

(1) Auteur espagnol célèbre par l'originalité souvent bouffonne de ses conceptions.

Pour paraître plus belles, elles se mettent des mouches et des emplâtres sur la figure. Elles sèment leur chevelure d'une certaine farine qui blanchit leur tête, si bien qu'au premier aspect je les crus toutes vieilles. Quant aux costumes, elles s'environnent de certains cercles de tonneaux, qui s'appellent vertugadins, et qui leur donnent l'air solennel; elles occupent plus d'espace. Voilà pour les femmes. Les hommes, dans les grands froids, se promènent en chemise. Il est vrai que la plupart ont soin de placer un habit sous la chemise. Ils ont la poitrine ouverte, de manière à ce que cette chemise flotte au vent. Les manchettes sont plus longues que les manches, on les renverse sur le poignet, de manière à ce que de tous côtés la chemise empiète par dessus l'habit. Les hommes sont toujours bottés et éperonnés; et c'est une de leurs plus notables extravagances. J'en ai vu qui n'avaient pas un seul cheval dans leur écurie, qui peut-être n'avaient pas monté à cheval de leur vie, et qui ne se montraient jamais sans être bottés et éperonnés à la cavalière. Ils ont vraiment raison de prendre pour symbole le coq gaulois, qui a toujours ses éperons aux pattes. Coqs par les éperons, ils sont cardinaux par le reste de leur costume, la plupart du temps rouge, quant à la cape et au pourpoint. Le reste de leurs habits est mêlé de tant de couleurs, qu'on dirait une palette de peintre. Ils portent des panaches plus longs que des queues de renard, et sur la tête une seconde tête postiche qu'on appelle une perruque.

« Voilà les habits qu'il faut que je porte pour être à la mode ici. O mon Dieu, si vous me voyiez engoncé dans ce vêtement de mameluck, vous ririez de toute votre ame! Mes braguettes, laissant passer la chemise, sont à peine retenues sur mes hanches. Quant à leur profondeur, je doute que le grand Euclide pût la déterminer.... Tout cela est fortifié d'aiguillettes d'argent qui rendent ma situation fort difficile en certaines circonstances. Il a fallu deux aunes entières de dentelles pour me couvrir les jambes jusqu'à la moitié du mollet; elles me battent perpétuellement la jambe. L'architecture de ce bel ornement, dont l'inventeur était certes un homme très ingénieux, est dorique; il a son contre-fort et son ravelin, bien justes, bien plissés, bien arrondis, bien exacts. N'oublions pas qu'il faut placer sa tête au milieu d'un bassin de mousseline empesée dans lequel elle reste roide, comme si elle était de stuc. Quant à la chaussure, elle tient lieu à la fois de bottes, d'escarpins et de bas, et ne ressemble pas mal aux bottines de certaines vieilles gravures représentant le seigneur Eneas. Pour les faire entrer, il ne faut pas se fatiguer beau-

coup ni battre du pied la terre; l'ouverture en est si large, que l'on marche presque toujours à demi déchaussé. Sur le cou-de-pied s'étalent de belles rosettes, ou plutôt des têtes de choux formées de rubans qui me donnent beaucoup d'analogie avec les pigeons pattus. Le talon est soutenu par un supplément de deux ou trois pouces qui vous procure des airs d'altesse. Mon grand chapeau de Lyon, en feutre brun, porterait ombrage au roi de Maroc; il est plus aigu qu'un clocher de village. Ici, d'ailleurs, tout est pointu, chapeau, pourpoint, bottes, coiffures, cerveaux, et jusqu'au toit des maisons. Les gentilshommes passent la nuit et le jour à se promener, et, pour une mouche qui vole, ils se défient au combat. Duels de voler; épée au vent. Ce qu'il y a de pire, c'est qu'un cavalier qui a cette fantaisie en tête choisit ordinairement pour second le premier venu, même quand il ne le connaît pas, et, si ce dernier refuse, il est déshonoré; en voilà une d'extravagance! Quelqu'un de ces jours, vous apprendrez que j'ai paré la tierce et la quarte en l'honneur d'un inconnu, et que je me suis laissé tuer par politesse. Entre amis on se fait tant de cérémonies et de complimens, que, pour arriver à une bonne révérence, il faut aller à l'école chez un maître à danser, une conversation entre deux personnes commençant toujours par un ballet.

« Les dames ne font pas scrupule de recevoir des baisers en public, et on les traite avec tant de liberté, que le berger peut dire son fait à sa nymphe tout haut et très commodément. Au reste, on ne voit que jeux, ballets, festins, conversations, bals, mascarades et bonne chère. On tue plus de bestiaux en un jour que la nature n'en produit en un an. Ce ne sont que chapons embrochés, gigots et côtelettes qui tournoient jour et nuit devant un feu d'enfer et qui prouvent ainsi le mouvement perpétuel. On vend l'eau ainsi que les capres, le fromage et les châtaignes. Quant à des fruits, il n'en est pas question. Il vous faudrait donner des sacs d'or pour un limon ou une orange. Le vin coule à torrens, et vous voyez perpétuellement la bouteille passer de main en main.... Tout cela n'est rien auprès de l'extravagance du climat qui, se conformant à l'humeur des habitans, n'a ni stabilité ni constance. Les quatre saisons ont coutume de se montrer quatre fois par jour. Aussi faut-il se munir de quatre manteaux au moins, pour en changer à toute heure : le premier, pour la pluie; le second, pour la grêle; le troisième, pour le vent, et le quatrième pour le soleil. Au surplus, le soleil fait ici comme les femmes, ne se montrant jamais qu'en masque. La pluie est très favorable à la bonne ville de Paris; elle lave les rues qui, autrement, sont couvertes d'une diable de boue

plus tenace que la poix. Ils ont sur leur Pont-Neuf, au-dessous de l'horloge qui sonne les heures, une statue de la Samaritaine, apparemment pour que les femmes de ce pays suivent son exemple et se pourvoient chacune de cinq maris. Leur langage est rempli d'extravagances; ce que nous appelons *or*, ils l'appellent *argent;* la *collation* est un *déjeuner;* une *cité*, une *ville*. Ils ont emprunté à Godefroy de Bouillon une partie de son nom pour nommer ainsi le jus de la viande. Porter une botte ne veut pas dire donner un coup d'épée, mais être chaussé. Quand je reviendrai à Turin, préparez-moi un beau balcon où je me mettrai, avec mes habits français, comme un perroquet magnifique pour servir d'amusement aux petits enfans le jour du mardi gras. »

Je n'aurais point cité cette bouffonnerie, si elle ne résumait en quelques pages toute la valeur intellectuelle de ce Marino, qui fut dictateur littéraire et usurpa en Europe la noble place que Goethe et Voltaire devaient occuper plus tard. Corneille vivait, et son talent allait être fort discuté. Montaigne venait de mourir; la seule Mlle de Gournay protégeait sa mémoire. Cervantes languissait dans la dernière indigence; Shakspeare oublié plantait ses choux à Stratford-sur-Avon. Marino les éclipsait tous. C'était le grand homme! Voyez un peu ce que c'est qu'un grand homme!

Il avait sa pension de 2,000 écus; l'*Adone* était imprimé. Sa gloire était affermie, sa galerie de marbre était construite; l'hôtel Pisani et la cour se prosternaient devant lui. Rome l'attendait, Naples l'appelait. Il n'était pas de trempe à exposer sa vie et sa renommée pour son protecteur Concini. A peine le maréchal d'Ancre et sa femme eurent-ils été sacrifiés à la fureur du peuple et à la froide colère du jeune Louis XIII, notre cavalier eut peur et s'en retourna à Rome, puis à Naples, où nous l'avons vu faire son entrée triomphale.

C'est ici le lieu d'examiner en détail les œuvres qu'il a laissées et auxquelles les peuples civilisés décernaient des récompenses si magnifiques. Leur caractère et leur stigmate, c'est la frivolité; c'est un babil poétique, sans trêve et sans borne, sans passion et sans élan, sans sérieux et sans grandeur. Quand les empires meurent, les avocats dominent; quand les littératures tombent, les parleurs triomphent. Les avocats conduisent la pompe funèbre des civilisations, les rhéteurs se chargent d'ensevelir les littératures. Si l'on veut consulter l'histoire, on verra l'art prétendu oratoire, c'est-à-dire le verbiage usurpateur, envelopper de sa prose l'empire romain mourant. Si l'on jette les yeux sur les annales littéraires, on verra la littérature grecque et

italienne expirer sous le même linceul du verbiage poétique, sous ces draperies brodées d'une parole qui ne couvre plus d'idées. Marino, l'éternel bavard poétique de cette époque, le véritable promoteur de la décadence italienne, débuta par une chanson *des Baisers* (*I Baci*), qui courut toute l'Italie. Elle réunissait les deux principaux mérites de tous ses ouvrages, le sentiment de la volupté et celui de l'harmonie.

Il avait à peine vingt ans quand il l'écrivit, et tous ses défauts s'y trouvent déjà. Mais ce n'étaient pas des défauts faibles, communs, vulgaires; c'était le charlatanisme de l'expression, le contraste, l'effet, la violence, la singularité, l'imprévu, poussés au dernier terme. Ces pauvres *Baisers* devenaient tour à tour une *médecine* (1), une *trompette* (2), un *combat* (3), une *offense* (4). La bouche était une *douce guerrière* (5), une *prison agréable* (6), un *corail mordant* (7), une *mort vivante;* toutes ces inventions inouies, qui devaient étinceler dans les milliers de vers que la plume de Marino allait donner au monde, se jouaient au milieu d'une description presque pathologique dans la curieuse recherche de ses détails, et dont tous les boudoirs italiens furent amoureux. L'éclatant succès des *Baisers* avertit le Marino de la gloire particulière qui lui était réservée. On vit couler de sa plume, comme un flot qui ne tarit plus qu'à sa mort, *les Rimes* « bocagères, champêtres, lugubres, amoureuses, capricieuses, héroïques, maritimes; » *le Chalumeau*, recueil d'idylles; *le Massacre des Innocens, le Temple, les Panégyriques*, et enfin l'*Adonis*, que Marino termina en France. Tragique ou comique, descriptif ou passionné, le Marino ne sortit jamais du sillon tracé par son premier ouvrage. Il trouvait à ce genre de triomphe une facilité qui le charmait : il ne s'agissait plus ni de penser, ni de rêver, ni de combiner un plan, ni de chercher la pureté exquise de la forme. A quoi bon se diriger vers l'idéal de Virgile et du Tasse? N'est-ce pas assez d'étonner l'esprit et de réveiller les imaginations libertines? Les *étoiles*, chez le Marino, deviennent les *torches du convoi du jour:*

Tremoli fiamme belle,
Dell' esequie del di chiare facelle;

(1) Baci aventurosi, Ristoro de' miei mali, etc...
(2) Baci le trombe son.
(3) ..... Baci l'offese.
(4) Baci son le contese.
(5) Bocca, dolce guerriera...
(6) L'esser prigion s'appressa...
(7) Quel corallo mordace.

elles se transforment ensuite en *danseuses perlées*, puis en *fleurs vivantes*, et ainsi de suite, pendant vingt strophes. Ce brodeur de poésie avait des ressources éternelles et toutes prêtes. La fécondité des images ingénieuses et colorées le sauvait. Ne parlant jamais à l'ame, jamais à la rêverie, il faisait de chacun de ses vers un sujet d'étonnement nouveau pour le lecteur. C'était là ce qu'il appelait ne pas imiter les anciens, et rejeter les vieilles modes : « Au diable, s'écrie-t-il quelque part, les toques à la Pétrarque et les pourpoints tailladés comme en portaient nos pères ! » Cette originalité prétendue, devenue calcul, réduisait la poésie à un mécanisme méprisable. La poésie, qui naît de l'émotion et qui tend à la beauté suprême, perdait ainsi sa chaleur intime et sa grace extérieure. Elle se détachait de tous les sentimens honnêtes et sérieux de l'homme; elle flattait tous les vains caprices de l'esprit et toutes les sensations vulgaires du corps. Prodiguant les madrigaux et les stances, elle courait, comme une flamme inféconde et sans ardeur, sur la gaze des boudoirs et sur les stériles fleurs dont une beauté vénale est parée. Elle était immorale parce qu'elle était frivole, et vicieuse parce qu'elle était sans amour.

Nous ne parlerions point de cette poésie avec détail, nous ne lui consacrerions pas une attentive analyse, si elle n'avait trouvé en France un accueil trop tendre et trop hospitalier. Elle laissa dans notre littérature une trace qui, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, ne s'est point effacée. Secondant de son exemple et appuyant de l'autorité de son nom les efforts de l'hôtel de Rambouillet; véritable père des *galanteries sur une comète* par l'abbé Cotin, sur un petit chien, sur un baiser, sur un bouquet, sur un ruban, Marino a donné naissance à la poésie enrubannée de Voiture et au style pompadour de M. de Bernis. Vous n'avez qu'à lire un volume de ses vers pour y retrouver toute la menue poésie de notre XVIIIe siècle, et les petites graces qui parsemaient le boudoir d'Arténice. Le hasard de sa naissance et de sa position rendit son influence double. Italien, il servit, mais uniquement sous le rapport du mauvais goût et de l'emphase arabe, l'invasion espagnole. Son arrivée en France, en 1615, coïncide avec la publication des mémoires espagnols d'Antonio Perez, dont il parle dans ses lettres (1); de ce Perez aujourd'hui fort oublié, important alors, ami d'Essex et favori de Henri IV. Il faut voir comment Walter Raleigh et le philosophe Campanella (2) s'expriment sur le compte de

(1) *Lettere del Caval. Marino*. Venezia. Sarsina, 1628, p. 200, l. 21.

(2) Campanella cite à plusieurs reprises Antonio Perez comme l'un des hommes

ce même Perez, secrétaire de Philippe II, premier introducteur de l'imitation espagnole en France. Marino fut le second.

Ce n'était plus un Italien véritable, un peintre exquis de la beauté, un adorateur de la forme pure et de la grace extérieure; il cherchait un coloris plus chaud que celui du Tasse et de l'Arioste; il essayait des alliances d'idées nouvelles, il voulait étonner avant tout, et regardait la surprise comme le grand but de la poésie.

E del poeta il fin la maraviglia;
Parlo dell' eccellente e non del goffo.
Chi non fa stupir vada à la striglia.

Il renvoie à *l'étrille* quiconque ne cause pas la stupeur. Il a son système, qu'il développe fort longuement dans ses lettres et dédicaces, et spécialement dans celles qu'il adresse au poète Achillini, son élève, pire que le maître, comme cela arrive toujours. On remarque surtout en lui un mépris hautain de la critique et des critiques, mépris qu'il accommode de toutes façons et qu'il assaisonne de métaphores et d'épigrammes. « A quoi bon ces juges ridicules, ces arbitres prétendus, ces eunuques littéraires? Que viennent faire parmi nous ces gardiens impuissans du sérail? Quelle autorité peuvent prétendre ces misérables douaniers de la pensée, ces argouzins de l'art, ces commis de l'octroi poétique, lesquels s'en vont fouillant notre bagage, au risque de le flétrir et de la gâter? Mais leur pouvoir est peu de chose. Ils croassent comme les grenouilles, ne pouvant ni chanter ni mordre. Dieu bienfaisant n'a donné ni dents aux habitans des marais, ni génie aux critiques, et c'est une véritable bénédiction. Si les uns avaient des dents et les autres du génie, tout voyageur serait forcé de marcher avec une cuirasse et des cuissards, et aucun poète ne pourrait faire de chefs-d'œuvre. »

C'est ainsi que notre homme d'esprit défendait son mauvais goût et sa révolution. Les contemporains adoptaient comme excellentes et ses raisons et ses poésies. Prédisposés à l'admiration du goût mixte qu'il introduisait, à moitié vaincus par la contagion universelle de l'influence espagnole, séduits par ce nouveau coloris comme par un enchantement, ils proclamèrent roi des poètes le versificateur hybride,

de l'époque qui émurent le plus vivement l'attention publique. « An hodierno regi non plurimum obfuit Antonius Perezius? » (*De Monarchiâ hispanicâ*, pag. 77.) — « Perfidus ille Antonius Perez... » (*Ibid.*, p. 363.) — « Rex noster Aragonenses insimulavit conspirationis cum Antonio Perez initæ, etc. » (*Ibid.*, p. 202). — Voir Walter Raleigh, *passim*.

qui, de deux génies admirables dans leur sève distincte et leur développement naturel, composait un mélange faux et menteur. La France, qui se débattait aveuglément dans sa recherche d'une élégance idéale, calqua les défauts de Marino, qui n'était plus, à vrai dire, ni Espagnol ni Italien, et crut imiter l'Italie; il fallut trente années de lutte et d'efforts pour que le bon sens et la sagacité de la nation se dépouillassent de cet encombrement ridicule. La langue française s'était cependant enrichie, et parmi beaucoup de folies et de vaines affectations, on avait réalisé des conquêtes ou du moins des acquisitions précieuses.

Alors Boileau, entouré des génies plus féconds et non moins sages de Molière, Racine et Pascal, vint, massue en main, détruire les admirations dangereuses du demi-siècle qui le précédait. Marino fut traîné aux gémonies avec Théophile et Saint-Amant, ses fils naturels.

Quiconque révoquerait en doute l'influence exercée par ce versificateur fécond, nierait l'autorité de tous les mémoires contemporains, Conrart, Pelisson, Chapelain, Tallemant des Réaux. Il récuserait Marino lui-même, qui, dans sa préface adressée à l'Achillini, cite comme ses imitateurs Desportes, Vaugelas, Durfé et plusieurs autres. Faute d'étudier d'assez près le cours parallèle des littératures étrangères, on n'a pas dit de quelle puissance s'est long-temps armée cette école italo-hispanique, dont Marino, admiré au commencement du dix-huitième siècle, s'est fait le représentant et le dieu. Les défauts de Voiture, de Cotin, de Viaud, de Saint-Amant, n'ont pas d'autre source que cette imitation d'un mauvais modèle. La célèbre apostrophe de Théophile Viaud, s'adressant au poignard de Pyrame :

Il en rougit, le traître!

est du Marino tout pur.

O bella *incantatrice!*
Quel tuo si dolce *canto*
Dolce *canto* non è, ma dolce *incanto!*

reproduit absolument, sous une forme variée, le fameux distique ridiculisé par Molière :

Ne dis pas qu'il est *amarante*,
Mais dis-nous qu'il est de *ma rente?*

Lorsque Saint-Amand se livre à son minutieux amour des détails infinis,

Mettant les poissons aux fenêtres

et montrant

Le petit enfant, qui va, saute, revient,
Et joyeux, à sa mère, offre un caillou qu'il tient;

il copie littéralement l'*Adone*. Le *Moïse sauvé*, qui développe en arabesques souvent légers, toujours frivoles, une histoire héroïque, est composé sur le modèle de ce vaste poème, et vous croyez lire le cavalier Marin, quand vous trouvez chez Saint-Amant

Ces nageurs écaillés, ces sagettes vivantes
Que nature empenna d'ailes sous l'eau mouvantes,
Montrant avec plaisir en ce clair appareil
L'*argent* de leur échine à l'*or* du beau soleil.

M. de Sismondi, dans son *Histoire des Littératures du Midi*, avoue qu'il n'a pas lu l'*Adone*, et il en parle avec un dédain rapide. Mais ce poème en dix mille vers a régi pendant vingt années le monde poétique; le Guide s'est inspiré de ses inventions. Toutes les épîtres à Chloris, dont la monarchie française s'est vue inondée, n'ont pas d'autre source. Pour imitateurs, Marino a trouvé d'abord Saint-Amant, Chapelain, Voiture, Viaud, Cotin, Ménage, toutes les victimes de Boileau, et pour imitateurs involontaires, Dorat, Bernis, le marquis de Pezay et leur suite. En vain le sage et sévère législateur lança la foudre contre l'idole italienne, l'autel tomba, les adorateurs survécurent; depuis Fontenelle jusqu'à Dorat, les *madrigaux sur une jouissance* et les *stances* « sur un petit chien que la marquise tenait dans ses bras » composent l'héritage direct légué par le cavalier Marino à la France. Beaucoup plus puissant sur l'avenir que le Tasse, qui résumait le platonisme et le christianisme, c'est-à-dire le passé, Marino, chantre des voluptés galantes, a précédé Boufflers, Parny, Dorat, Bertin, tous moins richement doués que lui par la nature, mais quelques-uns plus purs et plus sévères dans l'emploi des mêmes artifices poétiques.

On n'a pas plus de facilité, de variété, de flexibilité, d'esprit, enfin de *talent* que ce poète. Chez lui, comme à la surface d'un lac sans profondeur, se reflète une civilisation que la volupté affaisse. Comme elle, il s'amuse; il ne tend à rien de grand, n'imagine rien d'utile, n'invente rien de fort. Dans le chant quinzième de son poème, il consacre cent dix strophes à une partie d'échecs jouée par Vénus et

Mercure. Il est impossible de déployer une versification plus souple, une plus étonnante dextérité d'artiste, une plus grande fécondité de ressources. Les règles du jeu sont exposées nettement. Vous suivez la partie entière; vous la jouerez au club quand vous voudrez. Mercure triche; Vénus s'en aperçoit; une suivante a secondé Mercure dans sa ruse, Vénus lui jette le damier à la tête, elle meurt sur le coup, et reste métamorphosée en tortue; tout cela remplit cinq cents vers merveilleusement tournés. Le poète, adoptant le premier sujet venu, attendait du hasard son inspiration passagère. La source poétique ne jaillissait, chez lui, ni des profondeurs de l'émotion, comme chez le Tasse, ni de la vive perception des féeries de la nature, comme chez l'Arioste. Marino eût rimé une séance de notre chambre des députés. Ainsi le néant de l'ame se reproduit dans le néant des œuvres. Quoi que l'on dise, le talent ne suffit pas. Il est dominé par une inspiration plus élevée, et c'est une étude d'un profond intérêt, d'une sérieuse grandeur, que celle des littératures qui avortent, et que le talent même ne peut plus féconder, quand l'énergie morale a péri.

Voyez un peu à quels dangers la France eût été exposée, si le génie de son peuple n'eût porté en lui-même le contre-poison d'un bon sens ironique et d'un jugement exquis. Sa souplesse naturelle et sa mobilité invincible l'entraînaient vers l'imitation. Son éducation première, il l'avait reçue de Rome dégénérée; ses bégaiemens s'étaient modelés sur les accens mesquins ou prétentieux d'Ausone et de Sidoine Apollinaire. Il avait ensuite traversé les détestables écoles du pédantisme scolastique pendant le moyen-âge et de l'allégorie froide au XVe siècle. Son idiome n'était après tout qu'un jargon romain, plus rauque vers le nord, plus suave vers le midi. Il n'apportait pas au monde cette énergie primitive, cette sève natale et intime, cette nouveauté féconde, ce caractère essentiellement propre et original que la nationalité teutonique devait à sa position, toujours isolée du monde romain. Il n'avait pas reçu non plus, comme le génie italien, la tradition directe et l'héritage immédiat de la langue et du génie antiques. Enfin, après avoir recueilli le misérable legs de la décrépitude romaine, il subissait l'influence de la moderne décadence italienne et de la littérature espagnole dégénérée. Cet amas de mauvaises leçons et de mauvais exemples tombait sur la nation la plus souple, la plus active, la plus apte à l'imitation, la plus amoureuse de changemens. Un facile et naïf attrait l'emportait tour à tour vers ces vices nouveaux, d'autant plus séduisans pour elle, qu'elle n'avait

dans sa nature rien de l'emphase ibérique ou de la langueur italienne. Mais si elle se laissa séduire, elle ne se laissa jamais absorber; la broderie de ces nuances étrangères vint colorer le ferme tissu de l'intelligence française, et le fond de la trame résista toujours; il se présenta chez nous, de siècle en siècle, des réparateurs actifs qui s'opposaient à l'excès funeste des envahissemens extérieurs et faisaient reparaître dans sa verte saveur la puissante sagacité de notre esprit national.

Tels furent Calvin, Montaigne, Pascal, Bossuet dans la prose, Marot, Malherbe, Corneille, Racine, Boileau, Lafontaine dans la poésie. Non qu'il faille regarder tous ces grands écrivains comme hostiles à l'influence étrangère. Ils l'adoptaient en la réglant. Ils opéraient une fusion habile, au sein de laquelle l'esprit français dominait toujours. Marot et Rabelais sont en grande partie Italiens; Corneille s'est assimilé tout ce que l'Espagne avait de plus grand; chez Racine lui-même, une douce lueur émanée de Guarini et de la *Diane* de Montemayor, se joue avec une grace et une réserve divines. Mais ceux que la faiblesse ou l'exagération de leur intelligence ne garantirent pas d'une imitation d'esclave, Balzac avec ses phrases espagnoles, Voiture avec ses concetti hispano-italiens, Cyrano, cousin-germain de Quevedo, Saint-Amant, héritier direct du Marino, n'ayant pas assez de bon sens pour avoir du génie, mais doués d'assez de talent et d'esprit pour aider le progrès général suivi par notre idiome, brillèrent un instant, puis disparurent, laissant des noms équivoques.

Il serait fort difficile d'associer ou d'intéresser le lecteur moderne à une analyse de l'*Adone*. C'est à la fois un compromis entre la mythologie grecque et la féerie chevaleresque, entre la tragédie et l'imbroglio, entre l'hymne érotique et la description épique, entre les couleurs chrétiennes et arabes de l'Espagne et les souvenirs païens de l'Italie voluptueuse. C'est quelque chose de faux et d'incomplet, comme si deux nuances ennemies, deux lumières inconciliables cherchaient à se pénétrer sans y parvenir; à peine osons-nous rejeter dans une note l'échantillon de ce style (1), que tous les beaux-esprits

(1) Come prodigiosa acuta stella,
Armata il volto di scintille e lampi,
Fende de l'aria, horribil si, ma bella,
Passeggierà lucente, i larghi campi;
Mira il nocchier, da questa riva e quella
Con qual purpureo piè la nebbia stampi,
E con qual penna d'or scriva e disegni

admirèrent; style facile et étourdissant, fluide et coloré, italien et espagnol : sans arrêt, sans goût, sans pureté, mais scintillant d'une lueur phosphorescente et d'une verve qui fatigue le lecteur.

Si le style et la composition trahissent une intelligence médiocre et incomplète, la voluptueuse recherche des détails témoigne des incurables misères dans lesquelles l'Italie sociale était tombée. Le Marino n'est point licencieux dans le sens vulgaire du mot. Ses expressions ne sont point grossières; *il cueille la fleur de l'ame sur des lèvres fraîches :*

Da le sue labra il fior de l'alma coglio.

Les plus voluptueux de ses tableaux, revêtus d'une certaine chasteté apprêtée, ne blessent d'abord ni l'oreille par des expressions déshonnêtes, ni l'imagination par des groupes lascifs; mais à peine la stance de Marino s'est-elle déployée, toute cette gaze déliée et vaporeuse vous laisse apercevoir un raffinement extraordinaire de voluptés étudiées et de recherches plus que savantes. Ses réticences naïves sont plus obscènes que la nudité; il use toujours d'une expression décente comme d'une amorce. *Les Baisers* de Jean Second sont des œuvres modestes, si vous les comparez aux rimes amoureuses de Marino. Parny

Le morti à i regi e le cadute à i regni.
. . . . :
Gran traccia di splendor dietro si lassa
D'un solco ardente, e d'auree fiamme acceso
Riga intorno le nubi, ovunque passa
E trahe per lunga linea in ogni loco
Striscia di luce, impression di foco.
Sul mar si cala, e si com' ira il punge,
Se stesso avampa impetuoso à piombo;
Circonda i lidi quasi mergo, e lunge
Fa de l'ali stridenti udire il rombo, etc.

« Il parcourt de ses ailes brûlantes, et plus léger que l'air, le chemin des vents. Telle l'étoile prodigieuse, éclatante passagère, effrayante et belle, fend les vastes espaces, le front armé d'éclairs; le nocher admire de l'une et l'autre rive de quel pied de pourpre elle frappe les nuages, de quelle plume d'or elle écrit et annonce la mort des rois, la chute des empires. Tel vole le dieu, laissant derrière lui une grande trace de splendeur; un sillon ardent, des flammes d'or inondent les nuages partout où il passe. Partout le suivent une longue traînée de lumière, une impression de feu.

« Il s'abaisse vers la mer, et ému d'une poignante colère, il se laisse tomber d'aplomb, rasant comme l'oiseau de mer les contours des rivages, et faisant entendre au loin le bruissement de ses stridentes ailes. »

et Bertin, assez érotiques, n'approchent point de ce chant de l'*Adone*, intitulé *I Trastulli*. Ce n'est pas qu'il se montre jamais violent ou emporté; mais il se complaît dans une certaine politesse de lasciveté élégante et pour ainsi dire systématique. Professeur de sensualité, maître ès-arts dans cette doctrine, il nous présente froidement, gravement, comme une sorte de philosophie mystique, avec une méthode honnête et complaisante, les derniers raffinemens d'un sybaritisme étudié. Il est plein de ménagemens pour notre modestie; mais le nuage sévère que Virgile et sa douce pudeur répandent sur la grotte des amans ne lui appartient pas. Semblable à ces danseuses irritantes auxquelles l'hypocrisie du voile sert d'excuse et de séduction, il s'adresse à des gens habiles aux voluptés, blasés sur leur emploi, désireux de raffinemens, et qui distillent lentement le plaisir. Dix strophes suffisent à peine à Marino pour un baiser donné dans les règles. Sa volupté n'a ni fureur ni pudeur. Ce n'est ni une bacchante ni une amante. C'est une courtisane jeune, belle, habile et énervée.

Nous avons vu le Marino transmettre à la France, et le premier, ce goût espagnol-italien qui modifia toute la littérature sous Louis XIII. Nous avons vu par quel concours de circonstances dues en grande partie à l'autorité politique de l'Espagne, ce poète, dénué de bon sens, devint le maître du champ-clos littéraire. Il faut avouer aussi, pour expliquer son action et ses triomphes, que c'était un homme plein d'habileté. Les dédicaces ne lui faisaient pas faute, et dès qu'il entrevoyait une cassette prête à s'ouvrir, sa veine jaillissait, débordait et inondait le papier. Il écrivait, par exemple, pour la maréchale d'Ancre, son *Tempio*, dédié *all' illustrissima et eccellentissima madama la maresciala d'Ancra*. Ce *Temple*, éloge de Henri IV, de Marie de Médicis, de la France, et de tout ce qui peut lui être utile, a cent quatre-vingt-dix-sept strophes de six vers chacune, strophes qui murmurent comme un ruisseau de parfums nauséabonds roulant avec une misérable et monotone fluidité. Il connaît les femmes; il sait que les reines sont femmes; aussi couronne-t-il ce temple par *cent soixante-deux vers*, qui contiennent tous les détails dont j'ai parlé sur les *bellezze corporali della reina*. L'introduction ou portique du même poème est une lettre à la maréchale d'Ancre, *soleil de vertu*, *pôle de sagesse*, et une multitude de choses semblables. Quant aux beautés de la reine, il n'en oublie pas une :

Della chiama sottil la massa bionda ;

Non plus que la *margelle divine* de son front, qui complète une strophe, ainsi que les *épicycles des yeux*, qui sont noirs et qui brillent en douze vers, et une multitude d'autres objets dont la description hardie trouva grace apparemment près de sa majesté; *sentiers de lait, vallées de lys, sillons de neige :*

Sentier di latte, onde van l'alme al cielo;
Valle di gigli, ove passeggia Aprile,
Canal d'argento, che distilla odori,
Solco di neve, che favilla ardori.

C'est surtout pour le *nez* de Marie de Médicis que le poète se trouve saisi d'un enthousiasme dithyrambique; ce nez est *un édifice blanc, qui élève son petit mur entre deux prairies de neige pourpre et de pourpre blanche :*

Sorga nel mezzo un edificio bianco
Eletto a terminar con muro breve
Posto colà fra'l destro prato e'l manco
Il candid' ostro e la purpurea neve.

J'aimerais bien à vous raconter toutes les merveilles de ce nez; je pourrais vous dire aussi combien la petite moustache de Marie de Médicis, *forêt très légère*, avait de charme pour le poète, et comment on lisait, *écrits en brun*, dans la pupille de ses yeux, ces mots : *Ici est le soleil!*

Voilà pour quelles raisons cet homme puisait à pleines mains la renommée dans le trésor de la sottise publique, et les écus d'or au soleil dans la cassette royale. Voilà pourquoi il causait avec la reine au milieu de la rue, commandait des tableaux au Guide, faisait bâtir dans son pays un palais de marbre, et recevait une statue de ses contemporains. Ils oubliaient cependant Bacon, le précurseur de trois siècles, Shakspeare, l'intelligence sans limite, et Montaigne, l'éloquence et la causerie françaises personnifiées. Gloire contemporaine! débiles mortels! sotte crédulité!

Ce n'est point un nom sans importance que celui de Marino. Dans la liste des novateurs littéraires, il occupe une place spéciale, et le rayon que projette son astre poétique s'étend fort loin, puisqu'il vient mourir et se briser en France, au pied du trône de Louis XIV.

Il est historique par la longue généalogie de vices brillans et frivoles qui se rapportent à lui comme à un ancêtre. Il l'est encore par sa situation unique de séducteur ingénieux, empruntant des vices à l'Espagne, pour les communiquer à la France; tour à tour corrupteur et corrompu. Parmi les personnages qui commencèrent le mouvement intellectuel de la France vers l'Espagne, il est le second en date, et succède immédiatement au secrétaire d'état Perez (1). Enfin, sa chute après tant de crédit, les ténèbres d'une tombe si obscure après une vie si radieuse, tant de mépris succédant à cette apothéose, méritent l'examen et offrent un intérêt plus que littéraire : c'est une sévère et utile leçon pour toutes les vanités et tous les orgueils. Ne plaçons pas nous-mêmes la couronne sur nos fronts, ne nous faisons point la part de notre gloire; cherchons la vérité plus que le succès, et laissons le reste à l'avenir.

PHILARÈTE CHASLES.

(1) Voyez, sur Antonio Perez, la *Revue des Deux Mondes* du 15 mai dernier.

LES CONFESSIONS

DE SAINT AUGUSTIN.

—

SANCTI AUGUSTINI OPERA OMNIA.[1]

Les livres qu'on lit le moins aujourd'hui sont ceux qu'on lisait le plus autrefois. Il y avait autrefois dans les familles des livres de lecture, livres de piété et de morale pour la plupart, qu'on lisait par devoir et par habitude, et qui devenaient, pour ainsi dire, le fonds commun des pensées et des réflexions de la famille. Parmi les protestans, c'était la Bible qui était le livre de lecture de la famille, et beaucoup de familles protestantes ont gardé cette salutaire habitude. Dans les familles catholiques, c'étaient les sermons de quelque prédicateur ou le Nouveau Testament, avec les réflexions du père Quesnel, ou les Traités de morale de Nicole, ou quelque traduction des ouvrages des saints pères. Parmi les ouvrages des pères, les Confessions de saint Augustin étaient peut-être l'ouvrage le plus lu et celui qu'on lisait avec le plus de plaisir. Dans les Confessions, en effet, saint Augustin s'accuse des erreurs de sa jeunesse; mais en s'accu-

(1) Onze vol. in-8°, nouvelle édition publiée à Paris, par les frères Gaume.

sant, il raconte, et ce qu'il y a encore de passion dans ses récits plaisait, à leur insu, aux ames même les plus pieuses (1).

Ces livres de lecture qui se transmettaient, pour ainsi dire, de générations en générations, formaient peu à peu, dans les familles et dans la société, cet esprit grave et réfléchi qui est le ton général de la société au XVIIe siècle. Ils faisaient le sens commun de l'époque, sens commun qui, grace à son origine, n'était ni vulgaire ni trivial, et qui se tenait à une juste hauteur. De nos jours, au lieu de ces livres sérieux et graves, nous lisons des romans ou des pamphlets; c'est là le fonds où nous puisons nos pensées, et de là la différence qu'il y a entre le sens commun du XVIIe siècle et le sens commun du XIXe.

En parlant aujourd'hui des Confessions de saint Augustin, je ne dois point oublier ces différences. Les Confessions qui, aux yeux du père de Latour, étaient presqu'une lecture profane, sont aujourd'hui une lecture trop ascétique, et c'est pour en corriger la gravité que je me permets d'y mêler quelques souvenirs des *Confessions* de J.-J. Rousseau; non que je me laisse aller à la ressemblance des titres. Il y a, entre le livre de saint Augustin et le livre de J.-J. Rousseau, quelle que soit la différence des temps, il y a une ressemblance plus intime, et c'est à celle-là que je m'attache.

Jean-Jacques, dans ses *Confessions*, n'a point craint de peindre le premier tumulte des sens, et je ne l'en blâme pas. Tout ce qui est de l'homme appartient à la littérature. Seulement Jean-Jacques, né dans un siècle de libertinage, Jean-Jacques destiné, il est vrai, à corriger son siècle, mais en l'imitant, prêche la réforme avec le style de son temps, c'est-à-dire avec un style qui manque souvent de chasteté et d'innocence. Au contraire, quand saint Augustin peint cette première insurrection des sens, j'admire la pudeur de sa parole; et ne croyez pas que cette réserve devienne de la froideur : comme son repentir lui exagère l'idée de ses fautes plutôt qu'il ne les lui diminue, il les décrit avec une force singulière, mais avec une force qui ne coûte rien à la décence. Il est vrai sans être effronté; il est

(1) J'ai vu quelque part que le père de Latour, dont Saint-Simon a dit qu'il excellait par l'esprit de gouvernement, et je me hâte de dire, pour qu'on ne soit pas tenté de le prendre pour un homme d'état, que cela signifie seulement que le père de Latour s'entendait admirablement à diriger les consciences; j'ai vu quelque part que le père de Latour disait qu'il ne fallait faire lire les Confessions qu'à ceux qui revenaient au bien, et non à ceux qui ne l'avaient jamais quitté. Le mot est juste et vrai.

hardi sans être cynique. Voyons un exemple; j'ai pris à dessein les phrases les plus scabreuses :

« Ce que je voulais, ce que je souhaitais, c'était d'aimer et d'être aimé. Je ne m'arrêtais pas aux bornes de l'amitié; mon cœur m'emportait plus loin. Il s'exhalait du fond de ma concupiscence je ne sais quels brouillards et quelles vapeurs de jeunesse qui troublaient toute mon ame, et me faisaient confondre l'aveuglement de la passion avec le pur bonheur de l'affection. C'est alors qu'il eût fallu donner le mariage pour digue au torrent de mon âge, mais mon père s'inquiétait bien plus de mon éloquence que de mes mœurs, et de mes succès de rhéteur que de ma conduite de jeune homme.

« C'est en vain que ma mère me détournait du péché, ses paroles me semblaient des paroles de femme, et je rougissais d'y obéir. Il y a plus, j'avais honte entre mes camarades d'être moins perdu qu'eux; et comme je les entendais vanter leurs désordres, et que je les voyais d'autant plus fiers et d'autant plus applaudis qu'ils étaient plus libertins, j'avais hâte aussi de pécher, moins par plaisir encore que par vanité. Ordinairement le blâme suit le vice; moi, pour éviter le blâme, je cherchais le vice; et comme je voulais à tout prix m'égaler à mes camarades, je feignais les péchés mêmes que je n'avais pas faits, afin de gagner un peu de leur pernicieuse estime...

« J'arrivai à Carthage avec ces sentimens; à peine entré dans cette ville, j'entendis partout retentir la joie des impures amours. Je n'aimais point encore, mais j'aimais à aimer. Je tombai enfin dans cet amour que je souhaitais si impatiemment. Dieu puissant! Dieu miséricordieux! de quel fiel ont été mêlées ces douceurs d'amour! J'ai aimé, j'ai été aimé, j'ai joui! Malheureux, quelles chaînes tissues de chagrins, et une fois garrotté, avec quelles verges de fer m'ont flagellé et les jalousies, et les soupçons, et les vanités, et les colères, et les ruptures! »

Voilà ce que j'appelle la décence du style chrétien, qui n'est ni froid, ni faux, qui dit tout, sans que pourtant aucun mot puisse faire rougir la plus craintive innocence.

Et ce qu'il faut remarquer, c'est que la pudeur du style de saint Augustin ne tient pas à l'emploi de la périphrase. La périphrase est souvent plus indécente que le mot. Comme elle arrête plus longtemps l'esprit autour de l'idée, comme elle présente une sorte d'énigme à deviner et qu'elle éveille l'attention, la périphrase, loin d'être une précaution, est souvent un danger. La décence du style de saint Augustin tient à une qualité plus intime; elle tient à la tem-

pérance même de sa pensée. Quoique dans ses récits la passion semble palpiter encore sous le joug du repentir, cependant son ame est maîtresse des émotions qu'elle raconte : il y a plus; elle ne les raconte que pour les condamner, et ce sentiment épure son style. C'est ici que se vérifie la vieille maxime qu'on écrit comme on pense. Voulez-vous écrire chastement? pensez chastement. Mais qui est maître, dit-on, de sa pensée? Ceux-là en sont maîtres qui se croient responsables de ce qu'ils pensent, non devant le public, juge qu'on craint seulement d'ennuyer, mais devant Dieu.

On sait comment Rousseau, dans ses *Confessions*, raconte ses premières amours; ce n'est certes point un pénitent qui s'accuse, c'est un romancier qui ne manque pas d'embellir beaucoup ses souvenirs. Le charme qui s'attache aux sentimens de la jeunesse se répand sur Mme de Warens elle-même et lui sert de voile; elle en a besoin. Mme de Warens est le vrai type de la sensibilité telle que l'entendait le XVIIIe siècle, c'est-à-dire d'une sensibilité qui tient plutôt à la tendresse des sens qu'à la tendresse de l'ame. Rousseau a beau faire effort pour épurer la nature de Mme de Warens, cette nature perce à travers les délicieux mensonges du récit. On sent que l'amour est embarrassé et confus dans cette maison des Charmettes dont Rousseau se fait une si douce image : le plaisir grossier y prend souvent la place de l'amour, et même, il faut le dire, Mme de Warens, cette première maîtresse du cœur de Rousseau, a influé sur les héroïnes de ses romans. Julie et Sophie savent aimer; mais il y a un genre de délicatesse qui manque à leur amour. Elles ont toute la tendresse que peut donner la nature; elles n'ont pas celle que donne l'éducation, plus exquise que celle de la nature, mais qui n'en est que le perfectionnement. Julie sait les plaisirs de l'amour; elle en parle, elle en raisonne. Sophie se refuse aux caresses de son époux; c'est pour ménager la santé d'Émile, et, ce qu'il y a de pis, elle le dit. Il y a beaucoup, il y a trop de Mme de Warens dans toutes les femmes de Jean-Jacques Rousseau. L'ame de Rousseau est grande et exaltée; mais son cœur, pour parler comme le XVIIIe siècle, son cœur est grossier. Il pense purement; il sent grossièrement. Il est spiritualiste sans doute, mais c'est le spiritualiste d'un siècle libertin. Dans ses *Confessions*, ses récits d'amour ont ce double caractère : ils sont à la fois exaltés et grossiers, et c'est peut-être même par là qu'ils plaisent tant à la jeunesse, car ils répondent du même coup aux premières ardeurs de ses sens et aux premiers enthousiasmes de son ame.

Saint Augustin, au contraire, parle de ses amours avec une réserve

mêlée de honte. Peu de récits, et dans ces récits rien qui soit mis pour donner de l'intérêt à l'aventure : l'intérêt serait un nouveau péché. Autant Rousseau met de grace et de charme dans ses descriptions, et cela à dessein, autant saint Augustin cache avec soin les tendresses de son ame. Rousseau cherche le roman, saint Augustin l'évite et le repousse; et cependant il semble, quand on lit les *Confessions*, il semble qu'à travers ces récits pleins de gravité et de repentir circule je ne sais quel roman touchant et gracieux qui se devine plus qu'il ne se voit, qui peut-être même, pour être aperçu, a besoin d'yeux profanes, pareil enfin, pour ainsi dire, à la beauté de ces femmes de l'antiquité, toujours cachées au fond du sanctuaire domestique, toujours voilées, paraissant à peine, et cependant laissant entrevoir tout ce qu'elles ont de grace et parfois même de passion.

« A cette époque, dit saint Augustin, j'avais une femme; nous n'étions pas liés par les saints nœuds du mariage. L'ardeur insensée du plaisir avait fait cette union; mais je lui étais fidèle, et elle me l'était; et cependant j'ai senti quelle différence il y avait entre cette union et celle du mariage, le mariage fait en vue d'une parenté et d'une famille, tandis que dans l'union illégitime l'homme ne souhaite pas d'enfans, et pourtant il est forcé de les aimer aussitôt qu'ils sont nés.»

Qu'il me soit permis d'interrompre un instant le récit pour faire remarquer la profonde vérité des paroles de saint Augustin, et comme il caractérise d'un mot les liaisons illégitimes, ces liaisons où l'homme craint d'avoir des enfans, tellement que ce qui dans le mariage est la plus douce bénédiction du ciel, devient dans ces unions un malheur et une punition. Mais ne craignez pas que le chrétien veuille faire porter aux créatures nées de son péché la peine de son crime. L'antiquité expose les enfans, la philosophie moderne les met à l'hôpital, le christianisme les nourrit et les élève, qu'ils soient légitimes ou non, peu importe. Le jour où saint Augustin reçoit lui-même le baptême, son fils marche à ses côtés et devient chrétien avec lui. Son repentir aime cet enfant comme un perpétuel avertissement de ses faiblesses, comme un devoir né de sa faute même; et ce devoir, qu'il lui a été doux de l'accomplir! Combien il a chéri ce fils qu'il ne pouvait pas regarder sans s'humilier à la fois et sans s'attendrir! Comme le père s'est retrouvé dans le chrétien! Aussi avec quelle ferveur il l'a offert à Dieu! Dieu a trop vite accepté l'offrande; car il l'a retiré de cette terre qu'il avait seize ans à peine, et maintenant il ne reste plus de lui au cœur de saint Augustin qu'un souvenir plein de

douces et tristes émotions que la piété contient, mais qu'elle n'étouffe pas.

« Adeodat, dit-il, l'enfant de mon péché, fut baptisé avec moi. Vous aviez béni cet enfant, ô mon Dieu! A peine âgé de quinze ans, son esprit l'emportait sur celui de beaucoup d'hommes graves et savans. Ce sont vos dons, Seigneur, que je glorifiais en lui. Il vous avait plu de changer en bien le fruit de ma faute : c'est vous qui lui aviez tout donné; car rien n'était de moi dans cet enfant, que sa naissance, qui était mon péché. C'est vous qui m'aviez inspiré de le nourrir dans l'amour de votre loi..... Vous l'avez ôté de la terre qu'il avait à peine seize ans, et maintenant je pense à lui sans inquiétude. Je ne crains plus ni pour son enfance, ni pour sa jeunesse, ni pour son âge mûr. Il est en paix dans votre sein. Qu'il me fut doux alors de le voir renaître avec moi dans les eaux de la grace! »

Il n'y a pas, dans les *Confessions*, de plus belle scène que ce baptême d'Adeodat; mais il y en a de plus passionnées. Non qu'il faille s'attendre ici à ces éclats et à ces emportemens de passion qui sont le fonds commun des romans modernes. Dans les *Confessions*, la passion tressaille encore parfois, mais elle n'éclate pas. Elle est calme et sévère, elle ressemble à la passion telle que l'exprimaient les sculpteurs de l'antiquité, à qui la loi du beau défendait l'emploi des grimaces et des contorsions. Sous la loi chrétienne, la passion s'interdit aussi les cris et les gémissemens, et elle trouve la beauté en se soumettant à la règle. Le bon la conduit au beau. Voyez la scène de séparation entre saint Augustin et la femme qu'il a long-temps aimée.

« Il me fallut écarter de moi la femme que j'avais habitude d'aimer : elle faisait obstacle à mes projets de mariage; je la renvoyai donc, mais mon cœur saigna de cette rupture et redemanda long-temps le cœur auquel il était attaché. Elle retourna en Afrique, attestant le ciel qu'elle ne suivrait plus aucun homme. »

Les scènes de rupture et de séparation sont, on le sait, des scènes de roman. Ici pourtant rien qui sente l'aventure romanesque : point de cris, point d'éclats. Saint Augustin quitte la femme qu'il aime; il la quitte malgré elle et malgré lui. Il la sacrifie à la loi du monde; mais déjà, quoique la loi qui exige le sacrifice soit moins pure et moins élevée que la loi chrétienne à laquelle plus tard il l'eût sans doute sacrifiée, déjà le dévouement s'accomplit avec une fermeté toute chrétienne. Les victimes valent mieux que l'autel sur lequel elles s'immolent : leur sacrifice mérite et présage un dieu plus digne d'eux. Et ne vous imaginez pas, cependant, que cette sépa-

ration ait peu coûté. Pendant long-temps encore, et tant qu'il n'a pas trouvé Dieu, le cœur de saint Augustin a saigné de la rupture. Celle surtout qui a le plus souffert, quoiqu'elle se soit le moins répandue en plaintes, c'est cette femme modeste et résignée qui part, attestant le ciel que ce sera là son dernier comme son premier amour. La religion nouvelle lui aura, je l'espère, rendu facile ce vœu de sa douleur. Dans l'antiquité, la femme que l'homme renvoyait n'avait point d'asile; elle n'avait pas même d'état ni de nom; la Grèce et l'Italie ne connaissaient pas, sauf leurs prêtresses et leurs vestales, de femmes qui vécussent seules, en présence de Dieu, sans joie et sans amours mondaines. C'est le mérite et la nouveauté du christianisme d'avoir fait que la femme peut vivre seule avec honneur et avec respect. En préférant la virginité au mariage, sans condamner pourtant le mariage, il a donné à la femme un rang qu'elle n'avait pas. Dans le christianisme, les femmes libres, ce sont les vierges chastes et les veuves continentes; car c'est au prix de la plus difficile de leurs vertus que le christianisme donne aux femmes la liberté et l'indépendance, sachant bien que sans cette condition la liberté n'enfante pour elles que le malheur et le mépris.

Il y a, dans les *Confessions* de saint Augustin, à côté d'Adeodat et de sa mère, d'autres personnages qui, quoique moins touchans, ne sont pas moins animés et moins curieux; je veux parler de ses deux amis, Alipius et Nebridius.

Un des plus nobles sentimens de l'homme, c'est l'amitié entre jeunes gens. A vingt ans, le cœur aime à répandre les sentimens d'amour dont il est plein; il aime à aimer, comme le dit si bien saint Augustin. Mais à cet âge l'esprit a aussi son abondance et son ardeur; il aime aussi à se répandre et à se communiquer. L'homme, à vingt ans, commence à voir partout autour de lui des énigmes qu'il est impatient de résoudre : ici les énigmes de l'ordre social, là les énigmes de la religion. Ce n'est pas seulement, il est vrai, dans la jeunesse que nous apercevons ces énigmes; elles nous entourent et nous accompagnent pendant toute la vie. Mais dans la jeunesse, on n'est pas encore résigné à n'en pas savoir le mot, et ce n'est que plus tard qu'on s'habitue peu à peu à vivre dans l'obscurité. A vingt ans, qui peut supporter les ténèbres de la condition humaine? De là à cet âge tant de naïfs efforts pour les percer, tant de méditations profondes ou creuses sur ce sujet, ou plutôt, comme la méditation répugne par son calme à la nature des jeunes gens, tant de conversations entre amis,

conversations à perte de vue, et qui cherchent sans fin ni cesse les pourquoi infinis de la religion et de la société.

Cette disposition à chercher ainsi le mot des énigmes est naturelle à la jeunesse; mais il y a des époques de l'histoire où cette disposition est plus fréquente encore. Dans les époques d'incertitude et de doute, quand les sociétés sont vieilles, quand tout le monde sent que beaucoup de choses vont mourir et que quelques-uns sentent aussi que quelque chose va naître, c'est alors surtout que je conçois entre jeunes amis les longues causeries et les longues promenades. L'amitié est bonne à ces époques de misère morale, car elle soutient et elle encourage les ames. S'il méditait solitairement sur les périls de la société, l'homme tomberait dans le désespoir. L'amitié empêche le découragement en rompant la solitude. Il y a assez de tristesse peut-être dans le monde pour accabler une jeune ame, quoiqu'il en faille beaucoup pour écraser le ressort d'une ame de vingt ans; mais je défie le monde entier, quelque triste qu'il soit, fût-ce le monde romain au IVe siècle, je le défie d'avoir assez de chagrins pour attrister à la fois trois ames de vingt ans : il y en aura toujours une au moins qui restera gaie, et celle-là égayera les autres; c'est le privilége de la jeunesse. Il faut donc s'aimer entre jeunes gens : il faut s'aimer, quelle que soit l'époque du monde où vous viviez. Si vous vivez dans des temps de doute et d'incertitude, ayez des amis, afin de vous encourager à retrouver ensemble les vérités que le monde a perdues. Ayez des amis, si vous vivez dans des temps tranquilles et calmes, afin d'examiner avec eux les règles que le monde s'est faites et de les vivifier par un peu de controverse; car si le doute tue la morale, la routine la tue aussi. Ayez des amis enfin, ne fût-ce que pour habituer l'esprit dans la jeunesse à se répandre, à se communiquer, afin que ce ne soit pas le cœur seul qui prenne cette habitude.

Ce que j'aime dans les *Confessions* de saint Augustin, c'est que ses amis ont tenu une grande place dans sa vie. Livré au doute et à l'incertitude, flottant sans cesse d'une secte à l'autre; tantôt manichéen, tantôt stoïcien, tantôt épicurien, souvent sceptique et sentant bientôt que le scepticisme ne donne pas le repos qu'il promet (1), il a eu besoin, pour ne pas désespérer de lui-même, de voir ses amis partager ses doutes et ses anxiétés. J'aime à suivre ces trois amis dans

(1) Tenebam enim cor meum ab omni assensione, timens præcipitium et suspendio magis necabar.

leurs longues promenades et dans leurs éternels entretiens; j'aime à entendre saint Augustin s'écrier, au retour de ces longues causeries : « C'est ainsi, hélas! que nos trois bouches haletantes de soif imploraient l'eau salutaire, et criaient après la vérité. Toute notre vie et toutes nos actions étaient pleines d'amertume, car lorsque nous cherchions à quoi bon tous nos soins et dans quel but nous vivions, nous ne trouvions que ténèbres et nous nous détournions en gémissant de nos vaines recherches, répétant sans cesse : Jusques à quand, Seigneur, jusques à quand ! »

Pleins de cette inquiétude d'esprit qui devait les conduire à la vérité, tout était pour ces trois amis un sujet de réflexions et d'études morales. Ils interrogeaient chaque action de leur vie avec un soin scrupuleux, et jamais ames n'ont fait sur elles-mêmes un plus curieux travail. Aussi bien je ne m'en étonne pas : l'étude de soi-même est une partie essentielle de la doctrine chrétienne, et en veillant ainsi sur eux-mêmes, saint Augustin et ses amis étaient chrétiens déjà par le scrupule avant de l'être par la foi. Je citerai deux scènes de ce genre; elles expliqueront mieux que toutes mes paroles cette disposition à méditer sur soi-même, qui dans saint Augustin et dans ses amis précédait et annonçait le christianisme. Un jour saint Augustin devait prononcer devant l'empereur Valentinien le jeune son panégyrique, genre de discours fort en usage à cette époque. « Mon cœur, dit-il, était plein de tous les soucis de l'ambition; la pensée de réussir ou de ne pas réussir m'agitait à ce point que j'en avais une sorte de fièvre. Pour calmer un peu l'agitation fébrile de mes esprits, je sortis avec quelques-uns de mes amis. En traversant une rue de Milan, je vis un mendiant qui était ivre; il était en joie et en gaieté, riant, sautant, criant; et je me mis à réfléchir qu'avec tous mes soins et toutes mes peines d'ambition, avec tous mes efforts, avec toutes ces passions dont je portais péniblement le fardeau, ce que je cherchais à atteindre, c'était cette joie et ce bonheur où ce mendiant était arrivé avant moi, et où peut-être je n'arriverais jamais. Pour être heureux, il ne lui avait fallu que quelques coupes de vin : et moi, que de fatigues, que de traverses, que de détours, le tout pour arriver, comme lui, à la joie de la terre, car il n'avait pas la vraie joie du cœur ! Mais moi, avec mon ambition, je cherchais une joie plus fausse encore : il était heureux, et moi inquiet; tranquille, et moi agité et tremblant. Pour dissiper son ivresse, il suffisait d'une nuit à ce mendiant, et moi je m'endormais et m'éveillais avec la mienne. Tristes réflexions qui m'avertissaient de mon mal, mais qui l'augmentaient; car, si je ren-

contrais quelque bonheur, je répugnais à le saisir, sachant bien qu'avant même que je pusse le tenir dans mes mains, il allait s'échapper comme tous les bonheurs de ce monde! »

L'autre scène que je veux citer, et dont saint Augustin n'est pas le héros, est plus curieuse peut-être. L'intérêt y naît aussi du scrupule, et c'est encore un mouvement de l'ame plutôt qu'une action qui est racontée; mais, de plus, elle montre la lutte entre les idées et les sentimens de la société païenne, et les idées et les sentimens de la société chrétienne. Alipius avait renoncé aux spectacles du cirque. Un jour, à Rome, quelques amis voulurent l'entraîner au cirque pour voir un combat de gladiateurs. Il résista long-temps, mais ils le contraignirent doucement, comme on fait entre amis, et il les suivit. Arrivé dans le cirque, il prit place sur les gradins, au milieu de ses amis; mais il fermait les yeux, et calme, indifférent, immobile, il refusait ses sens à ce barbare plaisir, quand tout à coup le peuple poussa un grand cri: c'était un gladiateur qui venait de tomber, et vaincu par la curiosité, Alipius ouvrit les yeux. « Son ame reçut une plus cruelle blessure que le gladiateur qui venait d'être frappé. La vue du sang qui coulait remplit son cœur de je ne sais quelle cruelle volupté. Il voulait détourner ses regards, il les sentit s'attacher sur ce corps palpitant. Il buvait à longs traits la fureur du combat; il se repaissait des crimes de l'arène; son ame s'enivrait malgré lui d'une joie sanguinaire. Ce n'était plus l'homme traîné de force au cirque; c'était quelqu'un de la foule, ému comme elle, criant comme elle, ivre de joie comme elle, et comme elle impatient de venir jouir encore des fureurs du cirque. »

Ce récit est remarquable à plus d'un titre, car il découvre un coin de l'état moral de Rome au IVe siècle, et il découvre aussi un coin du cœur humain.

Pour s'émouvoir, la Grèce n'avait besoin que des fictions de son théâtre. Il fallait aux Romains des émotions plus fortes. Qu'est-ce que les plaintes harmonieuses d'un Philoctète ou d'un OEdipe? Rome veut de vrais cris arrachés par la souffrance; Rome veut de vraies blessures; Rome veut du vrai sang. Que la Grèce ait donc ses tragédies: Rome a ses jeux du cirque, c'est-à-dire des hommes se battant, se blessant, se tuant, une arène rouge de sang, un sol ébranlé sous les convulsions des mourans, de vraies agonies, de vraies morts, de vrais cadavres. Voilà l'émotion dramatique comme Rome la comprend, voilà le drame de cette société matérialiste; et pourtant c'est au sein même de ce règne des sens que naît et grandit peu à peu

une société destinée à réhabiliter le règne de l'esprit, une société qui a horreur des mœurs, des sentimens, des plaisirs même de ses devanciers. Mais les élus de cette société nouvelle retombent parfois encore malgré eux dans les erreurs de la vieille société. Tel est Alipius; il flotte du passé à l'avenir, du cirque à l'église, des émotions du corps aux émotions de l'esprit. Sous ce point de vue, Alipius caractérise son siècle.

Il caractérise aussi le cœur humain; car, ne nous y trompons point, cette volupté du sang qui enivra l'ame d'Alipius quand, ouvrant les yeux, il vit tomber le gladiateur, nous y sommes tous sensibles, si nous n'y prenons pas garde. Je me souviens que, causant avec un de mes amis qui avait vu en Espagne des combats de taureaux, je lui demandais si cela l'avait beaucoup dégoûté. — Oui, au premier moment; mais dès le second coup d'œil cela m'intéressait au point que je n'en pouvais plus détacher mes regards. — Il avait raison. Quand l'homme ne s'est pas habitué par l'éducation à faire prévaloir les émotions de l'esprit sur les émotions du corps, il n'hésite pas, je le crains, entre une tragédie et une exécution, s'il a déjà vu les deux choses : il va où il est le plus fortement ému; et ce qui est triste à dire, c'est que deux sortes de personnes sont capables de ces préférences brutales, ceux qui n'ont pas l'esprit cultivé et ceux qui l'ont trop, les ignorans et les raffinés. On commence par l'émotion grossière; mais c'est aussi par elle, hélas! qu'on finit.

Il reste, dans les Confessions, un personnage que je n'ai point encore montré, et pourtant c'est le plus important; je veux parler de sainte Monique, la mère de saint Augustin. C'est elle qui veille sur lui, c'est elle qui demande à Dieu que son fils vienne à la foi chrétienne, et ses pleurs l'emportent enfin. Souvent, le voyant livré aux passions du monde ou aux fantaisies de la philosophie, inquiet, agité, mécontent de lui-même et des autres, souvent sa mère s'est affligée, parfois même elle s'est découragée : elle est allée tout en pleurs consulter un pieux évêque, qui l'a rassurée, lui disant : « Allez en paix, et continuez de prier pour lui, car il est impossible qu'un fils pleuré avec tant de larmes périsse jamais (1). » Cet évêque croyait à la puissance des larmes d'une mère, et il avait raison. Mais Monique avait mieux que la tendresse qui donne les larmes, elle avait la tendresse qui donne la patience et la force. Lorsque saint Augustin

(1) M. Villemain, *Élémens de l'éloquence chrétienne dans le quinzième siècle*, pag. 393.

quitte Carthage pour aller à Rome, et qu'il part sans même dire adieu à sa mère, sa mère monte sur un vaisseau et le suit à Rome. Une tempête éclate; c'est elle-même qui rassure les matelots. Une mère qui va chercher son enfant ne fait pas naufrage. Monique n'était pas seulement pour saint Augustin une sorte de bon génie et d'ange gardien, elle était son guide dans la foi et même dans la doctrine chrétienne; car elle avait un esprit vif et ardent, capable de pénétrer dans les plus profonds mystères de la grandeur divine, si tant est que la grandeur divine ne se comprenne pas encore mieux par l'ame que par l'esprit. Souvent, dans des conversations pleines de foi et d'enthousiasme, saint Augustin et sa mère, s'échauffant et s'éclairant l'un par l'autre, s'élevaient de concert vers Dieu, comme deux anges de lumière qui s'envolent du même essor. Il est, dans les Confessions, une de ces conversations, je me trompe, une de ces méditations qu'il est impossible d'oublier, tant elle est belle et tant elle prend de solennité par son à-propos même; car ce fut la veille de la mort de sainte Monique. Ils étaient à Ostie; ils allaient s'embarquer pour l'Afrique. Elle ramenait son fils dans sa patrie, et elle le ramenait chrétien. Sa mission était remplie sur la terre; elle n'avait plus qu'à jouir. Dieu, qui l'aimait, voulut que ce fût au ciel qu'elle jouît de son bonheur. « Nous étions assis près de la fenêtre, dit saint Augustin; sous nos yeux s'étendait un jardin, au-delà, la mer, et sur le rivage les matelots qui se reposaient de la navigation. Nous étions seuls, ma mère et moi, et nous causions doucement; oubliant le passé et plongés dans la méditation de l'avenir, nous cherchions ce qu'était cette vie immortelle des saints, que ni l'œil, ni l'oreille, ni le cœur même de l'homme ne peuvent apercevoir, et nous demandions à Dieu de nous dévoiler quelque rayon au moins de cette impérissable béatitude. Nous élevant peu à peu des douceurs de la vie des hommes pieux à la vie des bienheureux, nos pensées arrivèrent à ces hauteurs d'où la lumière descend sur la terre, et nous montions encore pour atteindre au centre de l'éternelle félicité et de l'incomparable sagesse. Pendant que nous nous entretenions, l'ame ouverte au souffle de Dieu, nous sentions nos cœurs se remplir d'une douceur ineffable. Dieu nous avait touchés d'un rayon de sa béatitude; nous soupirâmes alors de bonheur, et l'ame encore pleine de ces prémices de la joie céleste, nous éclatâmes en ces paroles, vains sons, hélas! qui naissaient et mouraient sur nos lèvres, misérable écho donné à l'homme pour exprimer le verbe éternel de Dieu! — Silence, disions-nous donc, silence aux bruits de la chair, aux images de la terre et des eaux;

silence aux cieux; silence à l'ame elle-même, à la pensée de la vie, aux songes de la nuit et aux illusions du jour; que toute langue se taise, que tout signe s'efface, que tout ce qui est du temps et de la minute s'évanouisse! A quoi bon le cri perpétuel que cet univers jette à la gloire du créateur? c'est Dieu, c'est l'Éternel qui nous a créés! Non, je ne veux entendre que la voix de Dieu; que Dieu parle, qu'il parle seul dans le silence universel, non avec les langues périssables de la chair, ou la voix harmonieuse des anges, ou le bruit des vents, ou l'emblème des symboles divins; c'est lui seul que je veux entendre, et à sa voix nos ames s'élèveront, et nos pensées iront se confondre dans l'éternité de la sagesse divine; ineffables momens d'extase pendant lesquels disparaissent les visions subalternes des hommes, et où l'ame se perd dans la joie d'une unique et immense idée; merveilleux instans de lumière et d'intelligence que Dieu accorde à nos soupirs, brillante et sainte image de l'éternelle béatitude! car c'est vraiment là reposer dans la joie du Seigneur; mais que ce repos est court, ô mon Dieu! jusqu'au jour qu'il vous plaira de l'éterniser! »

Après ces heures d'extase, la vie d'ici-bas doit paraître petite et mesquine. Aussi Monique disait à son fils : Je n'ai plus rien à faire en ce monde! et quelques jours après elle mourut. Saint Augustin n'eut guère à s'étonner de cette mort : les pensées de l'hymne mystique que sa mère avait soupiré avec lui n'étaient déjà plus des pensées de la terre.

SAINT-MARC GIRARDIN.

POMPEÏ.

Avant de parler de cette ville étrange, qui renaît au jour après avoir été ensevelie dix-huit siècles sous la terre et les cendres dont la couvrit le Vésuve dans sa terrible éruption de l'année 79, il convient, et la reconnaissance m'en fait un devoir, que je dise quelques mots du guide qui m'a dirigé dans l'intéressante visite des ruines de Pompeï.

Le célèbre architecte Fontana, celui qui a dressé sur les places de Rome les nombreux obélisques cédés par l'Égypte à l'ancienne maîtresse du monde, était de Lugano, en Suisse. Il vint à Rome, jeune encore, et y fonda sur d'importans travaux une grande et légitime renommée; puis, appelé à Naples par le bruit de son nom, il y bâtit le *Palazzo reale*, le plus bel édifice de cette grande capitale, et jeta, il y a deux siècles et demi, les fondemens du musée des *Studi*, où l'on rassemble en ce moment, à côté des chefs-d'œuvre de l'art moderne, tous les débris de l'art antique. Par une coïncidence singulière, M. Pietro Bianchi est né en Suisse, et dans la même petite ville de Lugano. Élève à Paris de l'architecte Percier, lauréat au concours et pensionnaire à Rome, sous Napoléon, M. Bianchi s'est d'abord fixé dans cette ville. Comme Fontana, il y a exécuté des travaux remarquables, et, comme Fontana, appelé à Naples, il est devenu l'architecte le plus distingué du royaume des Deux-Siciles, où il termine justement ce musée des *Studi* qu'avait commencé son célèbre compatriote. Par un

bonheur rare en ce temps-ci, M. Bianchi a été chargé d'élever un véritable monument, et, par un autre bonheur rare à toutes les époques, il a pu l'achever lui-même, et lui seul. Je veux parler de l'église San-Francesco di Paula, qui termine la place où Fontana bâtit le palais des rois de Naples. Ce n'est pas que j'admire pleinement l'architecture de ce temple qui n'a pas précisément le caractère d'une église. Il rappelle trop, je crois, dans sa disposition générale, le Panthéon de Rome (*la Rotonda*), de façon qu'on pourrait dire de M. Bianchi qu'il a remis par terre cette coupole antique que Bramante voulait élever dans les airs, et que, de concert avec Michel-Ange, il a portée en effet au haut de sa fastueuse basilique. Mais l'accord harmonieux des parties, la rare élégance des détails, la richesse bien entendue des ornemens, suffisent pour faire de San-Francesco une œuvre d'art de haut mérite, et pour conserver honorablement le nom de son auteur. M. Bianchi peut revendiquer jusqu'à la découverte des matériaux qu'il a employés dans la construction de ce temple, car les principales colonnes de sa rotonde sont faites d'un marbre magnifique qu'il a trouvé et exploité dans l'ancienne montagne de Falerne (aujourd'hui Mondragone), à trente milles de Naples, entre la Campanie et la vallée du Garigliano.

Il y a dix ans que M. Bianchi est chargé des fouilles de Pompeï, et qu'avec un misérable crédit de 6,000 piastres par année (ce qui met à sa disposition, comme il le dit, en riant de sa détresse, deux paires de bœufs et six enfans), il a poussé fort loin déjà l'ouvrage de la complète résurrection de cette ville. C'est avec ce guide, aussi complaisant qu'éclairé, que j'ai pu voir et comprendre la vieille bourgade romaine. Cette circonstance me rassure, au moment où je vais parler de Pompeï, en me faisant espérer que j'éviterai les erreurs où tombent des voyageurs plus savans que moi sans doute, mais qu'égare justement la science recueillie au loin dans les livres.

Il y aura, comme on le sait, bientôt un siècle que le hasard fit découvrir les restes d'Herculanum cachés sous la lave. Charles III, qui était alors roi de Naples, avant d'aller occuper le trône d'Espagne, fit commencer les fouilles en 1748; mais, bien qu'elles eussent été couronnées d'un plein succès, puisque l'on trouva tout d'abord, et dans un seul temple, une foule d'objets d'art du plus haut prix, tels que la Minerve, les Balbus, le Faune dormant, le buste de Sénèque, etc., ces fouilles furent bientôt abandonnées. Elles étaient trop difficiles et trop coûteuses, car Herculanum gît sous un bloc

durci de lave de soixante pieds d'épaisseur. L'ancienne Pompeïa, au contraire, n'est recouverte que par une couche de cendres et de terre qui n'a pas plus de quinze à vingt pieds, et qui n'offre à la pioche aucune résistance. Ce fut donc sur Pompeï que se tournèrent tous les efforts. Mais les premières fouilles furent mal dirigées et mal faites. Quand on creusait dans un endroit, on jetait les déblais à droite et à gauche, de façon que, pour découvrir une maison, l'on en couvrait d'autres à côté. Ce furent les Français, pendant l'occupation de Naples, qui donnèrent aux fouilles une direction intelligente et sûre du succès. Avant tout, ils cherchèrent et marquèrent les murs de la ville, et, l'enceinte une fois bien déterminée, ils firent porter tous les déblais au dehors sur des terrains sans valeur. Ensuite, au lieu de piocher de côté et d'autre, et tout-à-fait au hasard, ils suivirent, dans le travail des fouilles, les rues qui se rencontraient successivement, de manière à pouvoir avec certitude achever, dans un temps suffisant, l'ouvrage de l'exhumation de la ville entière. M. Bianchi a suivi ces sages erremens avec persévérance et habileté; par ses soins, dans deux ou trois mois, le percement de la rue dite de la *Fortuna* sera terminé complètement, et le visiteur pourra traverser Pompeï depuis la porte des Tombeaux jusqu'à celle qui n'est encore ni trouvée ni nommée, non pas à pied, non pas en litière comme un patricien romain, mais dans un bon carrosse moderne, en suivant les ornières tracées sur les dalles des rues par les chars des anciens habitans.

Au sortir de Portici, on arrive à Pompeï par une plaine fertile, bien cultivée, qui n'indique aucun désastre, aucune catastrophe; car, sur toute la couche qui recouvre et enferme les débris de cette ville, s'étendent de beaux champs de blé et de maïs traversés par des allées d'oliviers où pendent, d'un arbre à l'autre, des festons de pampres et de raisins. Le premier édifice, si l'on peut employer ce mot, que rencontre le voyageur en arrivant à Pompeï, c'est l'amphithéâtre, ou local destiné aux spectacles en plein air, les combats de gladiateurs, les chasses, les naumachies, etc. Cet amphithéâtre n'est ni vaste ni riche. Pouvant tout au plus contenir douze à quinze mille personnes, il est simplement creusé dans la terre, et ses gradins de pierre sont appuyés sur un talus de gazon. Quand on a vu le Colysée de Rome, ce gigantesque monument où cent mille spectateurs, introduits par d'innombrables vomitoires, pouvaient s'asseoir autour de l'arène sur des gradins adossés à quatre étages de portiques, on comprend, à l'aspect de son humble amphithéâtre, que Pompeï n'était qu'une

petite ville, une vraie bourgade, où nous logerions à peine une sous-préfecture.

Pompeï avait en outre, pour les spectacles de nuit, deux théâtres, deux vrais théâtres semblables à ceux de nos villes modernes. Ils étaient d'inégale grandeur, et tout voisins l'un de l'autre. Peut-être que, dans le plus grand, les Roscius de la bourgade jouaient les comédies de Plaute et de Térence, tandis que le plus petit était réservé aux jeux des histrions, des funambules, des pantomimes, ou peut-être encore aux représentations des *atellanes*, de ces petites pièces bouffonnes qui avaient pris naissance dans la Campanie, et qui se récitaient dans la langue ou le patois des Osques. Le plus important avantage qu'avait le grand théâtre sur le petit, outre la dimension, c'est qu'il était entouré d'un portique couvert, qui servait de promenade et qui faisait probablement l'office de nos foyers. C'était une idée heureuse, surtout dans l'emplacement qu'occupait la ville, et spécialement le théâtre. Par une belle nuit de la Campanie, on devait trouver un divertissement non moins doux que celui qu'offrait l'intérieur de la salle, à se promener sous ce portique, dont l'une des trois faces regardait le Vésuve, noir et gigantesque après le coucher du soleil; une autre, la charmante chaîne de montagnes au pied desquelles sont maintenant Castellamare et Sorrento; et la principale, ce golfe tranquille et délicieux dont les rocs de Capri terminent l'horizon.

Du reste, les deux théâtres avaient une disposition exactement semblable. Tous deux formaient un demi-cercle parfait, coupé par la scène en ligne droite, et la scène, peu profonde, ayant à peine dix à douze pas de développement, était terminée, de face et des côtés, par un mur percé de trois portes dans le fond, et d'une sur chaque flanc. Aux trois portes de face se plaçaient les décorations que nous nommons aujourd'hui toiles de fond ou rideaux; aux portes de côté, les châssis. A partir de la scène, élevée de quelques pieds au-dessus des places les plus basses de l'amphithéâtre, se présentaient, à droite et à gauche, les loges réservées aux magistrats, justement à la place qu'occupent dans nos salles les loges du roi, du ministre ou des riches banquiers. Venaient ensuite les gradins circulaires. Ceux du bas, formés de larges dalles, appartenaient aux citoyens qui possédaient le privilége très recherché de porter au spectacle une chaise, ou plutôt un pliant sans dossier; les autres, jusqu'au faîte de l'amphithéâtre, beaucoup plus étroits et construits en simples briques, étaient réservés au reste des habitans, à la plèbe, qui s'y entassait pêle-mêle,

après avoir remis aux contrôleurs ou aux ouvreuses les contremarques prises à l'entrée (1).

D'ordinaire, quand on visite une ville à l'étranger, ce sont les églises qu'on va voir immédiatement après les théâtres. A Pompeï, ce sont aussi les temples qui ont la seconde visite. Il y en avait plusieurs dans cette petite ville. On y a retrouvé déjà, bien que le tiers à peine soit déblayé, ceux d'Esculape, de Vénus, de la Fortune, de Mercure, de Neptune ou d'Hercule, etc. On sait que les temples du paganisme étaient généralement beaucoup plus petits que nos églises, non qu'il y eût moins de dévotion, moins de devoirs religieux et de pratiques superstitieuses; mais parce que les prêtres seuls habitaient les temples, et que les profanes restaient au dehors. Ceux de Pompeï ne démentent point cette règle; ils sont tous fort petits, plus petits, par exemple, non-seulement que le Parthénon ou la Rotonde, mais que le temple voisin de Sérapis, dont on voit à Pozzuoli les magnifiques vestiges. Comme les théâtres, ils sont construits d'une manière uniforme. Dans le centre, et faisant face au portique, s'élève au-dessus du sol, et presque toujours entre un cercle de colonnes, le sanctuaire destiné aux sacrifices, et qui est comme le chœur ou le maître-autel. On trouve, à côté, le cabinet pour les oracles, espèce de confessionnal où l'on venait interroger l'avenir au lieu de demander le pardon du passé. Çà et là, dans le parvis, quelques autels, de grandeur inégale, faisaient l'office des chapelles latérales de nos églises, car les prêtres du paganisme avaient aussi des sacrifices à tout prix, et mesuraient au salaire qui leur était compté les faveurs de leurs dieux. La partie la plus vaste du temple est une pièce placée derrière le sanctuaire : c'est la salle à manger, le réfectoire, où les prêtres, à la fin des offices et sans sortir du temple, mangeaient les plus délicats morceaux des agneaux ou des bœufs qu'ils avaient immolés en holocaustes. Ils accomplissaient ainsi littéralement le mot de saint Augustin : *Sacerdos ut de altare vivat opportet*, qui est devenu l'un de nos proverbes les plus populaires (2). Enfin, à droite et à gauche de la salle à manger sont de petites cellules, fraîches et obscures, qui contenaient des lits de repos, où les prêtres, après leur saint repas, allaient faire la sieste, si chère aux moines qui leur ont succédé.

(1) Plusieurs de ces contremarques, qui sont des jetons de métal, portant pour empreintes des attributs de théâtre, ont été retrouvées et se conservent au musée *Degli Studi*.

(2) Il faut que le prêtre vive de l'autel.

Le plus grand, le plus riche des temples de Pompeï, et qui en était certainement aussi le plus moderne, est celui que ses habitans élevèrent à Auguste, déifié, comme on sait, dans tout l'empire. Ce n'était pas assez que ce nouveau dieu eût un logis plus magnifique que les dieux anciens. On trouve encore, en avant du sanctuaire qu'occupait sa statue, douze piédestaux, d'égale grandeur et disposés en cercle, qui devaient porter (car on ne saurait leur assigner une autre destination) les images des douze grandes divinités de l'Olympe. Elles étaient là comme dans l'antichambre de César. La flatterie n'est peut-être jamais allée plus loin ; mais cela prouve aussi en quel discrédit profond était déjà tombée, lorsque le christianisme naissait, la religion païenne.

Le forum de Pompeï, qui se trouve à quelques pas du temple d'Auguste, est très vaste pour une ville si petite, et d'une disposition fort commode. Il forme un carré long, entouré d'un portique couvert et pavé de larges dalles symétriquement rangées. C'est là que se traitaient les affaires du municipe, et que les Cicérons de l'endroit, du haut d'une tribune en pierres qui est réstée debout, haranguaient *le peuple et le sénat*. Quand on a comparé l'amphithéâtre de Pompeï avec le Colysée, on peut juger, en voyant le forum de la bourgade, de ce qu'était ce forum romain, où furent tant de fois agitées les destinées du monde, et le reconstruire en quelque sorte par la pensée sur cet emplacement ignoble où les modernes Romains ont établi le marché aux bestiaux (*il Campo vaccino*). D'autres tribunes plus petites, mais peut-être plus bruyantes, s'élevaient autour du forum : celles des écoles publiques, où des rhéteurs grecs et latins enseignaient la grammaire, la dialectique et l'éloquence. J'ai dit des tribunes, et non des chaires, parce qu'en effet les maîtres de ce temps ne professaient pas assis, mais debout, parlant à leurs élèves comme les orateurs au peuple, et ne se faisant pas faute, sans doute, de beaux mouvemens oratoires ou d'emportemens pédagogiques, car toutes les tribunes que j'ai visitées, quoique faites en pierre dure, sont profondément creusées par les pieds des Quintilien qui les occupèrent.

Tout près de là s'élève un autre édifice, presque aussi vaste que le forum et d'une disposition analogue, car il forme également un carré long entouré de portiques. Une inscription, tracée en belles lettres latines sur une plaque de marbre qui couronne la porte de cet édifice, indique qu'il fut fondé et donné à la ville de Pompeï par une certaine dame, nommée Eumachia, dont la statue, déposée

maintenant au musée *Degli Studi*, fut trouvée, en effet, au centre de la cour. Mais rien n'indique d'une manière précise quelle était la destination, quel était l'usage de cette importante construction. On croit que c'était une espèce de *bourse*, ou lieu d'assemblée pour les négocians; mais cette opinion n'est qu'une conjecture à laquelle, toutefois, les circonstances locales donnent une grande vraisemblance.

De l'autre côté du forum, et presqu'en face du bâtiment d'Eumachia, s'élevait un autre édifice, non moins vaste, non moins important, mais dont la destination n'est point incertaine; je veux dire la basilique, ou palais de justice, dans laquelle siégeaient les tribunaux de Pompeï. C'est encore un carré long, moins allongé cependant que le forum, dont il a toute la largeur, et qui était d'ailleurs entièrement couvert, tandis qu'au forum il n'y avait que le seul portique circulaire qui ne fût pas *sub dio*, et qui offrît un abri aux citoyens rassemblés. La façade de la basilique est percée de cinq portes, qui donnent accès dans l'enceinte ouverte au public, et qu'une rangée quadrangulaire de colonnes, placées à quelque distance de la paroi intérieure, entoure aussi d'une espèce de portique. Dans le fond, sur une estrade en pierre, élevée de quelques palmes au-dessus des dalles dont le sol est pavé, siégeait le tribunal. Derrière l'estrade est une petite salle basse, bien close, à laquelle conduisaient deux escaliers jumeaux. Là, les juges délibéraient et rédigeaient leur sentence avant de remonter sur l'estrade pour en donner lecture, soit à l'accusé, soit aux plaideurs.

On sait que les premiers chrétiens, devenus, sous Constantin, maîtres de l'empire, trouvant les temples païens trop petits pour les nouveaux rites, s'emparèrent partout des salles de justice, et les convertirent en églises. De là le nom de basiliques, que portent encore les temples métropolitains, car les chrétiens ne se firent pas scrupule de prendre les noms avec les choses, et d'employer à leur usage les mots de diocèse, de vicaire, de concile, de dalmatique, et tant d'autres encore, qui avaient eu, bien avant eux, leur sens et leur emploi. Cette circonstance donne un intérêt tout particulier aux débris de la basilique de Pompeï. En la voyant, et dès le premier coup d'œil, on est frappé de la ressemblance qu'ont avec les anciens tribunaux romains les nouveaux édifices religieux, et l'on reconnaît aussitôt l'origine de ces derniers. Sauf les deux ailes ou nefs latérales, ajoutées dans les temples modernes pour former la croix grecque ou latine; sauf encore l'élévation des nefs et des voûtes en ogives que les chrétiens ont dressées sur les colones de l'ancien portique, l'église

est une basilique. Il y a plus : les églises un peu vieilles, où l'art à sa renaissance n'a point épuisé tous ses raffinemens, où l'on ne trouve encore ni la croix, ni l'ogive, sont précisément des basiliques; rien de plus, rien de moins. Que l'on voie, par exemple, la *basilica di Monreale*, en Sicile, bâtie, dans le XIIe siècle, par le Normand Guillaume-le-Bon, ou la *capella del Real Palazzo*, ou la cathédrale de Cefalu : ce sont de vraies basiliques romaines. Dans la capitale même du monde chrétien, à Rome, l'ancien Saint-Paul, San-Pancracio, Santa-Cecilia, San-Pietro *in Vincula*, sont aussi des basiliques. Cette dernière église principalement, où tous les étrangers vont admirer le prodigieux *Moïse* de Michel-Ange, et qui mériterait, même sans cet incomparable chef-d'œuvre, une visite attentive, reproduit fidèlement, dans sa forme, dans ses deux rangées latérales de lourdes colonnes, dans son maître-autel semi-circulaire, l'aspect général et jusqu'aux détails de la basilique de Pompeï. Cette comparaison, et la parfaite ressemblance qu'elle établit, sont d'un intérêt considérable dans l'histoire de l'architecture.

Après les édifices que je viens de citer, à savoir, les théâtres, les temples, le forum, les écoles, la donation d'Eumachia et la basilique, il ne reste plus à mentionner de monumens proprement dits, si ce n'est les thermes, ou bains publics. La description, même sommaire, de ces monumens serait inutile, car les thermes de Pompeï ressemblent à ceux qu'on a retrouvés partout. C'est toujours la grande antichambre à petites niches, où l'on quittait et reprenait ses habits, puis la vaste baignoire commune, où l'eau se renouvelait lentement, mais sans cesse, par un courant qu'amenaient des tuyaux fermés de robinets. Ce qui donne néanmoins une grande valeur aux thermes de Pompeï, c'est que, tandis que tous les autres édifices de la ville ensevelie se trouvent sans toiture, on a pu conserver intacte, avec tous ses ornemens peints ou sculptés, une grande partie de la voûte qui couvrait la salle de bain. Aussi est-ce là de préférence que les voyageurs vont prendre un peu de repos, et manger à l'ombre la collation qu'ils ont apportée. C'est également là que les ouvriers des fouilles viennent leur offrir quelque citron, quelque figue ou quelque bouquet cueilli dans les ruines.

Les rues que l'on parcourt pour aller d'un édifice à l'autre, sont, comme dans tous les pays chauds, fort étroites, mais généralement droites et régulières; elles sont pavées de larges dalles de lave, comme celles de Naples, qui fait aussi servir à son usage les présens de son terrible voisin; et toutes sans exception, même les plus

petites, même celles où peut à peine passer un char à bœufs, ont des trottoirs, au moins d'un côté. Dans la partie jusqu'à présent découverte, il n'y a nul emplacement assez vaste pour mériter le nom de place publique. Les carrefours, ou croisières de rues, étaient généralement ornés de fontaines, formées d'ordinaire par une espèce de masque de théâtre, dont la bouche béante versait l'eau dans une auge de pierre, où les passans la pouvaient puiser. C'est aussi dans les carrefours et leurs abords que se trouvaient les boutiques de marchands; on les reconnaît sans peine à la vaste ouverture qu'elles ont sur la rue, fort différente des entrées de maisons particulières, et que fermaient des portes pliées en volets qu'on ajustait sur une rainure creusée dans la dalle. Au-dessus des boutiques étaient pratiqués, comme nous le voyons encore aujourd'hui dans nos villes, de petits entresols bas, qu'habitaient les marchands.

Quant aux maisons proprement dites, aux maisons des gens aisés, à celles que, dans nos usages, on pourrait appeler des hôtels, elles méritent une description spéciale, et cette tâche est d'autant plus facile, qu'elles se ressemblent toutes, plus encore que les maisons de Londres, dont l'uniformité pourtant est proverbiale. Les principales ont reçu des noms, qui servent à les désigner sur les plans, et à les reconnaître quand on visite la ville; ce sont les maisons *du Faune*, *de la Chasse*, *de la Fontaine*, *du Poète tragique*, *de l'Ancre*, *du Centaure*, *de Méléagre*, *du Labyrinthe*, *d'Isis*, *de Salluste*, *de Championnet*, etc., etc. Toutes ont une distribution, non pas analogue, mais parfaitement semblable. Voici donc de quoi se composait une maison romaine, au moins à Pompeï.

On y entre de la rue par un passage assez étroit, couvert, toujours un peu montueux, et d'ordinaire pavé d'une élégante mosaïque; c'est dans ce passage qu'étaient placés les dieux lares, petites figurines nichées dans la muraille, comme une madone d'Italie, d'Espagne ou des Flandres. D'un côté, se trouvait la loge du portier; de l'autre, une espèce de grenier aux provisions. Ce passage donne issue sur l'*atrium*, ou première cour intérieure, pavée de dalles, ayant à son centre l'*impluvium*, ou réservoir des eaux de pluie, et tout à l'entour un courant d'eau resserré dans une margelle en pierre. Sur les deux côtés de l'*atrium*, sont les chambres à coucher et les cabinets destinés au repos de la sieste, au travail des femmes, etc., vraies cellules de couvent, très petites, même dans les plus grandes maisons, et presque toujours ornées de peintures à fresques, remplaçant nos papiers de tenture. Au bout de l'*atrium*, en face de l'entrée, se trouve la salle

de réception, où les étrangers étaient admis, et que le propriétaire mettait tous ses soins à bien décorer; c'est la principale pièce du logis par sa grandeur et son élégance. A droite, s'ouvre un passage conduisant à la seconde cour, mais destiné seulement aux esclaves, et pour le service intérieur; à gauche, la salle à manger, le *triclinium*, où la table, fort basse, était entourée de petits divans sur lesquels les convives se tenaient à demi couchés. La salle de réception donne accès dans la seconde cour, d'abord sous un portique à colonnes, puis dans un jardin planté d'arbres, et terminé d'ordinaire par une fontaine ou un puits. Les fontaines de ces jardins, différentes en cela des fontaines publiques, étaient une des parties les plus ornées de la maison romaine; on en rencontre encore plusieurs toutes formées de mosaïques, de coquillages, d'incrustations, ayant des formes bizarres de temples, de grottes, de pyramides, et semblables à ces jouets d'enfans conservés sous verre, où l'on voit des montagnes en cailloux blancs, des arbres en papier de couleur, et des nappes d'eau en cristal. Les simples puits avaient aussi leurs ornemens; beaucoup plus étroites que les nôtres, les margelles étaient formées d'un bloc circulaire de marbre, soigneusement taillé et façonné, qui ressemblait à un fût ou à un chapiteau de colonne posé à terre. Enfin, au fond du jardin et à l'extrémité de la maison, se trouvaient la cuisine, le four, la buanderie, toutes les pièces servant aux usages domestiques, et d'ordinaire aussi la salle à manger d'été, qui n'était pas moins richement ornée que la salle de réception. On voit encore dans quelques maisons riches une pièce destinée à la caisse où l'on gardait l'argent. Ces caisses étaient pareilles aux nôtres. Faites en planches épaisses, revêtues de plaques de fer au dedans comme au dehors, elles étaient de plus clouées à la muraille. On en a trouvé plusieurs assez bien conservées, mais presque toutes vides, car, lorsqu'après la catastrophe qui engloutit leur cité, les habitans firent quelques fouilles pour retrouver leurs plus précieux objets, ils enlevèrent de préférence les monnaies, les bijoux et quelques peintures dont on voit encore la place sur les murailles où elles furent découpées.

Toutes ces maisons, dont je viens d'esquisser le plan général et uniforme, n'avaient qu'un seul étage, c'est-à-dire le rez-de-chaussée. On ne trouve que dans les chambres des esclaves, comme dans les boutiques des marchands, de petits entresols, ou plutôt des soupentes, coupant la chambre en deux parties, inférieure et supérieure. Toutes les pièces où les étrangers pénétraient, telles que l'*atrium*, le *tricli-*

nium, la salle de réception, etc., étaient ouvertes, ou pour mieux dire, à jour et comme en plein air. Au contraire, les chambres à coucher, ne recevant d'air et de jour que par la porte ouverte sur l'*atrium*, restaient soigneusement fermées, et la maison tout entière, bien close dans ses murailles, n'avait absolument aucune autre ouverture extérieure que le passage d'entrée donnant sur la rue. En cela, les habitations romaines ressemblaient aux habitations de l'Orient.

Lorsqu'on arrive à celle des portes de Pompeï qui est depuis long-temps déblayée, et où l'on trouva le corps de ce factionnaire qu'empêcha de fuir une trop sévère observation de sa consigne, commence la rue des Tombeaux. C'est le nom qu'on donne à la *voie* ou grande route qui menait à la ville de ce côté, et que, suivant un usage dont on trouve tant de preuves à l'entour de Rome, les habitans bordaient de tombes et de mausolées. Là se trouvent des constructions de forme un peu différente des maisons de l'intérieur : d'abord, et tout près de la porte, à main gauche, un vaste bâtiment qui était à coup sûr une hotellerie, car son grand porche en arcades voûtées est tout-à-fait semblable aux façades des auberges d'Italie; un peu plus loin, à main droite, la maison de campagne d'un habitant riche, et qu'on appelle *maison de Diomède*, parce qu'un certain Marcus-Arrius Diomedes avait fait élever vis-à-vis le tombeau de sa fille. Cette maison est curieuse par la grandeur inaccoutumée des pièces qui la composent, et par les vastes proportions du jardin, où l'on coupait, quand je l'ai visité, un magnifique champ de blé. Elle est curieuse aussi par sa disposition générale; car, le sol au niveau de la rue étant plus élevé que celui du jardin, elle se trouve avoir deux étages, lesquels reposent sur quatre grands berceaux de caves, comme diraient nos maçons, qui font le tour de l'habitation entière. C'est à l'entrée de l'une de ces caves, où s'était réfugiée la famille du propriétaire pendant l'éruption, que l'on trouva dix-sept cadavres parfaitement conservés. Une des personnes étouffées en cet endroit par la cendre, et qu'on appelle la *femme de Diomède*, était encore debout contre la muraille, où son empreinte est marquée, parée de ses vêtemens, de ses joyaux, entre autres de magnifiques bracelets ciselés, et portant à la main une bourse pleine de monnaies.

Dans une autre maison, l'on a trouvé toute l'argenterie d'une dame romaine : des cuillères assez semblables aux nôtres, sauf que le manche est moins courbé, des fourchettes à un seul bec, véritables poinçons, des plats, des assiettes, des coupes, des vases à boire, entre autres les deux admirables vases d'argent ciselé, représentant, l'un un cen-

taure, l'autre une centauresse, que l'on croirait, à leur forme, être des ouvrages de la renaissance, et que l'incroyable beauté du travail ferait attribuer aux premiers artistes florentins, à Ghiberti, à Benvenuto Cellini. On a également trouvé dans la boutique d'un marchand toute une collection de couleurs antiques; dans une autre, une fabrique de savon; ailleurs, des morceaux de toile d'amyanthe, assez grands pour donner une idée complète de cette singulière étoffe, qui, ne brûlant point, servait à envelopper les corps que l'on brûlait, et à en recueillir les cendres; ailleurs, des débris de vêtemens, un filet à pêcher, des amphores avec leurs bouchons de liége (1), du pain, de la viande dans une casserole, des morceaux de pâté, des œufs, des raisins secs, des olives, des carroubes, du fard. Tous ces objets sont conservés au musée *Degli Studi*, à Naples. Ceux que l'on peut manier sans crainte, et dont la forme est à peine altérée, sont les objets de métal, et principalement les bijoux, faits d'un or très pur. On voit des pendans d'oreilles assez semblables à ceux de nos dames, mais dont le poids serait bien lourd s'ils n'étaient la plupart en or soufflé. On voit aussi de petits diadèmes, des anneaux, des bracelets de diverses formes, presque toujours élégantes et ingénieuses; quelques-uns, par exemple, imitent des serpens par le mouvement autant que par l'aspect. Ce goût des choses belles et riches n'excluait pas, au reste, celui des aisances domestiques, du *confortable*, et les maisons romaines étaient aussi bien pourvues de l'utile que de l'agréable. On a déjà vu leur distribution commode, l'eau circulant dans toute l'habitation, le partage des pièces entre le maître et les esclaves, entre la famille et les étrangers. Je vais citer un autre exemple. Le four antique est certainement préférable à celui dont nous faisons usage. La cavité que l'on échauffe, et dans laquelle cuit le pain, est semblable dans l'un et dans l'autre; mais le four des Romains a cet avantage, qu'en avant de sa bouche ou porte, se trouve une espèce de fourneau couvert d'une cheminée, au moyen duquel deux esclaves, bien à l'abri de la chaleur, pouvaient commodément et rapidement, l'un jeter la pâte sur la pelle, et l'autre enfourner. Nos boulangers gagneraient assurément à adopter le four antique.

Les principaux ornemens des maisons romaines, outre les colonnes de l'*atrium*, du *triclinium* et du portique, outre les fontaines, les mosaïques, les statues de marbre ou de bronze qui décoraient les

(1) Un antiquaire, d'ailleurs fort distingué, M. J..., a pris ces bouchons d'amphores pour des biscuits de mer; mais on peut se tromper plus grossièrement.

jardins, étaient les peintures à fresques, dont toutes les pièces occupées par les maîtres étaient tapissées. On les appelle ainsi par habitude et sur l'apparence, car ce ne sont pas précisément des fresques, semblables à celles des artistes modernes, qui remplissent tous les temples et tous les palais de l'Italie. Ce sont plutôt des peintures à la gouache, faites sur un enduit ressemblant à du stuc. En effet, on les enlève aisément, en lavant et frottant les couleurs, sans nuire à cet enduit sur lequel elles sont simplement appliquées. Les peintures antiques ressemblent donc davantage à celles que l'on fait aujourd'hui sur un enduit de cire, et qui remplacent les fresques de la renaissance, en laissant à l'artiste l'avantage de pouvoir retoucher son ouvrage comme s'il peignait sur la toile ou le bois.

Les fresques, puisqu'il faut les appeler ainsi, déterrées jusqu'à présent, ont été enlevées des ruines de Pompeï, et déposées dans une partie des salles du musée *Degli Studi*. Mais un récent décret, provoqué, sollicité par M. Bianchi, vient d'ordonner que désormais elles fussent conservées dans les lieux même où elles seront découvertes. Cet ordre est parfaitement raisonnable. Tous ces objets antiques perdent à être transportés dans nos habitations modernes, et, d'un autre côté, l'enlèvement de ces objets nuit aux habitations qu'ils décoraient. Le musée de Pompeï doit être dans Pompeï, ou plutôt doit être Pompeï même. Les fresques du musée de Naples comprennent à peu près tous les sujets que peut traiter la peinture. Elles représentent des traits d'histoire et de mythologie, des paysages, des marines, des animaux, des fruits et des fleurs, des costumes, des ornemens d'architecture, des arabesques, et jusqu'à des caricatures. Parmi les plus importantes, il faut distinguer *Thésée ayant tué le Centaure*, le *Sacrifice d'Iphigénie*, l'*Éducation d'Achille par Chiron*, *Oreste et Pylade*, *Vénus dans sa coquille*, etc. Une autre grande fresque, où se trouvent Cérès, Proserpine, Hercule, Télèphe nourri par une biche, l'aigle, un lion, et quelques autres personnages ou animaux, est surtout remarquable par cette circonstance que Proserpine porte de grandes ailes comme les anges chrétiens. Selon moi, les plus précieux débris de l'art antique qu'aient donnés au musée de Naples les fouilles de Pompeï, sont deux simples dessins au trait, faits avec du crayon rouge sur des plaques de marbre blanc. L'un, très bien conservé, représente *Thésée tuant le Centaure;* l'autre, un peu plus altéré, un *groupe de dames jouant aux osselets.* Dans ces deux compositions, le dessin est d'une pureté et d'un fini très remarquables, digne des artistes les plus sévères de l'école raphaëlesque, et bien supérieur à

celui des fresques proprement dites, qui brillent davantage par la couleur, encore vive et belle dans la plupart. Les paysages et les marines sont précieux par les détails qu'ils rappellent. La perspective y est assez exacte, quoiqu'un peu comprise à la manière de celle des Chinois, dont il ne faut pas regarder les ouvrages horizontalement, mais de haut en bas, comme si le spectateur était élevé sur une éminence. Les animaux, les fruits, les fleurs, sont finement touchés, et retracés avec une grande exactitude. Quant aux arabesques, ce sont absolument celles que l'on imite encore partout, c'est-à-dire ces petits dessins légers et capricieux où s'ajustent, se mêlent, et s'entrelacent mille objets réels ou composés (1). Enfin les caricatures, assez comiques même à présent, sont formées de ces petits personnages que nous nommons *grotesques*, dont la tête est énorme, le corps moindre, les extrémités très petites. Nos artistes qui, les premiers, firent en ce genre des dessins ou des statuettes, croyaient peut-être inventer quelque chose; ils ne faisaient que copier les anciens. Cependant il est bon de leur remettre en mémoire un point qu'ils ont oublié. Souvent, dans ces grotesques de Pompeï, les jambes et les bras sont inachevés, de façon que les personnages ont l'air de marcher sur des pieux, et d'avoir pour bras des nageoires, ce qui les rend encore plus ridicules et plus comiques.

Mais de tous ces débris de l'art antique, de tous ces trésors exhumés des cendres de Pompeï, le morceau capital est assurément la grande mosaïque découverte en 1831, par M. Bianchi, dans la maison dite *du Faune*, parce qu'on y trouva aussi, sur un piédestal du jardin, cet admirable petit *Faune dansant*, gloire et bijou de la salle des bronzes. Cette mosaïque est, sans contredit, le plus curieux, le plus complet, le plus magnifique fragment qui nous soit resté de la peinture des anciens; je dis de la peinture, car elle ne peut être que la copie d'un tableau, et probablement celle d'un des tableaux grecs portés à Rome après la conquête. Elle est pour nous ce que seront peut-être, dans les âges futurs, ces étonnantes mosaïques qui rem-

(1) Les arabesques reçurent d'abord le nom de *grotesques*, en Italie du moins. Lorsqu'en faisant des excavations dans l'église de San-Pietro-*in-Vincula*, sous Léon X, on découvrit les ruines du palais de Titus, les ornemens de peinture trouvés intacts furent nommés, parce qu'on les tirait des grottes, *groteschi*. Un élève de Raphaël, Giovanni d'Udina, ayant découvert un moyen d'imiter le stuc ancien avec du marbre pilé mêlé de chaux et de térébenthine blanche, mit à la mode ce genre de fresques, dont Raphaël lui-même fit usage dans les loges et les galeries du Vatican.

placent, sur les grands autels de Saint-Pierre de Rome, la *Transfiguration* de Raphaël, le *Saint Jérôme* du Dominiquin, la *Sainte Pétronille* du Guerchin, le *Saint Michel* de Guide, etc., et qui pourront encore, après la destruction des toiles originales, faire connaître l'état de la peinture au siècle de Léon X. Il est juste d'en faire une description détaillée.

Cette mosaïque forme le pavé du *triclinium* d'été dans la maison *du Faune*. Contre la porte d'entrée, et en avant du morceau principal, se trouvent d'abord trois petits tableaux oblongs, séparés par des dalles blanches, qui représentent une rivière, le Nil sans doute, où s'agitent en grand nombre des animaux aquatiques, d'Égypte principalement, des canards, des ibis, des serpens, un hippopotame, un crocodile, un ichneumon. Quant à la grande mosaïque, qui est entourée d'une espèce de cadre, et forme un véritable tableau d'histoire, elle représente certainement une des batailles d'Alexandre contre les Perses, probablement la bataille d'Issus, car le récit de Quinte-Curce (lib. 3), dont je vais citer quelques passages, est parfaitement d'accord avec l'œuvre du peintre. On peut même croire, si le tableau original dont cette mosaïque doit être une copie, n'est pas grec, mais romain, que l'artiste aura porté sur la toile tous les détails donnés par l'histoire d'Alexandre, comme David, par exemple, a composé son *Léonidas* sur le récit de Barthélemy (Introduction au *Voyage d'Anacharsis*). Le moment choisi par le peintre est celui où les Macédoniens, Alexandre à leur tête, enfoncent la garde d'honneur qui entourait Darius, et où le prince persan, dont la défaite est accomplie, abandonne son char pour prendre un cheval et fuir avec plus de célérité. La partie gauche, malheureusement plus altérée que le reste du tableau, et qui offre de grandes lacunes, faciles, du reste, à combler par l'imagination, montre un petit groupe de Macédoniens pénétrant les premiers au milieu des cavaliers persans (*Macedones, ut circa regem erant, mutua adhortatione firmati cum ipso in equitum agmen irrumpunt*). Alexandre les guide et les précède. Monté sur un formidable cheval (*forma spectabilis atque ferocissimus*), la tête nue et le manteau royal sur les épaules, il combat à la tête des siens, plutôt en soldat qu'en général (*non ducis magis quam militis munia exequebatur*). Il renverse tout ce qui lui fait obstacle (*tum vero similis ruinæ stragis erat*), et, brûlant de frapper Darius de sa main (*optimum decus cæso rege expetens*), il perce de part en part avec sa lance un seigneur persan qui a fait au roi un rempart de son corps. Au centre du tableau, on voit Darius, coiffé

de la tiare (*rectam autem thyaram soli imperatori Persarum licebat gestare*. Comm. de Radero-Colonia), et encore monté sur son char de parade (*quippe qui Darius curru sublimis eminebat, et suis ad se tuendum et hostibus ad incessendum ingens excitamentum*). Autour de lui se pressent ses courtisans, parés à la manière des femmes (*hæc vero turba muliebriter propemodum culta*), les uns abattus déjà, les autres prêts à mourir (*circa currum Darii jacebant nobilissimi duces, ante oculos regis egregia morte defuncti, omnes in ora proni, sicut dimicantes procubuerant, adverso corpore vulneribus acceptis*). Le cocher a fait tourner bride au magnifique quadrige qui traîne le char de Darius; mais, effrayés du fracas qui les entoure, et percés des traits de l'ennemi, les chevaux se cabrent et résistent (*jamque qui Darium vehebant equi, confossi hastis, et dolore efferati, jugum quatere, et regem curru excutere cœperunt*). Alors le prince, arrachant et jetant à terre ses royales insignes, pour fuir plus librement (*insignibus quoque imperii, ne fugam proderent, indecore abjectis*), s'élance de son char, et va saisir le cheval que lui présente son frère Oxartes (*frater ejus, cum Alexandrum instare ei cerneret....*), afin d'échapper à toute bride au formidable assaillant qu'il voit prêt à l'atteindre (*cum ille veritus ne veniret in hostium potestatem, desilit, et in equum qui ad hoc ipsum sequebatur imponitur*).

Ce tableau, d'une dimension considérable, réunit vingt-cinq personnages et douze chevaux, à peu près de grandeur naturelle. Il ressemble tellement, dans sa disposition générale, au tableau de Lebrun sur le même sujet, qu'on pourrait accuser le peintre de Louis XIV d'être un plagiaire de l'antique, si la mosaïque de Pompeï n'eût pas été, de son temps, enfouie sous vingt pieds de cendres. Lebrun ne peut manquer d'avoir consulté Quinte-Curce, et de là vient sans doute la curieuse ressemblance entre l'œuvre de l'artiste grec ou romain, et celle de l'artiste français. Cette ressemblance, au reste, prouve mieux encore, et fera mieux sentir qu'une froide description toute la beauté, toute l'importance de l'ouvrage ancien. La vue de cette mosaïque démontre invinciblement que les peintres de l'antiquité savaient traiter de grands sujets, et embrasser de grandes compositions; qu'ils savaient y mettre une belle disposition de groupes, des plans divers, des raccourcis, du clair-obscur, le mouvement, l'action, l'expression des têtes et du geste, toutes les qualités enfin de la haute peinture, qui leur sont communément refusées. Et quand on pense, ce qu'il ne faut jamais perdre de vue, qu'un tel ouvrage est tout simplement le pavé d'une salle à manger dans une

petite ville à cinquante lieues de Rome, on est bien légitimement fondé à croire que la peinture des anciens a été l'égale de leur sculpture et de leur architecture, et qu'ainsi ils ont porté ces trois grands arts à un point de perfection qui ne saurait être dépassé.

Quand il fit la découverte de cette mosaïque, M. Bianchi fut saisi d'une joie si vive, que, pendant plus d'un mois, il resta dans un véritable accès de folie. La population de Naples partagea son allégresse et son admiration. L'on allait par troupes, et comme en procession, visiter cette précieuse relique, maintenant bien abritée sous un toit et des vitrages que supportent les débris de l'antique maison romaine, et protégée ainsi contre les entreprises des voyageurs non moins que contre les injures du ciel. Elle est devenue, à Naples, un véritable objet de mode. On la grave, on la lithographie, on la reproduit, en proportions réduites, sur des plaques de porcelaine propres à être encadrées, sur des vases de terre cuite faits en imitation des vases étrusques; on la brode sur des canevas, on l'imprime sur des étoffes. Puisqu'il est d'usage de faire mouler en plâtre, pour nos musées et nos écoles, les chefs-d'œuvre de la statuaire antique dont nous ne pouvons posséder les originaux, puisqu'on envoie copier les fresques de Michel-Ange et les tableaux de Raphaël, serait-il moins intéressant, moins utile pour l'histoire et les progrès de l'art, de faire aussi copier les principales fresques de Pompeï réunies au musée de Naples, et surtout la mosaïque dont je viens d'expliquer l'importance? Ce ne serait pas un ouvrage fort difficile, et la réussite m'en paraît certaine, si l'artiste auquel on confierait un tel travail y mettait encore plus de conscience que de talent, s'il consentait à se faire l'humble et religieux traducteur des artistes romains. Je suis convaincu que les peintres et les archéologues trouveraient à consulter ces simples traductions un égal plaisir, une égale utilité, et le département des beaux-arts, qui met toute sa sollicitude, tout son orgueil à doter la France des richesses qu'elle peut acquérir, leur doit en quelque sorte la reproduction de ces curieux monumens. Le ministre qui enrichira nos collections d'une fidèle copie de la mosaïque et des meilleures fresques de Pompeï, qui permettra que la gravure et la lithographie les répandent ensuite et les popularisent, fera certes un précieux cadeau à tous les amis des beaux-arts et de l'antiquité.

LOUIS VIARDOT.

POLITIQUE EXTÉRIEURE.

NÉGOCIATIONS DE LONDRES.

On s'est beaucoup entretenu ces jours derniers du discours de lord Palmerston et du sens qu'il fallait y attacher. On a aujourd'hui un nouveau texte à commenter : c'est le discours de la reine d'Angleterre. L'un et l'autre ne signifient que deux choses, premièrement l'opinion du public anglais, à laquelle il faut que le gouvernement britannique sacrifie, et secondement la position que lord Palmerston a prise dans la négociation.

Quant à l'opinion du public anglais, la voici. Ce public est pour la paix avec la France, même pour une alliance étroite avec elle. Il ne jalouse pas véritablement la France; il l'a jalousée beaucoup il y a quarante ans, quand la France menaçait la grandeur britannique dans l'Inde. Aujourd'hui, c'est la Russie qu'il jalouse. L'ambition continentale qu'on suppose à tort ou à raison à la France ne le touche guère; il laisse le soin de s'en inquiéter à la Prusse ou à l'Autriche. De plus, il tient beaucoup à la paix, et il est certain que sans l'alliance française la paix est en péril. Il est assuré, au contraire, qu'avec cette alliance, il est possible d'obtenir, par la seule force de l'influence des deux nations réunies, tous les résultats qu'en d'autres

temps on n'aurait obtenus que par la guerre. Ce sont les whigs d'abord qui pensent ainsi; ce sont aussi les tories eux-mêmes. Dans les tories, il faut distinguer les vieux tories aristocrates, qui en sont encore aux traditions de lord Castelreagh, des tories modérés, résistant par esprit de conservation au mouvement du parti réformiste, et pas plus aristocrates que leur illustre chef, M. Peel, qui est fils de l'un des plus riches industriels de l'Angleterre. Ces tories, qui ne sont pas très loin du pouvoir, veulent d'ailleurs prouver que leurs préjugés de parti ne les éloigneraient pas, comme on le croit, de l'alliance de la France libérale, et qu'ils ne sacrifieraient pas les intérêts de la paix à des préjugés qu'ils n'ont plus, et qu'ils ont laissés à leurs devanciers. Ce public anglais, qui connaît peu les affaires étrangères et qui ne s'en occupe presque pas, a tout à coup appris qu'un traité avait été signé sans la France; que ce traité entraînait pour celle-ci une sorte d'exclusion des affaires communes de l'Europe, et que la forme même employée avait eu quelque chose de blessant pour elle. Il a de plus appris, par le langage de la presse française, que la manière dont la France ressentait une telle conduite pouvait troubler profondément les relations des deux pays, et peut-être la paix de l'Europe. Il a fallu lui dire ce qui en était, et c'est dans ce but que lord Palmerston a fait un discours parfaitement poli, mais pas complètement exact, et pas du tout fondé en raison politique.

Dans ce discours, il a pris la même position que dans la négociation même, position qui au fond n'est pas soutenable. Cette position, la voici.

« De quoi s'irrite donc la France? Pourquoi dit-elle qu'il n'y a plus « d'alliance? Loin de là, l'Angleterre veut l'alliance de la France « plus que jamais. Elle en apprécie plus que jamais l'importance et « l'utilité. Aussi l'Angleterre est-elle sur tous les points disposée à « s'entendre avec la France. Y a-t-il une convention commerciale à « signer, l'Angleterre est toute prête. Y a-t-il en Espagne quelque « chose de commun à faire, l'Angleterre est disposée à recevoir l'avis « du cabinet français et à se concerter avec lui. Il en serait de même « s'il y avait une question en Allemagne ou en Suisse. Si demain les « trois puissances du Nord voulaient entreprendre une guerre de prin- « cipe contre la France, l'Angleterre ne serait plus leur alliée. En « un mot, le traité de Londres est un accord accidentel, sur un point « de la politique générale, qui n'entraîne aucune séparation défi- « nitive de l'Angleterre avec la France, aucune alliance durable de

« l'Angleterre avec les cours du Nord. Ce traité prouve que sur un « point, un seul, il y a dissidence. »

Tel est le thème que lord Palmerston, dans ces termes ou dans d'autres, n'a jamais cessé de développer devant les négociateurs français.

En supposant que ce thème fût aussi fondé qu'il l'est peu, il prouverait d'abord que la France et l'Angleterre se tiennent en général pour complètement dégagées de tout lien l'une à l'égard de l'autre, qu'en toutes choses elles en font à leur tête; que, quand elles sont naturellement du même avis, elles votent ensemble dans le conseil des cinq puissances, et que, lorsqu'elles sont d'un avis différent, elles votent en sens divers. Cela s'appelle liberté, et non pas alliance. C'est ainsi, par exemple, que l'Autriche et la France ont vécu ensemble depuis dix ans; ce n'est pas ainsi qu'ont vécu la France et l'Angleterre. Une alliance suppose qu'on se concerte préalablement, qu'on s'efforce de se mettre d'accord, qu'on fait des sacrifices pour y réussir, et qu'en un mot on vote toujours ensemble, par un intérêt supérieur aux intérêts divers qui se succèdent chaque jour, celui d'unir deux grandes influences, et de rendre leur force irrésistible en les réunissant.

La position prise par le cabinet anglais suppose donc tout de suite qu'il n'y a plus ni concert ni union permanente. Encore s'il s'agissait d'un point secondaire, d'un objet de médiocre importance, on pourrait se dire que le dissentiment sur un objet de ce genre ne saurait entraîner la rupture de l'alliance. Mais il n'y a plus aujourd'hui qu'une question tout-à-fait importante, celle d'Orient, car l'Espagne n'attire plus l'attention des puissances; elle l'attire si peu, que la reine, dans son discours, annonce qu'elle va retirer ses forces navales des côtes de la Péninsule. La question belge est finie par un traité; en Allemagne, en Italie, tout se tait. Un différend grave allait compromettre à Naples la paix du monde; la France l'a apaisé, et on l'en remercie. Il n'y a plus qu'une question, une seule, la question d'Orient. Celle-là est d'une immense gravité, d'une gravité telle que depuis 1815, c'est-à-dire depuis que l'âge des grandes choses semblait clos, il ne s'était rien présenté d'aussi considérable, rien qui méritât à un aussi haut degré l'attention et le concours de deux nations qui voulaient s'entendre pour maintenir la paix. Et, sur cette question, on se sépare brusquement de la France, presque sans avis préalable; on se met avec ses adversaires avoués ou déguisés, on se

met quatre contre elle; on la laisse de côté dans une question qui l'intéresse en quelque sorte plus que tous ceux qui la traitent, et puis on dit que l'alliance n'est pas rompue, qu'il s'agit d'un dissentiment accidentel sur un seul point, que ce dissentiment n'aura pas d'autre suite, et que le lendemain on traitera encore en commun toutes les questions qui se présenteront!

Oui, après avoir résolu avec la Russie la seule affaire qui puisse changer la face du monde, la seule question vraiment territoriale qui ait agité les esprits depuis que l'épée de Napoléon ne fait et ne défait plus les empires, on viendra nous offrir de nous entendre sur l'entrée des poteries anglaises en France, ou sur l'entrée des modes françaises en Angleterre, ou bien on nous proposera de passer en commun une note à l'Autriche et à la Russie, sur l'occupation trop prolongée de Cracovie!

Une telle manière de raisonner, il faut le dire, n'est pas sérieuse.

Cependant gardons-nous de mal accueillir le discours de lord Palmerston. Il prouve que le public anglais, pour lequel ce discours était fait, exige qu'on parle avec égard de la France, et qu'on professe publiquement le désir de conserver son alliance. Il prouve aussi qu'en signant le traité du 15 juillet, on n'avait pas plus prévu ses conséquences qu'on n'avait prévu la fin de l'insurrection de Syrie, sur laquelle toute la politique du traité repose.

Et quant à la question du procédé, sur laquelle nous avons déjà donné des détails, les explications de lord Palmerston, tout en respirant une grande intention de réparer le mal accompli, ne sont pas plus fondées.

Il dit qu'on avait offert projets sur projets à la France, qu'elle les a tous rejetés, et qu'alors il a bien fallu en finir sans elle. Voici les faits, que nous croyons tenir de bonne source.

Sous le ministère du 12 mai, l'Angleterre avait proposé un plan qui consistait à laisser au vice-roi l'Égypte héréditairement, et le pachalik d'Acre viagèrement, moins la place de Saint-Jean-d'Acre. Cela n'était pas acceptable. Enlever au vice-roi, pour prix de la victoire de Nézib, la moitié de ses possessions, n'était pas même équitable chez des barbares. Le ministère du 12 mai refusa cette proposition. Quand le ministère du 1er mars est arrivé, la négociation n'a d'abord pas été très active. Il semblait que d'un commun accord on voulût laisser reposer les esprits, pour reprendre la question avec plus de sang-froid. Quand on est revenu à la question, lord Palmerston a renouvelé son offre de l'Égypte accordée héréditairement, et du pa-

chalik d'Acre accordé viagèrement; mais pour donner à l'offre quelque caractère de nouveauté qui la rendît admissible, il y a joint la concession de la place de Saint-Jean-d'Acre. Cette offre n'était guère plus acceptable que la précédente, car on ne donnait au vainqueur de Nézib que l'Égypte, la moindre partie de la Syrie, et il fallait lui arracher, outre la plus grande partie de la Syrie, Adana, que Méhémet appelle la clé de sa maison, Candie, la reine de l'archipel, et les villes saintes, qui sont le plus grand moyen d'influence morale en Orient. Lui ôter tout cela après une victoire, c'était le pousser aux dernières extrémités, et exposer l'Europe à de graves dangers. Le cabinet du 1er mars avait fait des efforts très grands auprès du vice-roi pour lui arracher des concessions; il avait à peu près obtenu l'abandon des villes saintes et de Candie. Il avait été moins heureux à l'égard d'Adana : il avait cependant quelque espoir d'en obtenir le sacrifice, si on laissait au pacha l'Égypte et la Syrie héréditairement; mais il lui était démontré que sans la guerre, on n'arracherait pas au pacha une portion quelconque de la Syrie. Or, quand on lui demandait de consentir à un arrangement qui avait pour but d'enlever au vice-roi ce qu'il n'était d'abord pas juste de lui ôter, et ce qu'on ne lui ôterait que par la guerre, le cabinet du 1er mars ne pouvait pas céder, et dans la chambre, on lui disait à grands cris de ne pas se rendre! Ceux même qui le blâment aujourd'hui l'accusaient alors de faiblesse envers l'Angleterre, lui reprochaient de ne savoir rien lui refuser.

Le cabinet du 1er mars refusa donc cette offre. Il déclara que, si on lui proposait des conditions raisonnables, il emploierait son influence pour les faire accepter du pacha, mais que si on proposait des conditions qui n'eussent aucune chance auprès de lui, qui le pousseraient au désespoir, qui le pousseraient à marcher sur Constantinople, à provoquer ainsi les Russes à y venir, il regarderait cela comme une folie, et qu'il y résisterait.

Cela se passait au mois de mai. La proposition de donner l'Égypte et une petite portion de la Syrie était donc repoussée; mais lord Palmerston ne semblait pas en être à son dernier mot. Ce qui le prouve, c'est que l'Autriche fit à Londres quelques insinuations à la France, lui dit que peut-être on amènerait lord Palmerston à consentir à donner au pacha l'Égypte *héréditairement*, la Syrie entière *viagèrement*, moins Adana, Candie et les villes saintes, mais que cette concession serait la dernière. M. Guizot instruisit sur-le-champ le cabinet français de cette ouverture. Il fut répondu à M. Guizot de ne

pas refuser, ou d'accepter cette proposition si elle lui était faite, mais d'attendre, avant de s'expliquer, le résultat des efforts qu'on allait tenter à Alexandrie pour amener le pacha à y consentir. Il eût été, en effet, bien imprudent d'accepter cette proposition à Londres sans savoir s'il y avait chance de la faire accepter à Alexandrie. Que serait-il arrivé, en effet, si, consentie à Londres par la France, cette proposition eût été refusée en Égypte? La France aurait été obligée, ou de retirer le consentement donné à Londres, ou de s'unir aux quatres puissances pour détruire de ses mains le pacha d'Égypte.

Il fut dit à M. Guizot : — Si cette nouvelle proposition vous est faite, adressez-vous au cabinet, qui vous donnera sa réponse définitive. — M. Eugène Périer fut envoyé à Alexandrie, pour s'assurer si le pacha pourrait être amené à se contenter de l'Égypte héréditaire et de la Syrie viagère, et si, le jour où la France pèserait sur lui de tout son poids, elle ne vaincrait pas sa résistance. La France n'entendait cependant pas dépendre en dernier ressort de l'ambition du pacha; il était un point où elle voulait s'arrêter, et où elle était décidée même à lui dire les paroles qui pouvaient le faire céder; mais c'était lorsque la proposition faite serait équitable, et contiendrait un arrangement raisonnable et rassurant pour l'avenir. La Syrie entière, même viagèrement, avait à peu près ces avantages.

Ainsi, d'après quelques insinuations, on devait s'attendre que la proposition de céder l'Égypte héréditairement, et la Syrie viagèrement, serait faite à Londres, ou que du moins, si on ne voulait pas la faire, on reviendrait une dernière fois à celle de donner l'Égypte avec le pachalik d'Acre. Mais il n'en a rien été. Lord Palmerston s'est tu. Il n'a plus rien dit. Jamais la proposition de céder l'Égypte héréditairement, la Syrie viagèrement, n'a été faite. Jamais le cabinet français n'a eu à la refuser. On devait s'attendre au moins que, si l'Angleterre persistait dans celle qui se bornait à joindre à l'Égypte le pachalik d'Acre seulement, on provoquerait une dernière explication de la France. Pas du tout. On garde un long silence, puis tout à coup, à la nouvelle de l'insurrection de Syrie, qui fournit un moyen jusque-là inespéré d'agir contre le vice-roi, on s'assemble, on délibère. On garde un profond secret, pénétré, il est vrai, par notre ambassadeur, mais on le garde du mieux qu'on peut; on ne dit pas à la France : — La proposition de joindre à l'Égypte le pachalik d'Acre seulement est la proposition définitive à laquelle on s'arrête. Voulez-vous, ne voulez-vous pas y concourir? — Loin de là. On signe, puis on appelle la France pour lui dire qu'on a signé.

C'est là, il faut le dire, le procédé singulier, étrange dont la France a à se plaindre aux yeux du monde, et que les explications de lord Palmerston n'ont ni expliqué ni justifié.

En somme, voici le fait résumé : on avait accordé *héréditairement* l'Égypte, *viagèrement* le pachalik d'Acre. On allait faire un peu plus, on allait peut-être donner la Syrie *viagèrement*, sous la condition de l'abandon de Candie, d'Adana, des villes saintes. Cela, on ne le propose pas à la France; mais on le lui laisse entrevoir. La France n'a donc pas à s'expliquer encore; néanmoins elle envoie M. Périer à Alexandrie pour préparer cette solution. Tout à coup éclate l'insurrection de Syrie; on change brusquement de marche, on revient en arrière, et sans en avertir la France, sans lui demander une dernière explication, on signe une convention par laquelle on se sépare d'elle, par laquelle on se joint aux puissances du Nord, contre elle, quoi qu'on en puisse dire.

Voilà l'exposé exact des négociations, d'après des renseignemens que nous pouvons donner comme certains.

Maintenant, pourquoi faut-il rappeler ces faits? Est-ce pour aigrir les deux nations, pour les pousser l'une contre l'autre? Non, mais il faut, avant tout, que la vérité soit connue, pour que l'une et l'autre sachent comment les choses se sont passées, pour que la France ne s'exagère pas la nature du mauvais procédé, et que d'autre part l'Angleterre ne croie pas que tout s'est passé régulièrement.

Lord Palmerston a-t-il voulu outrager la France? Non, on n'a pas facilement une telle intention. Mais lord Palmerston se voyait peu à peu entraîné à faire une concession nouvelle qui coûtait à sa politique, fausse ou vraie. C'est sur ces entrefaites qu'on lui annonce la prétendue insurrection de Syrie; il y voit un expédient pour sortir d'embarras; il assemble les négociateurs, il leur montre là un moyen, jusqu'alors inconnu, de réduire le pacha, et il signe sans la France une convention jusque-là regardée comme dangereuse et inadmissible. Il la cache à la France, uniquement dans un but, celui de finir plus tôt, plus sûrement, et peut-être de donner à l'amiral Stopford des ordres qui restent huit jours inconnus! ordres arrivés trop tard, puisque l'escadre égyptienne est rentrée à temps dans le port d'Alexandrie.

C'est sur cette croyance, si légèrement fondée, sur cette croyance à l'insurrection de Syrie, qu'on a joué et compromis l'alliance française!

Au reste, n'insistons pas davantage sur le procédé : parlons du fait. Qu'en reste-t-il, toute susceptibilité mise de côté?

Une chose fort grave : l'Angleterre, après dix ans d'alliance, quitte la France pour la Russie, et s'en va tenter de résoudre, avec les adversaires plus ou moins avoués de la France et même de l'Angleterre, la plus grande question du temps.

La France est exclue d'une question qui comprend tous les intérêts de la Méditerranée à la fois; elle en est exclue quand l'Autriche, qui a Trieste dans cette mer, quand la Prusse, qui n'y a rien, sont appelées à la traiter!

La France, en outre, se trouve seule en présence des puissances du Nord, toujours au fond ennemies de sa révolution, et elle n'a plus avec elle l'Angleterre pour conjurer leur mauvais vouloir.

Qu'a dû faire la France dans cette position? que doit-elle faire encore?

S'agit-il de faire du bruit, de menacer, d'agiter les esprits, en un mot de tenir la conduite des faux braves? Non.

La France doit se souvenir que, même étant seule, elle a tenu tête à l'Europe; elle doit se rappeler que, même étant seule, elle peut défendre ou sa révolution, si c'est sa révolution qu'on menace, ou ses intérêts, si c'est à ses intérêts qu'on en veut dans la Méditerranée; elle doit se mettre en mesure sans bruit et sans jactance.

Tout le monde lui dit : — Mais nous ne voulons pas la guerre. — Soit. Si vous ne la voulez pas, doit répondre la France, ne faites pas ce qui pourrait l'amener.

La France doit armer, non pas avec ostentation, mais avec une activité efficace. Puis, comme on dit, elle verra venir. C'est aux quatre puissances à voir ce qu'il faut penser de tout cela, et à se demander si, en s'étant trompées sur les premières conséquences de la convention de Londres, elles ne pourraient pas se tromper encore sur les dernières.

****

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 août 1840.

L'échauffourée de Boulogne a fourni une nouvelle preuve de l'excellent esprit qui anime les populations, la garde nationale et l'armée. Entre le pays et la royauté de juillet, le pacte d'alliance est définitivement scellé. La France, qui entoure le trône de son amour et de sa puissance, ne s'est guère émue au bruit d'une folle tentative, et n'a pas laissé son attention se distraire de la question capitale du jour, je veux dire la question d'Orient.

Les actes du gouvernement anglais viennent d'ajouter à l'affaire d'Orient un nouveau degré d'importance et de gravité. Le discours de lord Palmerston, dans la chambre des communes, et plus encore les paroles que le cabinet anglais vient de mettre dans la bouche de la reine, doivent nous convaincre qu'il est décidé à suivre jusqu'au bout le faux système où l'ont enfin entraîné les passions et la légèreté de deux ou trois hommes politiques.

Dans le discours de la couronne, on n'a pas même, par un reste de courtoisie, témoigné quelques regrets d'une négociation si importante, conclue sans le concours de la France. Après avoir énuméré, avec une sorte de complaisance, ses nouveaux alliés, le gouvernement anglais annonce au monde qu'il entend, par ce traité, rétablir la paix de l'Orient et consolider la paix de l'Occident. Dirait-on, en lisant ces paroles, qu'il existe dans cette Europe, dont on prétend raffermir la paix, une puissance de premier ordre, une grande nation qu'on n'a pas même daigné mentionner? Est-ce outrecuidance ou gaucherie? Est-ce sérieusement qu'en l'an de grace 1840 on prétend dicter la loi à l'univers, en tenant de la France le même compte que le congrès de Vienne, de funeste mémoire, tenait de Lucques ou de Saint-Marin?

Si, en laissant de côté l'étrangeté des formes, on entre dans le fond des

choses, l'étonnement redouble : que penser, en effet, de lord Palmerston, lorsqu'il affirme gravement, dans sa réponse à M. Hume, que la nouvelle alliance, au lieu de seconder les vues ambitieuses de la Russie en Orient, aura un résultat tout contraire? A cette occasion, il a fait une remarque qui serait plaisante, si la plaisanterie pouvait trouver place dans une matière aussi grave. Vous croyez que les Russes sont arrivés à Khiva? Vous vous effrayez de leurs progrès dans le cœur de l'Asie? Vous pensez peut-être que cette marche sur Khiva est une preuve irrécusable de l'ambition démesurée de l'autocrate? Détrompez-vous, il n'en est rien; les Russes n'ont pas pénétré jusqu'à Khiva; ils ont été arrêtés par les neiges. Dès-lors il est évident que la Russie n'a pas d'ambition, qu'elle ne vise pas à l'empire de l'Asie. Tenter et ne pas réussir, n'est-ce pas un témoignage irréfragable de modération? La campagne de Moscou n'a-t-elle pas prouvé jusqu'à l'évidence que Napoléon n'était pas un prince insatiable de gloire et de conquêtes?

Veut-on une autre preuve de la modération, de la bonhomie du cabinet russe? La voici. Il a spontanément déclaré à lord Palmerston qu'il se trompait sur les vues qu'il supposait à la Russie, et qu'elle était prête à renoncer au traité d'Unkiar-Skelessi, si on voulait le remplacer par un traité commun aux autres puissances. En d'autres termes, la Russie renonce à un traité que l'Europe n'avait pas reconnu, et qui pouvait, en conséquence, l'exposer à une lutte avec l'Angleterre et la France réunies, pour un traité à l'aide duquel lord Palmerston sépare l'Angleterre de la France, se met au service de la Russie, et lui ouvre les portes de l'Orient. C'est encore là pour le noble lord une preuve de la touchante modération du cabinet de Saint-Pétersbourg.

Au surplus, dit-il, que voulons-nous? maintenir l'intégrité de l'empire ottoman. La France aussi a déclaré que c'était là le principe dirigeant de sa politique. Nous sommes donc d'accord sur le but; un dissentiment sur les moyens propres à l'atteindre pourrait-il amener une rupture entre les deux nations? La France ne sait-elle pas que le ministère anglais attache le plus grand prix à l'union intime des deux pays?

Laissons ces vaines protestations si formellement démenties par les faits. Tout a été dit à ce sujet.

La France veut l'intégrité de l'empire ottoman, c'est vrai; mais la France ne s'est jamais dissimulé l'état réel, les conditions actuelles de cet empire. Elle n'imagine pas et ne permet à personne de lui faire accroire que la Porte conserve des forces qu'elle a perdues depuis long-temps, une vigueur, une énergie, qu'elle n'a que trop oubliées. L'empire turc, sans être démembré dans le sens légal du mot, a vu quelques-unes de ses provinces se détacher de l'administration générale du sultan et recevoir de la main d'un vassal aussi habile que puissant une organisation particulière et une vie nouvelle. La victoire de Nézib, provoquée par les funestes conseils donnés à la Porte et par la folle agression qui en a été le résultat, a mis le sceau à la séparation de l'Égypte et de la Syrie. La Porte est aussi incapable de reprendre le gouvernement de

ces provinces que de le conserver. Ces pays seraient demain abandonnés par Méhémet-Ali, qu'au lieu de rentrer paisiblement sous l'administration du sultan, ils se trouveraient livrés à une effroyable anarchie que l'Europe, froissée dans ses intérêts commerciaux et inquiète de son équilibre politique, ne saurait voir d'un œil indifférent. Les relations des cabinets européens à l'endroit de l'Orient ne tarderaient pas à se compliquer, une intervention armée serait bientôt inévitable, et de là à une guerre générale il n'y a qu'un pas.

Dès-lors il ne reste que deux explications raisonnables à donner de ces mots, l'intégrité de l'empire ottoman; l'une positive, l'autre négative.

D'un côté (c'est le sens négatif), nulle puissance européenne, qu'elle s'appelle Autriche, Angleterre, France ou Russie, ne doit aspirer à un agrandissement territorial aux dépens de la Turquie. L'empire turc doit rester l'empire des Ottomans. Qu'on y songe; le jour où l'on croirait sérieusement que cela est impossible, ce jour-là il ne s'agirait plus seulement de remanier le territoire de la Turquie, mais celui de l'Europe. Il ne manque pas en Occident de choses à remettre à leur place naturelle. La France, qu'on a souvent accusée d'ambition et qui donne cependant à l'Europe, depuis vingt-cinq ans, des preuves irrécusables d'une modération bien rare dans l'histoire des grandes nations, la France ne prendra pas l'initiative de ce grand mouvement; mais elle ne permettra pas que d'autres l'impriment au monde sans qu'il produise toutes ses conséquences, sans que l'équilibre de la balance européenne, troublé par les changemens du bassin oriental, soit rétabli par des changemens proportionnels dans le bassin occidental.

Le sens positif est celui-ci : les provinces séparées de l'administration générale de la Porte ne doivent pas être démembrées de l'empire. Le sultan doit en conserver la suzeraineté. Méhémet-Ali et ses héritiers seront les vassaux de la Porte. L'Égypte et la Syrie seront deux grands fiefs qui ne sortiront pas du cercle de l'empire ottoman. Méhémet-Ali n'a jamais voulu autre chose. Dans les momens les plus critiques, il n'a jamais brisé ses liens avec la Sublime-Porte, il n'a jamais manqué à ce qu'il lui devait d'honneurs et de respects. Aucun pacha ne s'est montré observateur plus scrupuleux des usages et cérémonies de l'empire. A la mort du sultan, à l'avénement du nouvel empereur, à l'occasion d'un mariage, à la publication d'un batti-scheriff, que sais-je? toujours Méhémet-Ali a su concilier ses légitimes prétentions avec cette position élevée, mais dépendante, qu'il n'entend pas changer. Ce n'est pas la souveraineté absolue, c'est l'administration, c'est le gouvernement héréditaire de ces provinces qu'il réclame. Il veut ce qui est, ce qui ne pourrait pas cesser d'être, sans plonger ces provinces dans le désordre, sans exposer l'empire à des secousses qu'il est hors d'état de supporter.

La France n'a jamais demandé autre chose que de régulariser ce qui existe, de sanctionner le fait accompli.

L'empire turc conservera son intégrité, et retrouvera, par l'amitié et la bonne administration d'un vassal puissant, une partie des forces qu'il a perdues.

L'Europe verra s'éloigner pour un temps indéfini, très long peut-être, une question dont la solution peut amener les plus grandes catastrophes.

Qui pourrait se plaindre de cet arrangement? Ceux-là seulement qui auraient des vues secrètes et ambitieuses sur le territoire de l'empire ottoman; ceux qui verraient avec douleur l'administration vigoureuse de quelques-unes de ses provinces lui offrir des forces et un modèle qui lui sont également nécessaires; ceux, en un mot, qui ont intérêt à prolonger l'agonie de la Porte, pour qu'un jour elle se jette complètement épuisée dans les bras qui sont toujours ouverts pour la recevoir et pour l'étouffer.

C'est là le fond de la question, c'est là le vrai; tout le reste n'est que sophismes et arguties. Défaire ce qui existe, c'est bouleverser l'Orient, c'est compromettre l'intégrité de l'empire ottoman et la paix du monde. Même dans la plus étrange des suppositions, dans l'hypothèse que Méhémet-Ali, oubliant tout à coup ses forces, ses antécédens, ses victoires, sa renommée, les intérêts de sa famille, sa vie tout entière, obéirait humblement aux sommations injurieuses de l'alliance anglo-moscovite, ces provinces ne tarderaient pas à devenir un champ de bataille où nous verrions ces amis d'hier se mesurer d'un œil d'envie, et bientôt s'entredéchirer; car, certes, il n'y eut jamais de pacte plus étrange, de convention plus inconcevable, d'accord moins durable que celui qui fait de l'Angleterre, de la maîtresse des Indes, l'instrument de la politique russe en Orient.

En présence de ce fait, il est des amis du pouvoir absolu qui se permettent de rire des gouvernemens constitutionnels. Pourquoi, disent-ils, ces étranges résolutions? Pourquoi cet incroyable aveuglement? Parce que des considérations de politique intérieure, des patronages de famille, des combinaisons électorales, ont forcé le cabinet anglais à laisser l'ambassade de Constantinople à lord Ponsonby, et n'ont pas permis aux collègues de lord Palmerston de rompre avec lui. Lord Palmerston, pour ne pas se brouiller avec une famille puissante, a dû se résigner à lord Ponsonby, et le cabinet à son tour a dû subir la loi de lord Palmerston. Lord Ponsonby a préparé de longue main, avec une insistance et une vivacité déplorables, toutes ces folies orientales; lord Palmerston a fini par les adopter avec son opiniâtreté habituelle. L'un et l'autre en ont fait une question personnelle, une question d'amour-propre. Lord Ponsonby tenait à Londres depuis plusieurs mois un interprète de son ambassade pour qu'il insistât, pour qu'il pressât les ministres et les diplomates, exactement comme un plaideur entretient un solliciteur auprès d'un tribunal.

Certes, nous sommes loin de vouloir tirer de ces faits aucune conséquence contre le gouvernement constitutionnel; mais nous reconnaissons que l'histoire emploiera un langage fort sévère en parlant un jour des causes qui ont enfanté un si grand évènement, un évènement qui peut compromettre la paix et la prospérité dont l'Europe avait le bonheur de jouir depuis vingt-cinq ans.

Le noble lord s'étonne de ces prédictions. A l'entendre, rien de plus paci-

fique, rien de plus simple que son fameux traité. Il n'y a dissentiment que sur les moyens d'atteindre le but : qu'importe? c'est si peu de chose!

Nous venons de montrer qu'au fond il n'y a pas même unanimité sur le but. La France pense qu'il est sage de maintenir les faits accomplis : le noble lord veut tout bouleverser. La France veut pour l'empire ottoman une intégrité réelle et possible; lord Palmerston, une intégrité chimérique, qui aboutit à l'anarchie, au désordre, au démembrement.

Mais d'ailleurs est-ce sérieusement qu'on vient nous dire que ce n'est rien que le dissentiment sur les moyens d'exécution? Et quels sont ces moyens? Où commencent-ils? où finissent-ils? que deviendraient-ils si le pacha résistait, si un premier succès couronnait ses efforts? si la lutte se prolongeait? A ces questions il n'est qu'une réponse : la voici. Les nouveaux alliés ont imaginé que la France se bornerait humblement au rôle de spectatrice; qu'elle laisserait écrire dans l'histoire du XIXe siècle ces paroles : La France, après les guerres de la révolution et de l'empire et un repos de vingt-cinq ans, vit un jour l'Angleterre, la Russie, la Prusse et l'Autriche régler seules les affaires de l'Orient, et se contenta de leur dire que c'étaient là des façons peu courtoises!

A l'heure qu'il est, l'Europe sait que c'est là une supposition hasardée que les faits se chargeraient de démentir. Quiconque pense que la France désire sincèrement le repos du monde, qu'elle préfère à toutes choses une paix digne, honorable, celui-là est un juste appréciateur de l'opinion publique; mais il la méconnaîtrait complètement, celui qui pourrait être tenté de croire que la France se résignera à un rôle subalterne et indigne d'elle.

Empressons-nous de le reconnaître. Il y a à cet égard accord parfait de sentimens, véritable élan national. La couronne et le pays, la garde nationale et l'armée, toutes les opinions, tous les partis, nous n'en exceptons aucun, n'auraient qu'une voix, qu'un cri le jour où la France se sentirait blessée dans son honneur, dans sa dignité, dans ses plus chers intérêts. La couronne trouverait dans le cabinet actuel un interprète fidèle, un exécuteur habile de ses généreuses résolutions. Disons plus, quels que fussent les hommes assis au pouvoir, nulle force humaine ne pourrait les y maintenir le jour où ils failliraient sous le poids de cette mission nationale, le jour où la couronne ne trouverait pas en eux un conseil et un instrument proportionnés à la grandeur des évènemens.

Au surplus, ce n'est pas la résolution du cabinet anglais qui doit fixer plus particulièrement l'attention de notre gouvernement. Sans doute c'est du cabinet anglais que la France, au point de vue de sa dignité, a le plus le droit de se plaindre; c'est lord Palmerston qui, sans tenir aucun compte de notre alliance, n'a eu ni trêve ni repos qu'il n'ait formé une alliance nouvelle. Mais, au point de vue purement politique et d'intérêt matériel, c'est sur la Prusse et l'Autriche, sur leur adhésion au traité anglo-russe, que le gouvernement français doit, avant tout, porter son attention.

L'Angleterre, pays libre, pays constitutionnel, ne tardera pas, nous en

sommes convaincus, à demander à son cabinet un compte sévère de sa conduite politique. Le jour où il sera évident pour tout le monde que tous les efforts de lord Palmerston n'ont abouti qu'à la rupture de l'alliance anglo-française et à l'intronisation de la puissance russe en Orient, la nation anglaise élèvera sa voix et repoussera le rôle, par trop subalterne et contraire à ses intérêts, de satellite de la Russie. C'est là une aberration qui d'un côté ne peut être durable, et qui, de l'autre, tout en donnant aux Russes, dans les affaires d'Orient, un ascendant funeste, n'altère guère la situation relative de la France et de la Russie. Il n'en est pas de même de l'adhésion de l'Autriche et de la Prusse.

Ces deux puissances ont si peu à gagner et tant à perdre à cette étrange convention, qu'il est impossible de ne pas se demander comment elles ont pu y donner leur consentement. Quelle est donc la cause de ce grand aveuglement?

Comment la Prusse a-t-elle pu oublier tout à coup sa faible population, sa bizarre géographie, ses populations cis-rhénanes? Comment l'Autriche, seul fondement en Europe du système stationnaire, a-t-elle pu, elle, si prudente, si réservée, fermer les yeux sur tous les dangers dont elle est entourée, dangers qu'elle ne peut conjurer que par l'inaction et la retenue de la France?

Évidemment, on l'assure d'ailleurs, les hommes habiles, prévoyans de ces deux pays, ont dû gémir de la nécessité où ils se sont trouvés d'adhérer à pareil traité. Nous le croyons volontiers. Mais en politique, peu importent les dispositions morales des auteurs d'un fait quelconque. Plus d'un homme politique n'approuvait guère la bataille de Navarin. Les flottes égyptienne et turque ne furent pas moins attaquées et détruites.

Que nous importent les regrets qu'on peut éprouver à Vienne et à Berlin? Le fait n'est pas moins réel; ces regrets ne font que confirmer ce qui est déjà évident de soi-même, c'est que ces puissances n'ont plus la libre disposition d'elles-mêmes, c'est qu'elles obéissent aveuglément à une impulsion étrangère qui leur paraît irrésistible, c'est qu'en réalité il y a chez elles décadence politique, qu'elles ne sont plus que des puissances de second ordre. C'est là ce que tout homme impartial sera forcé d'avouer le jour où le traité serait ratifié par la Prusse et l'Autriche. La Prusse devra reconnaître qu'en changeant de roi, elle a changé de politique, et l'Autriche ne pourra pas ne pas s'apercevoir que son ministre dirigeant a perdu le haut rang qu'il a si long-temps occupé dans la diplomatie européenne.

Quoi qu'il en soit, la ratification du traité sera pour la France une preuve certaine que la Prusse et l'Autriche ne sont plus que deux hospodaras russes. Lorsque, contrairement à ses propres intérêts, on a cédé à la volonté d'autrui sur un point si capital, il est évident qu'on ne cède pas à la raison, mais à la peur. Dès-lors on peut céder sur toutes choses; on peut s'humilier demain comme on s'est humilié aujourd'hui; on peut servir les passions d'autrui comme on a servi les intérêts; on est un instrument.

C'est là ce que la France doit se dire, c'est là ce qu'elle doit prendre en grande considération et ne jamais perdre de vue.

En Angleterre, l'opinion publique est libre et puissante. Le jour où la nation anglaise sera convaincue que son administration s'est égarée, elle n'hésitera pas à la briser. Elle en a les moyens.

Ces moyens n'existent ni en Prusse ni en Autriche. Si la Russie s'est emparée de leurs conseils, elle peut y régner des années et des années, et y affermir de plus en plus son influence exclusive. Dès-lors la France aura un jour à délibérer sur la question de savoir jusqu'à quel point elle doit permettre qu'un système qui lui serait hostile ou seulement suspect, pousse ses forces ou du moins son influence jusqu'aux portes de Thionville et de Grenoble.

Quoi qu'il en soit, nous sommes complètement rassurés. Le roi, le pays, le cabinet, comprennent également toute l'importance et la gravité de la nouvelle situation politique que l'alliance anglo-russe vient de faire à l'Europe. La France n'a rien à craindre.

Les affaires d'Espagne semblent prendre une tournure moins fâcheuse. Espartero, revenu d'une erreur momentanée, paraît disposé à mettre son influence et son épée au service de la monarchie constitutionnelle et de l'ordre; ce qui est d'autant plus rassurant, que le gros de l'armée ne cachait pas sa répugnance à suivre son général dans ses aventures politiques.

Toujours est-il qu'en allant se mettre au pouvoir d'Espartero, au sein de la Catalogne, la reine a poussé trop loin peut-être la hardiesse d'un esprit politique et la confiance d'une femme. Quoi qu'il en soit, il s'agit maintenant de reprendre d'une main habile et ferme les rênes du pouvoir qu'on a laissé flotter un instant. Malheur à l'Espagne s'il arrivait à la reine ce qui arrive quelquefois aux personnes les plus hardies qui viennent d'échapper à un grand danger qu'elles n'avaient pas prévu. Elles prennent peur et se découragent après coup. Si la reine Christine, qui est peut-être l'homme d'état le plus éminent de l'Espagne, songeait à laisser ce malheureux pays à lui-même, elle compromettrait à la fois l'avenir de l'Espagne et celui de ses enfans. On parle du mariage de la reine Isabelle avec le fils aîné de l'infant François de Paule. Ce mariage ne donnerait pas, dit-on, à la jeune reine, un conseil bien habile; mais ce serait du moins une question résolue : c'est ce qu'on peut dire de mieux en faveur du projet.

La saison s'oppose à tout fait saillant, à toute entreprise considérable dans l'Algérie. Quelques attaques partielles tiennent nos garnisons en haleine; mais ce ne sera qu'en automne que les opérations militaires pourront reprendre leur cours.

M. Laurence, directeur des affaires de l'Algérie au ministère de la guerre, a publié un tableau fort bien fait et fort curieux de la situation des établissemens français dans l'Algérie en 1839.

M. Letronne a remplacé M. Daunou aux Archives générales du Royaume, M. Naudet prend à la Bibliothèque royale la place de M. Letronne, et M. Sainte-Beuve succède dans la Bibliothèque Mazarine à M. Naudet. On ne pouvait confier ces services publics à des hommes plus compétens et plus dignes. Qu'on nous permette de nous féliciter en particulier d'un choix qui donne à un esprit éminent, trop enveloppé jusqu'ici dans sa modestie, les moyens de se livrer avec une nouvelle ardeur aux grands travaux que le pays a le droit d'attendre de M. Sainte-Beuve.

Nos soieries, cette branche si importante et si productive de nos exportations, sont reçues en franchise aux États-Unis; mais elles sont menacées d'être frappées bientôt de droits d'importation, et plusieurs membres du congrès ont déjà exprimé le désir que le gouvernement exécutif prît cette affaire en sérieuse considération. Ce n'est point qu'ils trouvent qu'il n'existe pas en France d'équivalent à l'avantage dont nos soieries jouissent aux États-Unis; ils ne peuvent pas ignorer que la convention de 1822 a mis presque toute la navigation entre les deux pays dans les mains des marins américains, et cela est si vrai, que les ports de mer français font chaque année de vives réclamations contre cet état de choses. Mais le trésor américain est hors d'état de subvenir aux besoins du gouvernement; les revenus de l'Union ont diminué, et, comme la loi de 1833 ne permet pas d'élever les droits sur les articles qui paient plus de 20 pour 100 *ad valorem*, il devient nécessaire d'imposer ceux qui entrent en franchise. Nous avons, il est vrai, des défenseurs dans le congrès; ceux qui représentent l'Ouest, le Midi, et qui voient qu'une pareille mesure nuirait à leur coton et à leur riz, élèvent la voix en faveur de nos soieries. Une cause ne se perd pas aisément quand elle est défendue par des hommes comme M. Clay, M. Calhoun et M. Benton, le sénateur de l'état de Missouri, un des hommes les plus remarquables des États-Unis, doué d'une grande éloquence et admirateur passionné de la France. M. Benton a devant lui un brillant avenir, et nous ne doutons pas qu'il ne réussisse un jour à resserrer les liens qui unissent les deux peuples. Mais, nous le craignons, l'éloquence et la raison de ces Américains éminens, et les intérêts même si grands du Midi, ne pourront l'emporter sur les intérêts de l'Est et du Nord, et surtout ils ne pourront faire taire les besoins pressans du trésor américain. Tout ce qu'ils pourront obtenir sera de faire maintenir en faveur des soieries d'Europe le droit différentiel qui frappe celles de la Chine.

Une espérance qu'ils ne s'avouent peut-être pas à eux-mêmes, pousse plu-

sieurs représentans de l'Union à demander l'imposition de nos soieries, ils espèrent que cette industrie pourra se perfectionner en Amérique, au point de faire une concurrence, non pas redoutable à notre industrie, mais qui puisse les affranchir en partie des soieries étrangères; nous n'aurons pas de peine à rassurer nos manufacturiers, et nous ne pouvons mieux faire pour y arriver, que de leur mettre sous les yeux l'état actuel de l'industrie sétifère aux États-Unis; nous le ferons précéder de l'historique rapide des diverses tentatives faites pour naturaliser la culture de la soie dans l'Amérique du Nord.

La révocation de l'édit de Nantes, par lequel commence l'histoire de tant d'industries étrangères, fit passer en Angleterre, en 1685, un grand nombre d'ouvriers français; ils s'établirent à Spithfields, et le gouvernement anglais, se trouvant ainsi en mesure de manufacturer de la soie, voulut recevoir la matière première au sol de l'Angleterre. Les essais furent infructueux, il fut reconnu que le climat de l'Angleterre ne convenait pas au mûrier, et Jacques Ier donna des instructions au comte de Southampton pour pousser avec vigueur la culture de la soie en Virginie, de préférence à celle du tabac. Les instructions du roi Jacques furent exécutées, elles furent renouvelées par ses successeurs, et le gouvernement de la Virginie, entrant sérieusement dans les vues de la métropole, encouragea la culture. Ces encouragemens et ces efforts ne produisirent qu'un grand nombre de mûriers que l'on retrouve encore dans la partie orientale de la Virginie.

Jusqu'en 1732, on n'entend parler d'aucune autre tentative. A cette époque, le gouvernement anglais acheta de sir Thomas Lambe son secret d'importation de la machine à moulinage, dont le modèle avait été surpris par son frère en Italie.

Cet encouragement, qui produisit une grande sensation, fit établir cette même année une colonie en Georgie, et des mesures furent adoptées pour la culture de la soie; elles étaient sages; elles obtinrent quelque succès. Une filature fut même établie à Savannah, sous la direction d'un habile Piémontais. Les administrateurs de la colonie à qui appartenait cette filature, résidaient en Angleterre, et étaient représentés sur les lieux par un agent qui achetait des planteurs les cocons, et les faisait filer au profit de ses ouvriers.

Ce système n'ayant pas donné les résultats qu'on en attendait, on en adopta un autre, et en 1751 il fut établi une filature publique, où l'on filait à un prix déterminé la soie apportée par les planteurs. Cette soie une fois filée était rendue par les planteurs aux négocians de la ville, qui l'expédiaient pour l'Angleterre. Mais ce nouveau système n'eut pas de meilleurs résultats que le premier, puisque de 1751 à 1772, c'est-à-dire pendant une période de dix-sept ans, il ne fut exporté en Angleterre que huit mille huit cent vingt-neuf livres de soie grège, ce qui ne fait qu'une moyenne d'un peu plus de cinq cents livres par an. La révolution détruisit la manufacture, et l'art de filer les cocons est aujourd'hui aussi inconnu en Georgie que dans les autres états de l'Union.

Pendant que le gouvernement anglais faisait des efforts pour introduire la culture de la soie dans les colonies américaines, quelques particuliers tendaient au même but. Le docteur Franklin, à qui l'Amérique doit tant de grandes et utiles choses, se trouvant à Londres en 1769, au moment où l'Angleterre s'occupait d'introduire dans les Indes la filature de la soie, suggéra à la société philadelphienne américaine, tout récemment instituée à Philadelphie, l'idée d'introduire la culture de la soie en Pensylvanie. La société applaudit vivement à l'idée de Franklin: après avoir demandé les secours pécuniaires de la législature, et en avoir éprouvé un refus, il ouvrit une souscription qui suffit à faire les fonds nécessaires. Cette filature, qui, sous la direction d'un Français, avait dès la première année reçu deux mille trois cents livres de cocons, se trouva arrêtée par la révolution.

Nous ne ferons que mentionner la tentative que M. Nathaniel Aspinnal fit dans la colonie de Connecticut avant la fin de la guerre d'Amérique entre la France et l'Angleterre.

L'ignorance des difficultés qui accompagnent la préparation de la soie a fait multiplier les plantations de mûriers dans différentes parties du Connecticut, et surtout dans les comtés actuels de Windhom et Talland. On éleva des vers à soie, on obtint des cocons; des femmes furent occupées à dévider la soie et à la convertir en soie à coudre; et quoiqu'elles n'employassent et n'emploient encore que le rouage du dévidoir ordinaire, elles réussirent à obtenir un produit qui, s'il ne peut être livré au commerce sur le marché des grandes villes, est du moins employé sur les lieux à beaucoup d'usages dans l'intérieur des familles.

C'est dans cet état qu'un Américain, Français d'origine, M. Du Ponceau, trouva l'industrie sétifère. Ses efforts pour l'améliorer furent grands et multipliés; il s'adressa au congrès pour obtenir l'établissement d'une école pratique, où l'instruction nécessaire à la filature de la soie eût été donnée gratuitement. Son dessein avoué était de créer aux États-Unis un nouveau produit, la soie grège, et d'en former un nouvel objet d'échange avec l'Europe et avec la France particulièrement, et il s'appuyait sur ce que la chambre de commerce de Lyon et les commissions de fabricans anglais avaient reconnu que la soie qui peut être produite aux États-Unis était égale aux plus belles soies du monde. Quels que fussent les efforts de M. Du Ponceau, son plan fut rejeté par le congrès pendant trois années consécutives. Il ne se découragea pas, et forma un petit établissement où, aidé d'un autre Français, il parvint à fabriquer de fort belles étoffes; alors, content d'avoir prouvé, au prix d'une partie de sa fortune, que les États-Unis pouvaient produire des étoffes de soie, il renonça à son projet.

Ainsi donc, en ce moment, l'industrie sétifère en Amérique produit dans quelques comtés de la Nouvelle-Angleterre des soies d'une consommation toute locale; de plus, il existe quelques manufactures de soie à coudre, objet de commerce protégé par un droit de douane de 40 pour 100, ce qui n'empêche

pas qu'une grande partie des soies à coudre employées aux États-Unis ne vienne de l'étranger, et que les manufactures américaines préfèrent pour matière première les soies qui viennent du dehors aux soies mal filées produites dans le pays.

Nos manufacturiers peuvent se rassurer, car ils n'ont à redouter aucune concurrence de la part d'ouvriers qui ignorent l'art du filage et du moulinage, les premiers élémens de l'industrie sétifère.

De graves questions sont soulevées dans le livre publié par M. Hello sous le titre de *Philosophie de l'Histoire de France* (1). Il s'agit en effet de constater, pour la France, la marche ascendante des générations, de rechercher les causes secrètes qui les poussent en avant, de dégager, dans les évènemens, l'action de l'homme et l'action de Dieu, de montrer enfin ce que peut le maître absolu et la créature soumise, quoique indépendante. Est-il donné à l'homme de résoudre d'une manière satisfaisante ces grands problèmes, et pour arriver à la solution, quelle est la marche à suivre? Faut-il se borner à la méthode expérimentale, rassembler les faits, les examiner, et réduire rigoureusement les lois qui semblent la régir? Faut-il adopter la méthode *à priori* pure, et des seules notions générales des choses déduire leurs lois suprêmes par la seule force de la pensée? Je ne sais vraiment; car, quel que soit le point de vue où se place la philosophie de l'histoire, les difficultés semblent égales. Si l'on s'en tient à l'étude sévère des faits, il est presque impossible que cette étude soit complète, car bien des faits importans se déroberont sans cesse dans les obscurités du passé, et il faudra constamment suppléer par la témérité de l'esprit aux enseignemens des souvenirs positifs. D'autre part, c'est une condition de notre intelligence, que les notions même les plus universelles ne nous sont révélées que par la réalité, par le tangible. Que ce soit Bossuet, Herder, ou Vico, et que le génie de ces grands hommes, en sondant l'incompréhensible, ait deviné juste, il y aura toujours quelque chose d'idéal dans le résultat de leur synthèse, il se rencontrera d'ailleurs toujours un texte, un fait qui la contredira. Le doute reparaît partout; l'omnipotence humaine a contre elle l'évidence; le dogme de la fatalité est essentiellement immoral et faux, et cependant les plus grands historiens, Thucydide, Hérodote, Tite-Live, Tacite, ne sont-ils pas fatalistes! L'antiquité et la société moderne se contredisent; certes il y a là

(1) Joubert, rue des Grés, nº 14. Un volume in-8º.

de quoi désespérer les penseurs. Faut-il conclure de toutes ces inquiétudes, de toutes ces opinions divergentes, que la philosophie de l'histoire n'est qu'une belle mais vaine spéculation, et l'abandonner par le sentiment de notre impuissance? Loin de là. Si les plus hautes intelligences ont suivi des voies diverses, si elles ont entrevu, pressenti, les grandes vérités, si elles se sont égarées dans l'erreur, il appartient aux hommes de talent de rechercher les preuves de ces vérités ou de ces erreurs, de confirmer ou de rectifier, de donner, à défaut d'une solution irrécusable, à défaut d'un de ces systèmes qui n'appartiennent qu'au génie, quelques opinions justes et plausibles; ces fortes études d'ailleurs, lors même qu'elles laissent le doute, sont encore, au point de vue pratique, d'une évidente utilité.

C'est aussi pour arriver à une conclusion pratique que M. Hello, dans sa *Philosophie de l'Histoire de France,* a vivement abordé les abstractions. Son livre est une réponse adressée à ces esprits inquiets et mécontens qui se demandent : faut-il faire une révolution politique ou une révolution sociale? Et pour les détourner de ce projet, il ne s'arrête pas à discuter le présent, mais il descend jusqu'au fond même du passé, et il cherche à démontrer que les révolutions politiques ou sociales ne sont pas le résultat imprévu, spontané, de quelques individus, et qu'avec toute l'audace, avec toute la conviction possible, on n'improvise pas une société à l'aide de quelques théories exceptionnelles ou aventureuses. La providence et l'activité libre de l'homme disposent et accomplissent les évènemens. Le concours de cette double action, dans la destinée des peuples, est incontestable et peut seul donner le mot du mystère humain. M. Hello, dans la question du bien-être social, se place ainsi au même point de vue que les théologiens orthodoxes dans les questions de la grace, et le fait, dans le monde politique, est en quelque sorte l'adhésion volontaire de l'homme aux décrets éternels, comme l'acte, dans le monde moral, n'est que la libre adhésion de la volonté aux incitations de la grace. Entre l'action divine et l'action humaine, il y a cette différence que l'action humaine est perceptible aux contemporains, tandis que l'action divine ne l'est pas. Mais s'il ne nous est pas donné de voir clairement dans l'époque même où nous vivons, notre vue devient plus puissante quand nous examinons le passé. Dieu se révèle, et l'historien philosophe peut le démontrer par la formation et l'accroissement des sociétés, comme Fénelon, Clarke, l'ont démontré par les merveilles de la création. M. Hello, à l'appui de son système, parcourt rapidement, quoiqu'avec détail et en s'appuyant autant que possible sur les faits, les diverses phases par lesquelles a passé la société française. Il signale d'abord la différence qui sépare le monde ancien et le monde moderne, et cette différence, c'est, selon lui, que le rôle providentiel est plus évident, plus actif dans les sociétés modernes, et que la condition de ces sociétés est par cela même plus vraie, plus morale, plus durable. Voyez Rome, elle porte en elle comme un germe fatal de mort, et le bien n'enfante pas le mieux. Pourquoi? parce que l'œuvre, la pensée humaine, le but humain, dominent sa destinée.

La société française, au contraire, n'a point été fondée par un homme, et l'obscurité de ses origines, le terrible chaos de ses premiers âges, ses désastres même dont il ressort toujours quelque bien, sont comme un indice du soin que la Providence a pris de veiller sur elle. M. Hello, pour arriver à ces conclusions, se tient constamment dans la méthode expérimentale. Il suit pas à pas, mais rapidement, le vaste drame de notre histoire, depuis les invasions barbares jusqu'à la révolution; il cherche tour à tour le rôle de l'individu dans l'état, puis l'action successive des générations. C'est ce qu'il désigne sous le nom d'*élément personnel*. Dans le chapitre consacré à l'*élément territorial*, il met en lumière cette puissance occulte, cette espèce d'aspiration irrésistible qui attire à l'unité les élémens dispersés qui forment le royaume. C'est comme une sorte d'agrégation moléculaire dont chaque province subit la puissance, mais toujours librement, et selon les sympathies et les convenances de ceux qui l'habitent. L'*élément politique* et l'*élément littéraire* sont étudiés avec le même soin et toujours du même point de vue. M. Hello cherche à constater que la culture intellectuelle se développe parallèlement aux destinées politiques de la nation avec une telle rigueur, que l'on peut deviner à la lecture d'un livre sans date et sans nom la phase sociale à laquelle il appartient. Selon lui, le caractère de notre littérature est d'une nature si exquise, si élevée, que le génie littéraire de notre nation ne saurait être une acquisition de l'homme, mais un don venu d'en haut. La formation de notre langue offre également le cachet irrécusable du doigt de Dieu. Le travail de l'homme peut bien se reconnaître dans les qualités accessoires et contingentes du langage, mais cette merveilleuse concordance entre l'expression et l'idée, ce spiritualisme de la langue, cette perfection d'une chose abstraite, est précisément la qualité qu'il était le plus impossible à l'homme d'atteindre.

Ainsi, en dernière analyse, la partie humaine et la partie divine, d'après M. Hello, sont partout reconnaissables dans notre histoire. Dieu et l'homme doivent en quelque sorte s'aider, car s'il n'est rien dont la liberté humaine soit absolument maîtresse, il n'est rien aussi dont elle doive absolument s'abstenir. Mais il importe, avant tout, de constater, par l'étude, quelle est dans la marche des évènemens la part de notre faiblesse et celle de l'omnipotence divine, et quand, de cette étude, de cette abstraction, on arrive au fait pratique, quand on veut intervenir dans les affaires de son pays, quand on a la prétention de donner aux destinées d'une grande nation une direction nouvelle, on doit s'assurer, avant tout, qu'on a bien nettement pour soi l'expérience, l'autorité des évènemens, et que l'on est absous de cette ambition par les enseignemens du passé. On doit surtout rester dans la limite de ses forces, et ne pas porter la main sur l'œuvre de Dieu. Or, cette œuvre, c'est l'enfantement des sociétés, et par conséquent l'homme n'a ni le droit ni le pouvoir de faire une révolution sociale. Voilà la conclusion pratique.

Nous nous sommes bornés à exposer très sommairement les idées générales de M. Hello. En semblable matière, il y a toujours dans l'esprit du lecteur

quelque chose qui laisse subsister une certaine envie de contredire. M. Hello a-t-il raison? Se prononcer pour la négative ou l'affirmative, ce serait, je le crois, dire qu'on est certain soi-même du mot de l'énigme, et dans la philosophie de l'histoire, un peu de doute est bien permis. Sans aller jusqu'au fond même des doctrines et sans nous occuper de la forme, qui rappelle en certains points l'école *humanitaire* ou l'école *symbolique*, nous nous bornerons à dire que la *Philosophie de l'histoire de France* atteste dans son auteur une remarquable intelligence du passé et de fort sérieuses études. Le livre ne donne pas en bien des points ce qu'il promet par son titre; mais du moins on y trouve des vues neuves, hardies, sans trop de témérité, et c'est un résultat satisfaisant que d'avoir reconnu souvent le véritable sens des faits, et de les avoir rattachés à l'ensemble universel de la civilisation. Les écrits de cette nature doivent exciter l'intérêt des esprits sérieux, car ils donnent à penser, ce qui est rare; et nous tous, qui vivons au sortir d'une révolution sociale, la plus grande peut-être qui se soit jamais accomplie, nous qui ressentons encore, sans y avoir assisté, l'ébranlement profond de ce drame terrible, nous devons en rechercher attentivement, par une étude élevée de l'histoire, le prologue dans le passé et le dénouement dans l'avenir.

— Clot-Bey vient de publier un ouvrage remarquable et plein de renseignemens curieux sur l'Égypte et les ressources du vice-roi. Ce livre vient à propos dans un moment où la question égyptienne occupe tous les gouvernemens d'Europe, et nous engageons la diplomatie, qui serait tentée de croire que d'un coup de plume elle peut rayer la jeune puissance qui s'élève sur le Nil, à consulter *l'Aperçu général sur l'Égypte*.

V. DE MARS.